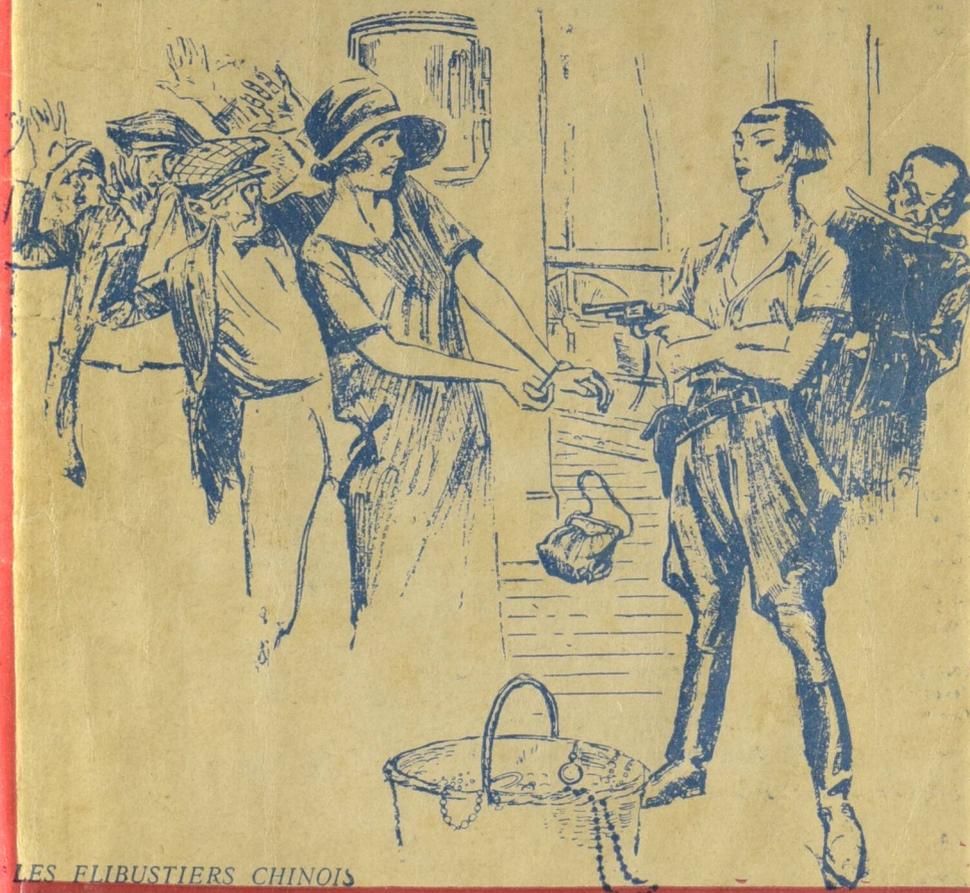


La Revue 15c Populaire

MAGAZINE MENSUEL
ILLUSTRE

Vol. 16, No 12

Décembre 1923



LES FLIBUSTIERS CHINOIS

Notre roman: L'Aventure d'Huguette

Par GUY CHANTEPLEURE

GRATIS

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS AVEC LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

ETES-VOUS DELAISSEE

Plus d'une femme, de nos jours, souffre en silence de se voir abandonnée et de ne pas savoir pourquoi. Le secret du charme féminin est la perfection physique naturelle qui la fait admirer partout où elle va; c'est-à-dire cette chose qui en fait une vraie femme. Ce charme, disons-nous, est sa beauté plastique. Les bourrues ne remplacent pas un buste. Une beauté physique artificielle n'a pas d'attrait. Vous êtes une vraie femme, et pour cela vous tenez à être physiquement développée à la perfection, comme le veut la nature.



Le Réformateur Myrriam Dubreuil mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues années d'études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le Réformateur Myrriam Dubreuil est un produit naturel possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme tonique.

VOUS AVEZ UNE AMIE

Mme MYRRIAM DUBREUIL vous offre un tonique merveilleux qui donne aux personnes nerveuses et maigres le buste parfait qui doit leur rendre la beauté convoitée. Ce tonique développe harmonieusement le buste de toute femme et fille en très peu de temps. Pas n'est besoin pour cela de crèmes, de stimulateurs électriques, de massage ou d'un faux traitement gratuit, bon pour tromper les gens. Notre traitement à nous est simple, efficace, sans danger d'aucune sorte. Et c'est en 25 jours que le traitement de Mme Myrriam Dubreuil augmentera votre poids et votre buste.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge.

TOUTE CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE

Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 à 5 hrs p.m.

MME MYRRIAM DUBREUIL, 320 Parc Lafontaine, MONTREAL

Département 1

Boîte Postale 2353

GRANGER

LE

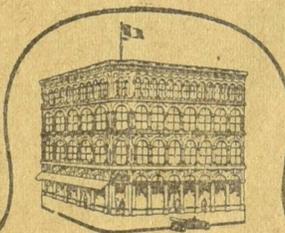
MAGASIN PAR EXCELLENCE DES BELLES ETRENNES

LIVRES, Editions de Luxe, Beaux Arts.
OUVRAGES illustrés pour la Jeunesse.
LIVRES et Articles Religieux.
ARTICLES de Fantaisie, Parfums.
JEUX de Société, Jouets, Peintures.
GARNITURES de Bureaux, Encriers, etc.
(en cuivre doré)
PLUMES Fontaines, Crayons or, Argent.
BOITE de Papier à Lettre, de Cartes.
CARNETS et autres Articles en cuir.
ARTICLES pour Décorer, Drapeaux.
CARTES de Fêtes, Calendriers Français.

GRANGER FRÈRES LIMITED

Libraires. Papetiers. Importateurs
43 Notre-Dame-Ouest, Montréal

La plus
importante
Librairie et



Papeterie
Française
du Canada.

EDMOND-J MASSICOTTE

VOLCANS DE BOUE

Lorsqu'un volcan est éteint, il peut encore fournir pendant longtemps des émanations gazeuses: de ce nombre sont les dégagements de carbure d'hydrogène ou "salses", et ceux de gaz carbonique ou "moffettes."

Un exemple des "moffettes", c'est la fameuse grotte du Ohien, à Naples, où le gaz carbonique, plus lourd que l'air, forme à la surface du sol, une couche assez épaisse pour qu'un animal de petite taille, comme le chien, y soit asphyxié.

Les "salses", elles, sont des boues argileuses d'où se dégagent des carbures d'hydrogène gazeux, et qui contiennent des carbures liquides, comme le pétrole et le bitume.

On voit des salses dans le Caucase, surtout à Bakou et sur la mer Morte, où le bitume vient s'écouler à la surface d'une eau fort salée.

En Californie, sur les bords du lac Salton, viennent de se révéler des volcans de boue que les géologues étudient avec le plus grand intérêt. Leur existence est toute récente: la terre s'est soulevée çà et là, comme une croûte de pâte qui se boursoufle, et de petits monticules, hauts de quelques mètres, ont apparu, modifiant le paysage. Parfois, sous la poussée des gaz qu'ils contiennent, ces monticules font explosion, crèvent à leur sommet et une abondante boue chaude s'en échappe, qui se répand peu à peu sur les terrains environnants.

L'homme n'est pas né pour être heureux, mais il est né pour être un homme, à ses risques et périls... Il faut donc aller à la vie comme on va au feu, bravement, sans se demander comment on en reviendra.—E. Bersot.

Un Meilleur Shampoo

Il contient beaucoup plus d'huile de coco que les shampoos ordinaires. Par conséquent il est un meilleur nettoyeur et plus économique.



**SHAMPOO
ORIENTAL
GOURAUD
À L'HUILE DE COCO**

enlève complètement toute poussière, saleté et pellicules des cheveux. Il laisse le cuir chevelu propre et sain.

L'apparence brillante et onduleuse des cheveux est due à la proportion scientifique de l'huile de coco, qui lustre les cheveux et stimule l'activité des racines. Le Shampoo Oriental de Gouraud à l'huile de coco possède une telle supériorité que vous voyez tout-de-suite la différence.

Le nom "Gouraud" est appuyé par 80 années de la confiance publique. La Crème Orientale de Gouraud, Le savon Médicamenteux de Gouraud, le Cold-Cream Oriental de Gouraud sont des produits de réputation mondiale par leur mérite exceptionnel.

FERD. T. HOPKINS & SON, MONTREAL

Beauté satisfaite

L'emploi de la Crème Orientale de Gouraud vous donnera toujours cette assurance que votre beauté a été portée à son plus haut point de perfection.

Echantillon envoyé franco contre 15 cents

**Ferd. T. Hopkins & Son
Montreal**



**Crème Orientale
de Gouraud**

ABONNEMENT

Canada et
Etats-Unis:
Un An . . \$1.50
Six Mois. . 75c

Montréal et ban-
lieue exceptés

PARAIT TOUS
LES MOIS

La Revue Populaire

Vol. 16, No 12

Montréal, décembre 1923

La REVUE PO-
PULAIRE est ex-
pédiée par la pos-
te entre le 1er et
le 5 de chaque
mois.

POIRIER,
BESSETTE
& CIE,

Edits.-Props.,
131, rue Cadieux,
Montréal.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garan-
tissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

LETTRE OUVERTE A Mlle A. B.

Mademoiselle.—Vous voulez quitter votre chez-vous parce qu'il y a incompatibilité d'humeur entre votre mère et vous.

Je ne veux pas poser au moraliste, la chose n'est pas encore de mon âge; cependant j'ai assez vécu—trop peut-être—pour pouvoir vous donner un conseil.

Restez chez vous. Votre maman a certainement des défauts, mais elle a aussi des qualités que vous ne voyez pas. Pesez bien les qualités et les défauts, faites cela en toute justice et vous verrez comme les qualités l'emporteront haut la main.

Vous avez 19 ans, dites-vous, eh bien, à 19 ans on sait "voir".

Votre maman vous aime, ne dites pas non, elle vous aime, à sa façon peut-être, mais elle vous aime. L'amour maternel est souvent tyrannique, mais vos 19 ans peuvent parfaitement se rendre compte que votre intérêt est le seul but qu'elle poursuit. Faites un petit examen de conscience et voyez tout ce que vous devez à votre maman.

Elle a gaspillé sa santé pour vous; lorsque vous étiez petite, elle a passé bien des nuits à soigner les maux que vous avez eus; elle a tremblé à l'idée de vous perdre parce que vous aviez la coqueluche; lorsque vous avez eu la

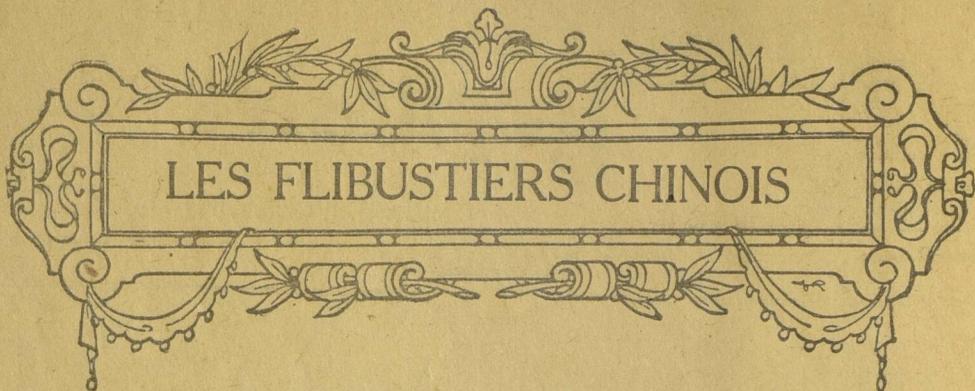
rougeole, elle était seule à vous caresser, à vous embrasser, et pourtant, vous n'étiez pas aussi jolie alors qu'aujourd'hui.

Votre pauvre maman est toute ridée; si elle n'avait pas passé tant de nuits à votre chevet sa beauté de jadis ne se serait certainement pas flétrie, car elle était très jolie votre maman autrefois. Jetez un regard sur une photographie la représentant à vingt ans lorsqu'elle épousa votre papa, décédé quelques années plus tard; regardez-la aujourd'hui et voyez ses mêmes traits doux et bons. Regardez ses yeux, sa bonne figure qui se penche encore sur vous lorsque vous êtes malade et dites-moi si les anges au ciel ont une autre figure.

Beaucoup de jeunes filles ont fait comme vous voulez faire aujourd'hui; tous les jours vous voyez leurs noms dans la chronique des tribunaux.

Votre maman vous sera enlevée un jour, et vous verrez alors ses pauvres vieilles mains qui se sont ridées à faire tant de choses inutiles pour vous rendre heureuse, croisées sur sa poitrine, vous verrez ses lèvres qui tant de fois se sont penchées sur vos joues fraîches, fermées à jamais; ses yeux, ses bons yeux doux déjà ouverts sur l'é-

(Suite à la page 9).



LES FLIBUSTIERS CHINOIS

Des pirates chinois, ayant à leur tête une jeune femme de dix-huit ans, s'emparent d'un paquebot anglais, sans coup férir, font main basse sur tous les biens des passagers, vident les cales du bâtiment des marchandises les plus précieuses et s'en retournent sur un bateau de faible tonnage.— La piraterie dans les mers de Chine.— Les femmes corsaires.

Après avoir, dans notre enfance et notre première jeunesse, dévoré des tas de livres d'aventures auxquels nous ne pouvions croire qu'à demi, malgré tous les efforts que nous faisions pour nous convaincre qu'ils étaient vrais incontestablement, nous aimons à trouver, au cours de la vie, dans des aventures tout aussi extraordinaires, rapportées par les journaux, la confirmation des fabuleux romans du plus beau temps de notre existence.

C'est une chose pénible pour tous ceux qui ont encore le cœur jeune d'avoir la conviction que Don Quichotte, Robinson Cruséo, Robinson suisse, le capitaine Morgan, les plus intrépides pirates et flibustiers. Ali-Baba et ses quarante voleurs, le Prince-Charmant, les chevaliers de Féval et de

Walter Scott, et combien d'autres personnages héroïques, n'ont jamais pu exister que dans l'imagination de quelques prodigieux romanciers.

Aussi, si l'on apprend qu'un homme de son temps, en chair et en os, a accompli des actions dont n'aurait pas rougi quelqu'un de nos héros légendaires, nous pensons tout de suite : N'est-ce pas là la preuve que toutes les aventures qu'on attribue à Don Quichotte ou à Morgan le pirate étaient possibles ? Pourquoi alors tous ces gens n'auraient-ils pas réellement vécu, il y a plusieurs siècles ?

Personne de nous n'a vu un flibustier en face. Il ne s'en trouve plus, paraît-il, sur l'Atlantique. Mais cela ne prouve aucunement qu'il ne puisse s'en trouver ailleurs. Et c'est si vrai que des pirates, par milliers, infestent depuis la guerre la mer de Chine, s'attaquant aux bâtiments qu'ils savent bien chargés et même à des navires de transport où ils pensent trouver de riches passagers à dépouiller.

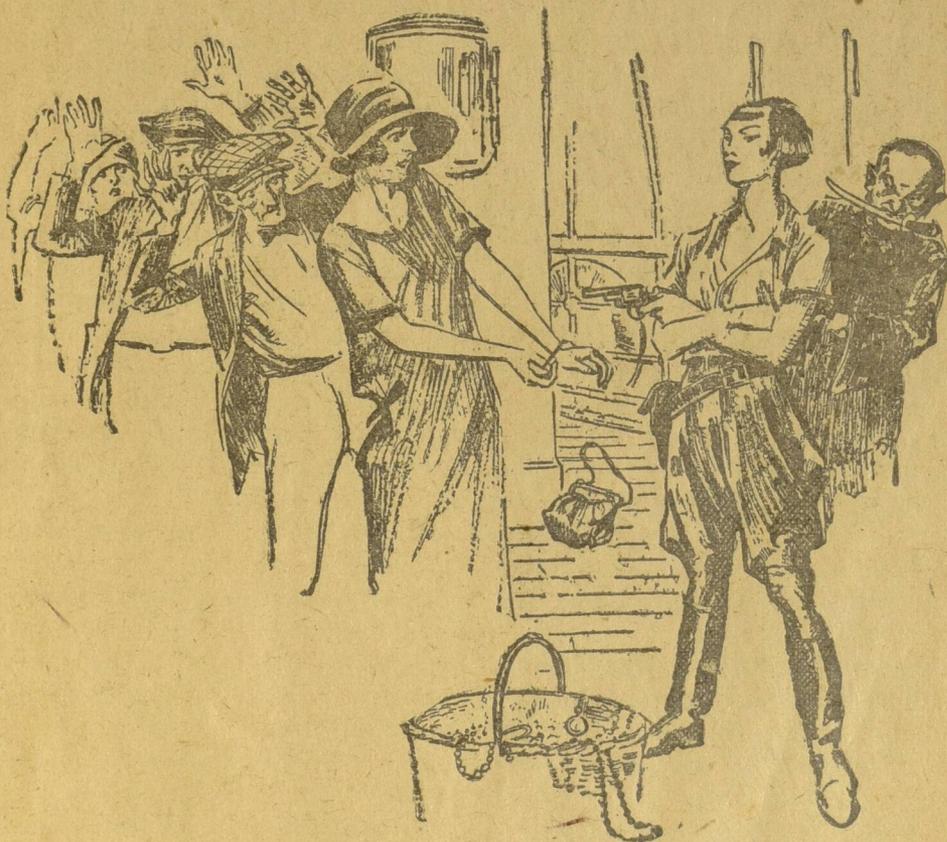
Les plus intrépides, les plus féroces d'entr'eux, ont à leur tête une femme, une petite chinoise à cheveux courts, dont le nom est si connu et si redouté sur toutes les mers de Chine, par les Européens eux-mêmes, qu'on en fait déjà, bien avant que les roman-

ciers s'en mêlent, un personnage de roman.

On ne se doutait pas beaucoup du danger véritable que représentaient les bandes de flibustiers chinois avant l'aventure qui advint à un paquebot anglais qui venait de quitter Hong-Kong.

base à l'escadre anglaise de l'extrême Orient, au même titre que Singapour.

Le paquebot anglais, ayant à son bord de riches passagers anglais et américains, ainsi que des marchandises de grande valeur, filait à toute allure, lorsqu'il fut attaqué par une centaine de corsaires chinois. A la tête de



Tous les passagers défilèrent devant le panier d'osier, sous le regard menaçant de la chinoise et de ses corsaires.

Hong-Kong est une île et ville de l'Asie anglaise, sur la côte méridionale de la Chine, à l'Est de la baie de Canton. La ville de Victoria, située dans cette île, est purement anglaise. Grand entrepôt du trafic anglais avec la Chine, proprement dite, Hong-Kong commerce principalement avec l'Angleterre, l'Inde, l'Australie et les Etats-Unis. Cette île est fortifiée et sert de

ces pirates à la mine rébarbative, à l'oeil féroce, au couteau entre les dents, tout comme les pirates des vues animées, une jeune chinoise de dix-huit ans environ, aux cheveux courts, vêtue d'une culotte nankin et d'une fine chemise de soie de garçon, apparut sur le premier pont du Sui-An. Elle donna ordre à l'équipage et à tous les passagers de descendre sur

ce pont. Tous défilèrent devant elle, les mains levées, pendant que les pirates faisaient le sac des cabines et des cales transportant dans une embarcation, qui suivait le paquebot, tout le butin qui leur était possible d'emporter.

Suivant les plus récentes dépêches venues de la Chine, le Sui-An, paquebot de fort tonnage avait quitté, depuis deux heures à peine le port de Hong-Kong, quand apparurent les flibustiers. A ce moment, presque tous les passagers des cabines étaient réunis sur le dernier pont. Ils entendirent tout à coup une détonation suivie d'une véritable fusillade. Avant qu'ils aient eu le temps de revenir de leur surprise, les machines s'arrêtèrent et le gros navire se balança sur l'eau comme un bouchon. Pensant que les machines avaient fait défaut à la suite d'un accident, tous les passagers se précipitèrent vers le deuxième pont. Ils furent alors arrêtés par une voix de femme qui leur criait en excellent anglais: "Que personne ne bouge ! Haut les mains !"

Ce commandement fut d'abord donné en anglais, puis ensuite en français, en espagnol et en allemand. Il y en avait pour tous et tous comprirent. Devant eux se dressait une petite chinoise, vêtue à l'américaine, vêtue c'est-à-dire comme les Américaines qui se promènent en auto, durant la belle saison, dans la province de Québec, en culottes et en chemise légère. Elle balançait mollement un revolver de gros calibre et tenait tout le monde sous son regard. Quelques mots en chinois et surgirent derrière elle quelques pirates de mauvaise mine, armés eux aussi; l'un d'eux déposa à ses pieds un énorme panier d'osier.

De nouveau, dans les mêmes langues, la jeune chinoise parla: "Vous

allez tous, dit-elle, défiler un à un devant mon panier et y déposer vos armes, vos bijoux et votre argent. Que personne n'ose garder un sou!"

Tout saisis encore par l'imprévu de l'attaque, les passagers n'offrirent aucune résistance. Ils n'étaient d'ailleurs pas armés. Un homme porta la main à la poche d'arrière de son pantalon et fit le geste d'en sortir un revolver. Mais, en voyant l'arme de la jeune fille dirigée contre lui, il se ravisa. L'étrange procession commença et bientôt le panier fut rempli de porte-monnaie, de ceintures dorées, de bagues, de montres, de bracelets, de colliers, de billets de banque et de mille choses précieuses. Ils étaient ensuite poussés dans le grand salon où se tenaient une cinquantaine d'autres pirates qui, d'un coup d'oeil, se rendaient compte si chacun avait bien vidé ses poches, si chacune s'était dépouillée de tous ses bijoux.

Mais comment donc ces pirates, bien qu'armés jusqu'aux dents avaient-ils pénétré dans le paquebot? Les flibustiers d'antan pouvaient aisément s'en prendre à l'abordage à un bâtiment de commerce, parce que celui sur lequel ils étaient montés était de même tonnage et comptait le même nombre de bouches à feu. De nos jours, il faudrait pour attaquer un transatlantique de 20,000 tonneaux par exemple, un transatlantique de même taille ou encore un petit navire de guerre.

Les pirates modernes usent de ruse. La jeune chinoise et sa bande avaient tout simplement pris place à bord du transpacifique, à Hong-Kong même. Ils y étaient montés comme passagers de deuxième classe, dissimulant leurs armes sous leurs vêtements ou dans leurs bagages. La chinoise, le paquebot parti, posta ses hommes aux points stratégiques. Le coup de revol-

ver que tous les passagers de première avaient entendu était le signal convenu de l'attaque. En un rien de temps, les hommes d'équipage étaient désarmés et les passagers, hommes et femmes, sous la menace de revolvers.

Depuis la prise d'assaut du Sui-An, d'autres navires, beaucoup d'autres, de moindre importance ont eu le même sort. Les autorités anglaises et chinoises, en dépit de tous les efforts conjoints qu'ils ont tentés pour débarrasser la mer de ces farouches écumeurs, ne sont pas encore au bout de leur besogne.

On cite, dans l'histoire de la flibusterie, quelques noms de femmes. Les femmes-pirates étaient plus féroces encore que les hommes. Telle la célèbre Anne Bonny, une aventurière anglaise, qui après s'être enrichie avec son ami Reckham, fut prise par les Anglais et jugée, ainsi que son compagnon, dans l'île de Jamaïque, en 1720.

Avant de se rendre, la femme avait opposé à ses adversaires une résistance acharnée, tandis que Reckham, contre toute attente, avait tout de suite mis bas les armes. On pendit l'homme avant la femme. Quand elle le vit sur l'échafaud, Anne Bonny cria du plus fort qu'elle put au pirate Reckham : "J'ai un peu de peine à te voir sur l'échafaud, mais si tu t'étais battu comme un homme, nous ne mourrions pas tous les deux comme des chiens."

—o—
Tout est douceur et vivacité dans la langue française.—(d'Olivet.)

—o—
C'est notre doux parler qui nous conserve frères.—(Zidler.)

LE PROGRES

Le directeur d'un journal parisien était récemment de passage à Prague. Il prend le train pour Paris, oubliant dans sa chambre d'hôtel son trousseau de clefs. La direction de l'hôtel, s'apercevant de cet oubli, confie le jour même les clefs à la Compagnie d'aviation qui exploite la ligne aérienne Paris-Prague. Le lendemain, avant 5 heures de l'après-midi, les clefs déposées dans son bureau directorial à Paris, attendent leur propriétaire.

Voilà comment, grâce à l'avion, un voyageur distrait oubliant quelque objet dans une capitale de l'Europe, risque fort de trouver sur sa table à son retour la preuve d'une distraction dont il ne s'est même peut-être pas aperçu!...

—o— LETTRE OUVERTE A Mlle A. B.

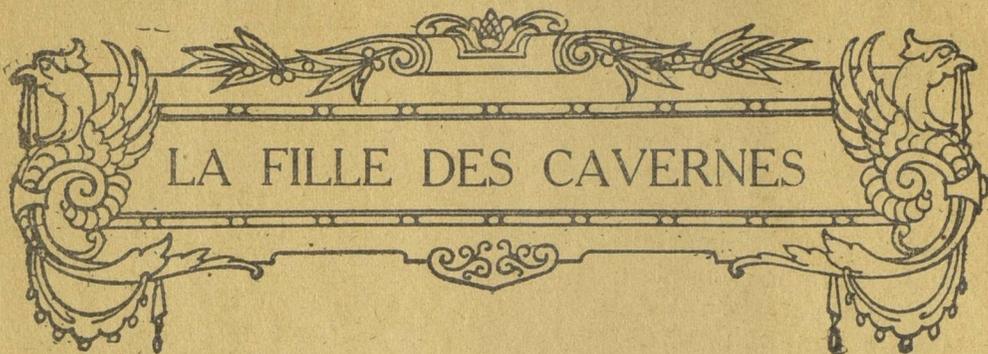
(Suite de la page 5)

ternité. A ce moment, ne croyez-vous pas qu'il sera trop tard pour comprendre tout ce qu'elle aura fait pour vous ?

Allons, ne faites pas de folie, restez avec votre bonne vieille maman, ne la quittez jamais. Une maman, on n'en a qu'une et les meilleures caresses dans l'existence ne vous viendront jamais que d'elle.

Voici le premier de l'an; prenez la bonne résolution de bien aimer votre maman; si quelquefois il y a divergence d'idée, pardonnez-lui du fond du coeur en faveur de tout ce qu'elle a fait pour vous par le passé; aimez-la bien, et... excusez la longue lettre que je vous envoie.

Paul COUTLEE.



LA FILLE DES CAVERNES

Ou comment l'esprit et la sagesse viennent aux flappers

Nous nous sommes plu, deux ou trois fois peut-être, à vous entretenir, ami lecteur, jeune homme ou jeune fille, des dandys et des flappers, de ces jeunes messieurs qui suivent à la lettre les dernières modes américaines et se coiffent du melon à la Valentino, après avoir bien beurré et ciré leurs cheveux noirs; de ces petites filles qui affectent de ne rien respecter, dansent en se trémoussant, rient aux éclats dans la rue, fument et boivent sans tousser, comme certainement auraient toussé et craché nos bonnes grand'mères. C'est bien du moins que nous parlions aussi des jeunes filles qu'on ne peut ranger dans la catégorie des flappers! En reste-t-il? Heureusement qu'il en reste et un grand nombre.

Il y a celles qui ne l'ont jamais été et celles qui l'ont été et se sont converties. Racontons la touchante histoire de l'une d'elles.

Lucile T... (Lucy pour les intimes) était à dix-huit ans une perle de petite jeune fille. Il eût été difficile dans tout Montréal de trouver des yeux plus grands et plus vifs, des cils plus longs, un nez plus grec, une bouche plus mignonne et une chevelure plus

vaporeuse et d'un ton plus chaud. Elle était de taille moyenne, plus grande que petite, et fièrement campée sur ses jambes, d'un galbe parfait, et ses pieds minuscules à talons hauts, naturellement. Au lieu de laisser à sa beauté sa fraîcheur naturelle, elle usait de carmin pour ses lèvres, de poudre orange pour ses joues de roses, de khôl pour ses sourcils et ses paupières.

Elle avait dans le monde du cinéma vingt favoris dont elle gardait les portraits dans sa chambre et sur lesquels elle se renseignait dans tous les magazines imaginables; elle admirait aussi les étoiles de l'écran les plus dé-lurées, les plus vingtième siècle, dont elle copiait et les modes et les manières garçonnières. Il est certain qu'elle n'enviait personne plus que la petite Pauline Garon dont elle rêvait de jouer les rôles.

Ses parents n'exerçaient guère de surveillance sur la conduite de leurs enfants. C'est un tort commun à beaucoup de parents, par ailleurs très respectables. Aussi ne se gênait-elle pas pour organiser de petites sauteries chez elle où l'on dansait, chantait, fumait et buvait jusqu'aux petites heures. Et qu'est-ce qui se passait quand ces sortes de soirées étaient célébrées dans un grand restaurant, ouvert jus-

qu'à une heure du matin, ou dans une de nos plus chic salles de danse?

On la trouvait délicieuse, charmante, mais un peu trop lancée! Cependant, malgré sa légèreté, cette jeune fille était foncièrement honnête. Elle dissimulait sous des dehors trompeurs une grande bonté de coeur et de très nobles sentiments.

A l'époque du carnaval, son père, un banquier très en vue, se ruina. Jamais

vreté, après y avoir connu l'opulence. Seule Lucile resta auprès de son pauvre père malheureux. Les flappers, par un retour à leur vrai caractère, sont capables de jouer le rôle d'Antigone. Elle le consola et lui jura de ne jamais l'abandonner et de l'aider à refaire sa fortune.

Les circonstances la servirent heureusement. Lucile apprit par un ami qui lui avait montré de la sympathie



Les hommes et les femmes des cavernes ne vivaient pas plus sauvagement que Lucile et son père.

pareil malheur n'était tombé sur cette famille. La mère, les frères et les soeurs de Lucile, au lieu d'apporter à leur père, dans sa douleur profonde et son accablement, quelques bonnes paroles, de se rapprocher de lui et de lui donner de ces caresses qui sont un baume à toute souffrance, se révoltèrent et menacèrent de quitter une maison où, par sa faute, ils seraient désormais forcés de vivre dans la pau-

dans ses malheurs qu'un cultivateur avait une bonne terre à vendre, dans l'Abitibi. Le marché fut conclu et le père et sa fille, délaissés par tout le reste de la famille, partirent en exil.

Quittant ses riches toilettes, qui, elle s'en doutait bien maintenant, avaient, comme celles de sa mère et de ses soeurs, hâté la ruine de son père, elle ne porta plus qu'une rude chemise et des salopettes. Aidés par de labo-

rieux garçons de ferme, courageux et habiles, ils eurent vite fait d'amasser de l'argent. La ferme prospérait rapidement. Trois années se passèrent ainsi, toutes de travail et de sacrifices.

La comparaison peut sembler osée, mais le père et sa fille avaient réellement l'impression de vivre comme les premiers hommes et les premières femmes de l'époque des cavernes, tant était grand le changement entre leur vie actuelle et celle qu'ils avaient menée jusque-là.

Après beaucoup d'hésitation, ils acceptèrent et se mirent en route. Mais Lucile n'avait pas songé une minute, tellement elle avait changé, à remettre pour le voyage et l'arrivée ses toilettes d'antan. Pressée d'arriver, elle garda son costume de travail. On s'imagina facilement la réception qu'on leur fit. Toutes ses soeurs voulurent lui firent changer de vêtements, la

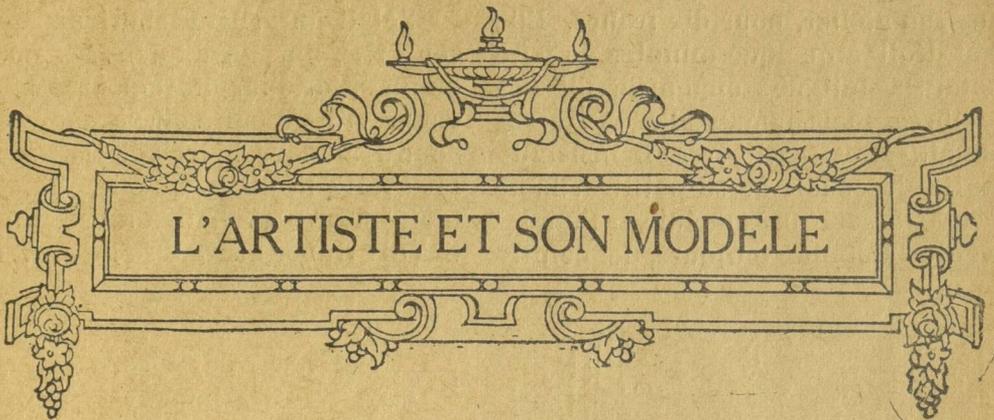


C'est en vain qu'on essaya de l'habiller à la mode du jour.

Bientôt, apprenant que leur père et leur soeur étaient à refaire leur fortune dans les solitudes du nord, les frères et soeurs les invitèrent hypocritement à venir les visiter à Montréal, les assurant qu'ils seraient très heureux de les revoir après une si longue absence.

supplèrent de revenir à ses anciennes habitudes de petite flapper élégante, mais rien n'y fit. Elle étouffait d'ailleurs à la ville. Trois jours plus tard, le père et sa fille s'en retournaient là-bas continuer leur travail.

Et voici l'histoire presque incroyable d'une flapper convertie...



La vie, dans la Bohème des artistes, peintres ou sculpteurs, est faite, elle aussi, de douleurs comme de joies, de comédies et de tragédies.— Vainement épris d'un peintre, tout entier à son Art, un jeune modèle de vingt ans, se tue dans son atelier.— Montparnasse a remplacé Montmartre.

C'est dans un vaste atelier de peintre de Montparnasse où se sont groupés tous les artistes depuis l'invasion de Montmartre par les étrangers. Est-il besoin de le décrire? Si vous n'avez lu que les descriptions de La vie de Bohème, de Murger, vous ne pouvez vous faire une idée assez juste de la chose, parce que les artistes 1830 qu'a peints Murger étaient plus pauvres que de raison, plus pauvres que ne sont les artistes même débutants de nos jours. En revanche, si vous avez vu Trilby à l'écran, il vous sera plus facile d'imaginer l'atelier dans lequel nous allons vous faire pénétrer.

La pièce est éclairée par une fenêtre ouverte sur la rue sur toute la largeur de l'atelier. Au fond, un escalier appuyé au mur conduit aux chambres disposées tout autour de l'atelier, en renfoncement. Aux murs, les toiles de

l'artiste et de magnifiques tapisseries au pied desquelles s'étendent des divans profonds comme des tombeaux, tout jonchés de coussins. Des meubles antiques, des consoles supportant des bibelots de choix; dans un coin, un clavecin vieux de cent ans, aux touches jaunies et de chaque côté le masque de Beethoven et de Wagner. Près de la porte d'entrée, une immense panoplie faite d'armes bizarres et surmontée d'un casque à cimier.

Sur un chevalet repose la toile commencée. Un vase à pinceaux et une boîte à couleurs sont tout à côté sur un tabouret chinois. Le modèle pose, figé dans une attitude d'extase. Le peintre, sa palette d'une main, un pinceau de l'autre, travaille.

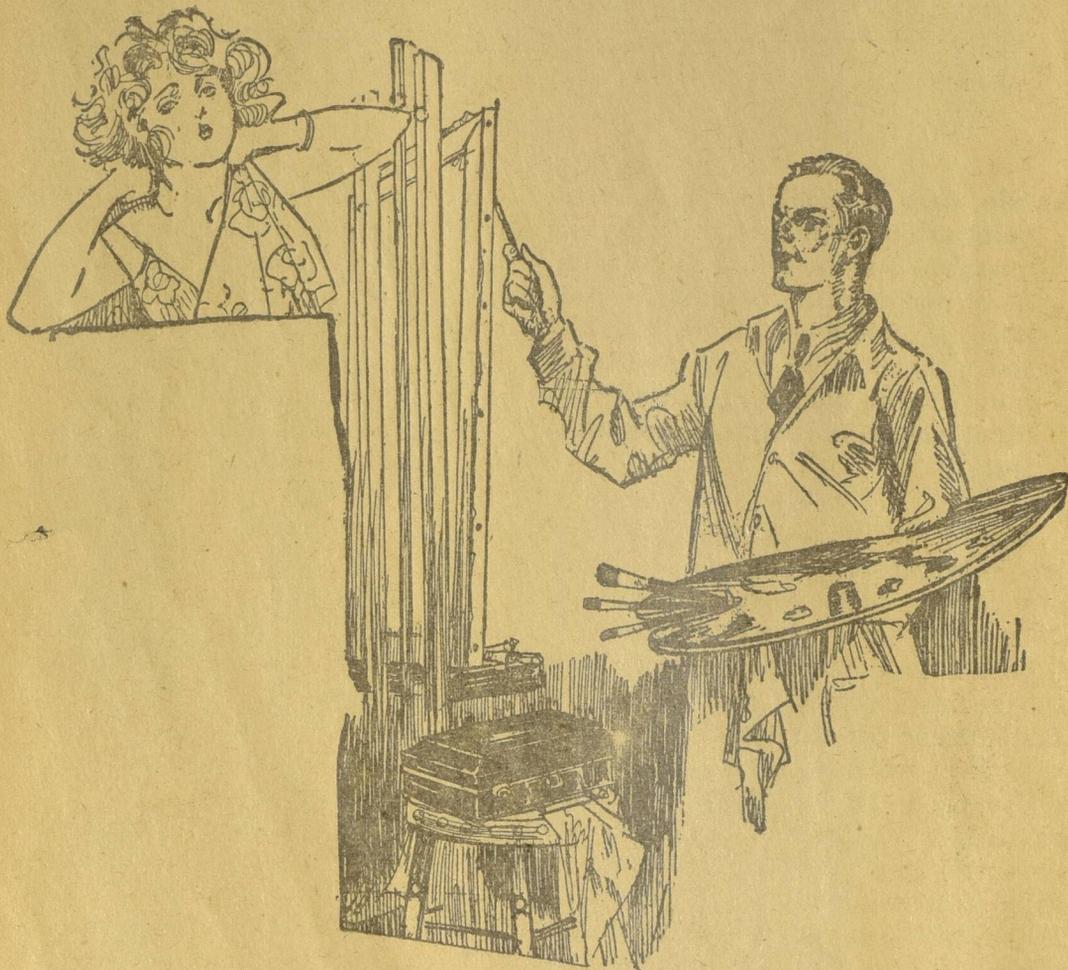
Bientôt sa main lassée retombe.

—Finie, la pose, dit-il, vous pouvez prendre quelques minutes de repos, Lisette. Mais Lisette ne bouge pas. Elle conserve la pose que le peintre lui a donnée. Ses grands yeux bleus de blonde, le regardent tendrement. Ils semblent lui dire: Que m'importe la fatigue! Que ne ferais-je pas pour vous, beau peintre, puisque je vous aime!

Mais lui ne comprenait pas ce doux langage des yeux. Depuis trois mois, Lisette venait poser tous les matins

dans son atelier, pour dix francs. Elle avait droit à quelque minutes de pose quand la fatigue engourdissait ses membres, mais jamais elle ne les réclamait. Mais, cette fois, il insistait. Lisette descendit de sa petite tribune et vint s'asseoir près de lui sur l'un des divans. Comme toujours, le peintre

C'était un artiste laborieux, tout à son Art, qui ne voyait dans ses modèles qu'un sujet d'inspiration. Lisette était venue frapper un soir à son atelier pour demander du travail. Cette enfant lui avait plu parce qu'elle était jolie, bien tournée et malheureuse. En plus des dix francs auxquels elle avait droit



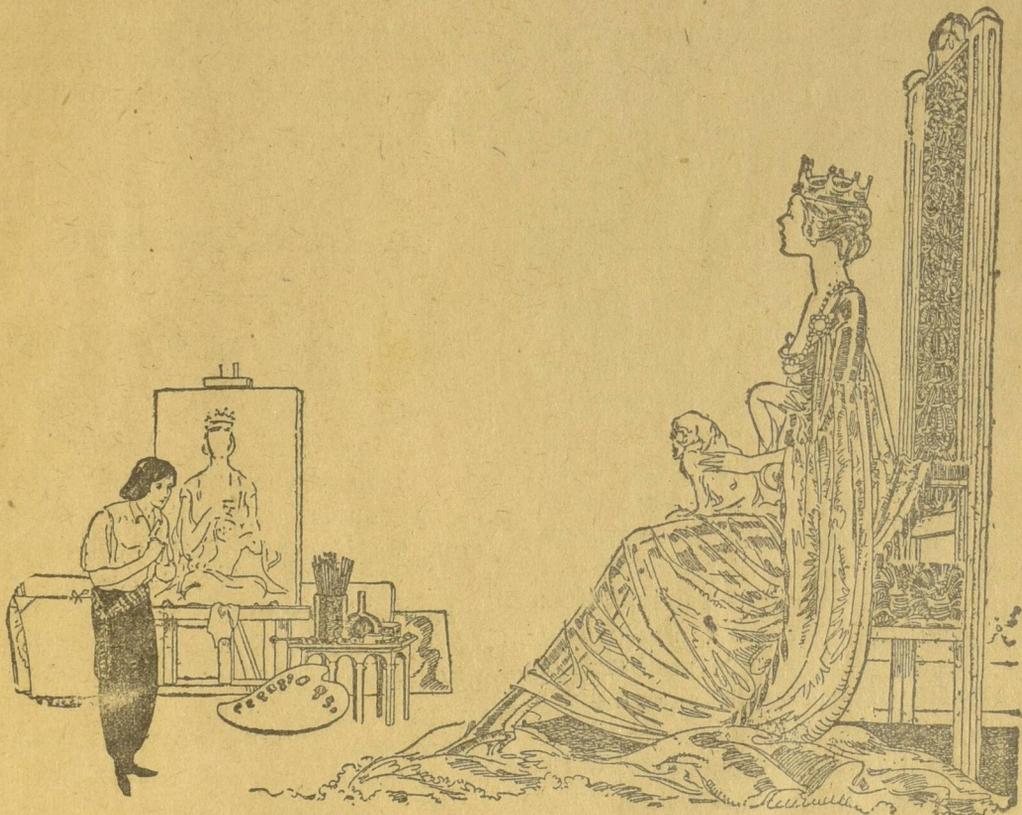
profitait de ces instants pour bavarder avec son modèle. Elle, la pauvre enfant, attendait chaque matin une parole d'amour, et le midi, s'en retournait, le cœur brisé, parce qu'il ne s'occupait pas plus d'elle que probablement de tous les autres modèles venus poser avant elle dans cet atelier.

pour ses séances, il la gâtait de petits pourboires. Plus ils travaillaient ensemble, puis il s'attachait à son modèle comme un bon vieux père à sa fillette. Mais l'amour qu'il lui portait ne lui était pas rendu de la même façon. Jamais Lisette n'avait aimé et cette fois, c'était à la folie. Mais cet hom-

me lui en imposait. Elle sentait bien qu'elle n'aurait jamais le courage de lui ouvrir son coeur. Aussi, sa vie devenait insupportable. Elle savait bien aussi que son tableau terminé, il la renverrait probablement à d'autres artistes de ses amis et qu'elle ne le verrait plus. Comme elle aurait voulu être princesse pour voir son peintre à ses genoux!

rendez-vous. Elle était certaine que son beau rêve allait se réaliser, que son peintre l'aimait enfin.

Il lui acheta de jolies fleurs, du parfum et l'amena au restaurant où il avait fait retenir une table où ils pouvaient causer en toute tranquillité. Le repas fut charmant et bien arrosé de vins fins. Le peintre ne s'était pas encore déclaré. Il parla au dessert, mais



Comme Lisette aurait voulu être princesse pour voir à ses genoux le peintre qu'elle aimait.

Et le malheur qu'elle redoutait le plus arriva. Ayant terminé son tableau, le Printemps, qu'il destinait au Salon d'automne, il l'invita le soir à dîner avec lui au fameux restaurant de la mère Coconnier, rue Lepic, restaurant où se retrouvent encore de temps à autre les artistes les plus célèbres de Paris. Folle de joie, Lisette mit sa toilette la plus fraîche et fut exacte au

comme ce qu'il dit fit souffrir le coeur de la petite Lisette!

—Lisette, vous êtes un amour de modèle. Grâce à vous, à votre intelligence et à votre beauté, à votre divine patience aussi, mon tableau est un chef-d'oeuvre. Je pars dans quelques jours pour la campagne, me reposer. Et j'ai voulu, avant mon départ, passer la dernière soirée avec vous. Demain,

si vous le voulez, vous pourrez aller poser chez le sculpteur Descaves à qui j'ai fait vos éloges et qui vous attend. C'est un très brave homme en plus d'un grand artiste. Il sera encore plus gentil pour vous que je ne l'ai été. Eh bien ! dites-moi, Lisette, avez-vous trouvé la vie bonne dans mon atelier ?

Des larmes coulèrent sur les joues de la malheureuse Lisette. Incapable de parler, elle appuya sa tête blonde sur l'épaule du peintre cruel. Après quelques minutes, elle lui avoua son amour et lui déclara que s'il partait, s'il l'abandonnait, elle se tuerait.

—Petit chagrin de petite fille, se dit le peintre, en allant la reconduire chez elle.

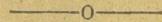
Il ne pensa pas une minute qu'elle avait parlé sérieusement. On se console de toutes les déceptions, de toutes les peines d'amour quand on est un peu philosophe ! Mais Lisette n'avait pas pour un brin de philosophie.

Le lendemain soir, comme le peintre revenait à son atelier pour y prendre ses bagages, il vit une masse sombre au pas de sa porte. Il se pencha, frotta une allumette et reconnut dans ce pauvre corps inanimé son modèle, sa petite Lisette, qu'il avait aimée comme une soeur. Il prit la malheureuse dans ses bras et l'étendit sur un divan. Elle tenait une lettre dans ses doigts glacés. Il l'ouvrit fiévreusement et lut : "M. Brissac, je me suis empoisonnée à votre porte parce que la vie sans vous m'était impossible. Vous m'avez tuée, mais je vous adore et j'emporte votre souvenir dans la mort."

Lisette à Paris n'avait pas de parents. Le peintre lui fit faire de belles funérailles et couvrit son cercueil des fleurs qu'elle aimait. Le petit corbillard traversa Montparnasse et le peintre était seul à le suivre.

Quand il revint à son atelier désert, il lui sembla que la mort de Lisette lui avait enlevé sa gaieté. Il était malheureux de n'avoir pas compris la beauté de l'amour que cette enfant lui portait ; malheureux d'avoir été la cause de sa mort tragique ; malheureux d'avoir laissé passer le bonheur à côté de lui sans avoir rien fait pour le faire durer toujours.

Il garda dans son atelier, à la place d'honneur, la toile pour laquelle Lisette avait posé. Il voulait qu'au moins ce souvenir lui restât du modèle adorable qu'il avait tant fait souffrir sans le savoir.



LE PERE DE L'ACADEMIE

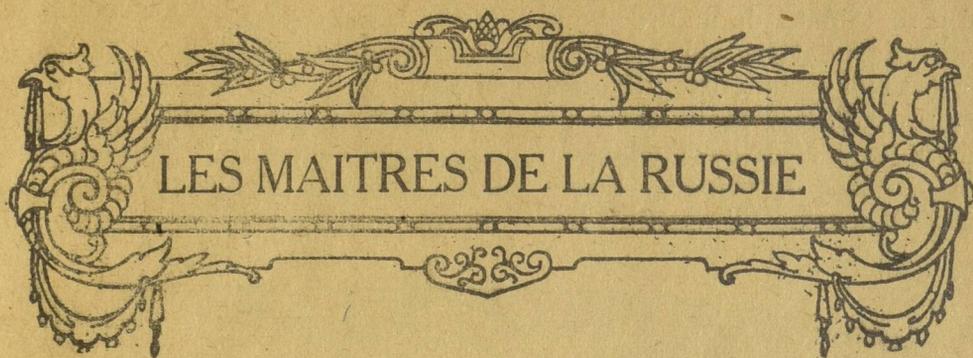
Les Immortels s'apprêtent à fêter à Paris le quatrième centenaire de la naissance de Ronsard.

C'est une dette que l'Académie va ainsi payer et c'est un hommage filial qu'elle rendra au grand poète vendômois, car Ronsard fut réellement son père.

Le vrai berceau de l'Académie française en effet, ce fut, non point le logis de Conrart, mais bien celui de Cadot, au faubourg St-Victor, où se réunissaient, dès 1570, Ronsard et la Pléiade et où le roi Charles IX lui-même se rendit plusieurs fois.

Pasquier dit dans ses lettres que cette première académie avait été fondée pour régler la langue française, comme devait le faire plus tard celle des Quarante.

Henri III, à la sollicitation de Ribrac, l'établit au Louvre, où allait siéger après elle, et jusqu'à la Révolution, l'Académie française, qui, elle, ne fut créée par Richelieu qu'en 1634.



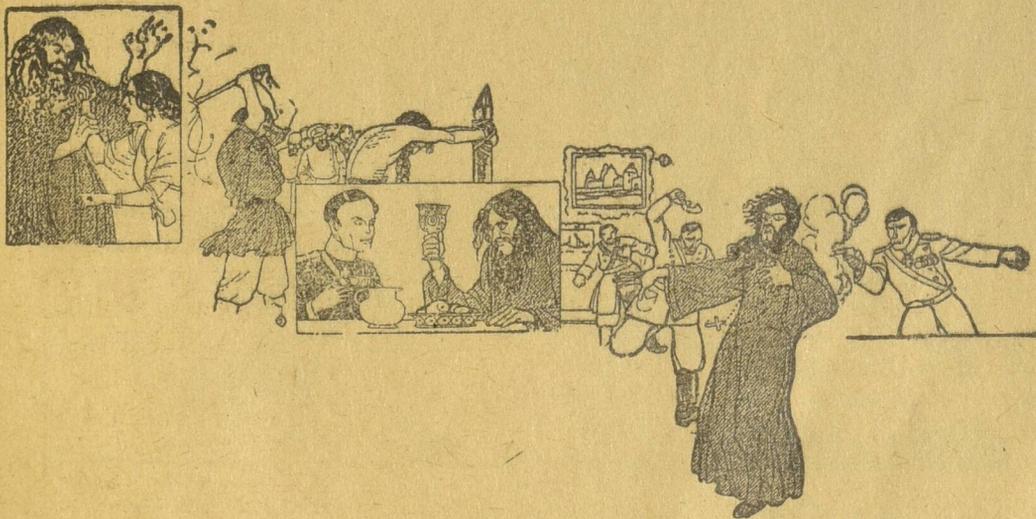
LES MAITRES DE LA RUSSIE

Sous les tsars, la Russie eut Raspoutine pour maître; la révolution lui a donné Nicolas Lenine.—Elle n'a secoué un joug que pour se soumettre à un autre.—De quelle mystérieuse maladie Lenine serait-il atteint?—L'extraordinaire force de résistance de Raspoutine.

Il y a plus de six ans que le faux moine Raspoutine est mort, mais son souvenir reste profondément gravé

d'individus, qui exerce à son tour depuis l'avènement du soviétisme les pouvoirs illimités que s'était arrogés Raspoutine, grâce à la faiblesse du tsar et de la tsarine, nous amène à faire un parallèle entre ces deux hommes, habiles et puissants, qui gouvernèrent à leur gré et fantaisie un peuple immense.

Les paysans du Danube croient encore que Raspoutine est immortel. Non pas seulement les paysans, mais



Le poignard, le knout, le poison, le revolver, tout fut vainement essayé pour mettre fin aux jours du néfaste Raspoutine.

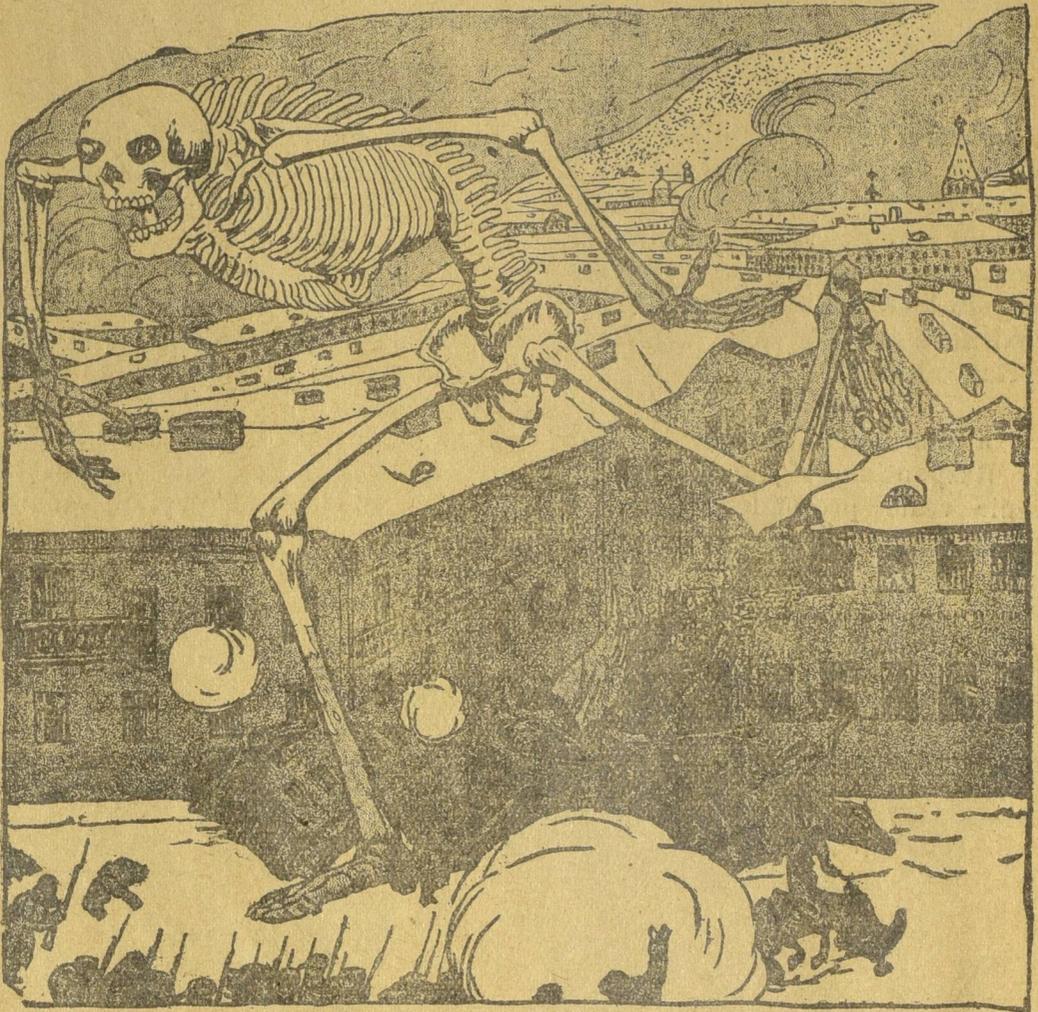
dans la mémoire de tous ceux qui le connurent. Lenine se meurt à son tour, miné par une mystérieuse maladie. La fin prochaine de ce despote qui commande à plus de cent millions

le prince Youssouppoff lui-même qui mit fin aux jours de cet homme néfaste à son pays. Le prince et la princesse se sont réfugiés en Angleterre, emportant de leurs châteaux assez de

joyaux et de tableaux de maîtres pour, en les revendant, vivre encore à l'étranger dans un certain luxe. Bien peu de nobles russes partagent depuis la révolution l'aisance de ce couple princier. Et pourtant, le prince est malheureux. Raspoutine lui apparaît fré-

sur la force extraordinaire de résistance physique que possédait Raspoutine?

En effet, ce géant avait reçu plus de coups que ne peuvent en supporter mille individus, de force moyenne. On raconte qu'un peu avant d'entrer à la



L'oeuvre de Lenine et de la révolution russe jugée par un caricaturiste: La misère, la ruine et la mort.

quemment ; son spectre le poursuit partout, pour lui reprocher son crime.

Le prince croirait-il, comme ses compatriotes, que Raspoutine soit immortel? Et d'où vient cette croyance? Sur quoi est-elle fondée? Simplement

sur la force extraordinaire de résistance physique que possédait Raspoutine? En effet, ce géant avait reçu plus de coups que ne peuvent en supporter mille individus, de force moyenne. On raconte qu'un peu avant d'entrer à la cour impériale, alors qu'il posait au prophète, à l'illuminé, qu'on le voyait le jour en prières et la nuit en orgies, il fut gravement blessé par une femme qui se vengea ainsi d'un outrage qu'il lui avait fait subir. Le coup de couteau

qu'elle lui donna aurait tué un boeuf. Raspoutine n'en fut qu'incommodé. Trois fois, dans des villes ou villages qu'il parcourait, il reçut le châtimeut du knout. Le knout, c'est le fouet usité en Russie. Ce supplice qui consistait à frapper sur le dos avec un fouet composé de lanières de cuir terminées par des boules de métal, était excessivement barbare. Beaucoup en mouraient ou en restaient atrocement malades pour le reste de leurs jours. Sur Raspoutine, bien que chaque fois on lui infligeât ce châtimeut avec une férocité implacable, les coups de fouet ne réussissaient pas à l'abattre. Pour le faire mourir, après que Raspoutine eût tenté de persuader au tsar de signer avec l'Allemagne une paix séparée que toute la noblesse jugeait honteuse, le prince Youssouloff lui fit prendre assez de poison pour tuer tout un régiment de grenadiers. Le poison n'eut aucun effet sur la constitution du faux moine. Le même soir, le prince lui déchargea son revolver dans le dos. Raspoutine lutta avec lui jusqu'à ce que les conspirateurs du prince l'eurent maîtrisé en l'assommant de la crosse de leur revolver. Dans la voiture qui le transportait sur les rives de la Néva, à Saint-Pétersbourg, il reprit connaissance et tenta encore une fois de se débarrasser de ses agresseurs. On le jeta dans l'eau glacée du fleuve, où il disparut sous la glace après avoir fait de suprêmes efforts pour s'y cramponner.

Raspoutine disparu, ce fut au tour de Nicolas Lenine de régenter la Russie. Lenine fomenta une révolution, l'une des plus formidables de l'histoire, qui renversa une monarchie vieille de plusieurs siècles pour établir à sa place une forme de gouvernement nouvelle dont aucun pays du monde

n'avait voulu jusque-là. Le communisme remplaça le tsarisme.

Si la mort de Raspoutine fut longtemps un mystère, la maladie dont souffre depuis longtemps Lenine ne l'est pas moins. Suivant certains grands médecins, il serait atteint de paralysie générale ou de parésie, d'une maladie du système nerveux. Son cerveau serait donc atteint. Un correspondant américain a même entendu dire là-bas, que Lenine pourrait bien être fou. Peut-on croire que cette révolution qui coûta à la Russie des millions de victimes, qui ravagea tout un pays, qui jeta une moitié de la nation dans la misère la plus affreuse, fût l'oeuvre d'un dément? La chose nous semble inadmissible. Là-dessus, comme il advint dans le cas de Raspoutine, l'avenir nous éclairera.

Mais on a tout de même le droit de se demander si la Russie n'a secoué le joug de l'autocratie impériale que pour devenir la proie d'une autocratie soviétique, de l'anarchie et de l'ennemi? Et cependant, le communisme se maintient depuis six années, contre toute attente. La Russie est bien le pays des surprises. Elle dérouta en ce moment tous les économistes.

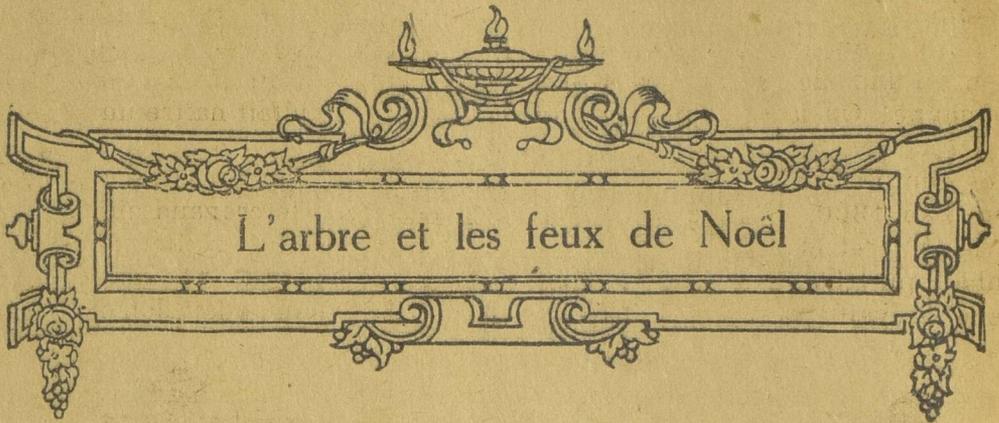
— 0 —

L'ÂGE DES ROIS

Combien de personnes sont-elles capables de dire l'âge des rois qui règnent actuellement en Europe?

Roi de Suède, 64 ans; roi d'Angleterre, 58 ans; roi de Roumanie, 57 ans; roi d'Italie, 54 ans; roi de Danemark, 53 ans; roi de Norvège, 51 ans; roi de Belgique, 48 ans; roi d'Espagne, 37 ans; roi de Yougoslavie, 34 ans; roi de Grèce, 33 ans.

Le roi d'Espagne est le seul qui se soit trouvé roi dès le jour de sa naissance.



Comment la Reine des Crapauds, en l'an 1300, promit le bonheur et la fortune à une noble famille allemande si, en retour, eux et leurs descendants renonçaient à l'arbre et aux illuminations de la nuit de Noël.

La charmante et si ancienne coutume d'illuminer la maison dans la nuit de Noël et de dresser dans la pièce où, aux heures d'intimité, se retrouvent tous les membres de la famille, n'est pas partout suivie et respectée. Nous connaissons une famille où depuis près de sept cents ans, tous les feux sont éteints de la veille de Noël au matin de Noël même, après le lever du soleil, et où jamais n'a été élevé ni garni l'arbre traditionnel. Et cela à la suite du conseil donné à une princesse de cette grande maison allemande par la reine des crapauds!

Ce préambule appelle des éclaircissements. Cette étrange légende appartient à la maison du duc de Anhalt, l'un des souverains fédérés de l'Empire allemand jusqu'à la dislocation de ce puissant empire par l'armistice de 1918. Cette légende a ceci de particulier qu'elle est respectée par une contrée tout entière et n'a jamais

été mise en doute par tous les censitaires des Anhalt.

Le duc de Anhalt mit dernièrement son château à la disposition du gouvernement républicain allemand pour qu'il servit de refuge aux Allemands de la Ruhr et de la Rhénanie expulsés par les troupes d'occupation françaises.

Le duc donna au gouvernement le droit de se servir de son château comme il l'entendrait, mais il ne leur céda qu'à la condition expresse de ne "jamais allumer de feux à l'intérieur du château la veille de Noël". Les lumières doivent rester éteintes de la veille de ce jour au lendemain matin. On pouvait cependant allumer quelques bougies pour conduire les occupants à leurs chambres, mais jamais plus et jamais pour d'autres motifs.

Donc, aucune illumination, aucune lumière, aucun feu de joie.

Les habitants de l'ancien duché de Anhalt furent seuls aucunement surpris par cette étrange clause du contrat passé entre le gouvernement et le propriétaire de l'antique castel. Ils savaient que depuis sept cents ans, la famille des Anhalt s'était soumise à l'ordre de la reine des crapauds qui, en retour, avait toujours apporté le

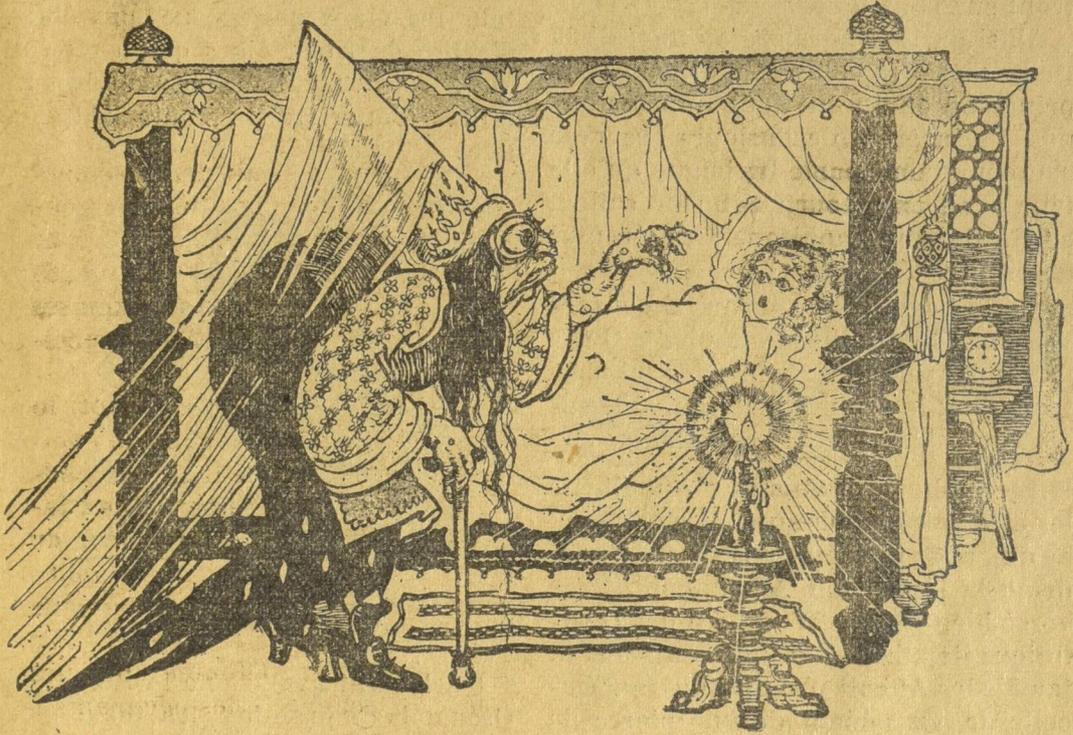
bonheur et la fortune aux membres de cette famille.

La famille du duc de Anhalt est d'ailleurs l'une des plus anciennes d'Allemagne. On la retrouve en l'an 1000, alors que son chef portait le nom de comte d'Ascania.

Vers l'an 1300, vivait dans la famille la belle et charmante princesse de Anhalt qui, chaque jour, à la même heure, s'asseyait à une fenêtre du châ-

teau. La princesse attendait la naissance d'un enfant. Quelques jours avant cet événement, une femme-crapaud lui apparut qui lui dit qu'elle avait à faire à l'enfant qui allait naître un magnifique cadeau.

La sorcière apprit alors à la belle princesse que le crapaud qu'elle avait nourri avec tant de sollicitude était la Reine des Crapauds, une puissante divinité, qui commandait non seulement



Une sorcière, à tête de crapaud, apparut dans la nuit à la jeune princesse, quelques jours avant la fête de Noël.

teau et donnait à manger aux oiseaux, aux écureuils et à tous les animaux du domaine. Sa bonté s'étendait même à un gros et vilain crapaud qui se retrouvait toujours à la même place à l'heure de la distribution. Sa laideur l'inspirait et elle s'y attacha. Le crapaud semblait comprendre qu'on le gâtait et se tenait des heures entières sous sa fenêtre à la regarder.

aux crapauds mais aussi à tous les hôtes de la forêt voisine.

“La reine des Crapauds s'est montrée sensible à la gentillesse que vous lui avez témoignée”, expliqua la sorcière, “et désire vous en récompenser. Elle vous fait cadeau de cette bague qui vous portera bonheur, à vous et à tous vos descendants. Le bonheur, la fortune deviendront les apanages de

vosre famille, à une condition, que vous ne laissiez jamais de feux ou lumières allumés dans votre château, de la veille de Noël au lendemain matin. L'esprit qu'on adore dans l'arbre de Noël est l'ennemi du peuple sur lequel commande la reine des crapauds. Que si jamais un feu brille dans votre maison, en cette nuit-là, ou qu'un arbre s'y élève, de grands malheurs s'abatront sur vous tous."

Ainsi parla la sorcière au nom de la Reine des Crapauds. Le prince et la princesse en furent tout impressionnés. Ils jurèrent de toujours observer son commandement. La bague qu'elle leur avait donnée était en or solide, sertie de sept saphirs de différentes grosseurs.

Cette bague a été jusqu'ici conservée dans la famille des Anhalt. On la garde dans une des oubliettes du château, dont le propriétaire seul a le secret qu'il transmet à ses enfants.

Le bonheur promis aux Anhalt ne les a jamais abandonnés, et c'est bien, ce qui, aux yeux des gens simples, confirme la légende. L'Allemagne a traversé bien des guerres, bien des révolutions depuis sept à huit cents ans et jamais les Anhalt n'ont perdu une parcelle de leurs biens ou une pierre de leur château. Même à la suite de la récente catastrophe, la défaite allemande, qui a renversé la monarchie de ce pays, la famille ducale des Anhalt a moins souffert que toutes les autres. Le nouvel état ne leur a rien enlevé de leur domaine. Bien qu'ayant perdu leurs droits de souveraineté, ses membres jouissent encore des privilèges de la noblesse. C'est qu'on n'a jamais oublié la promesse faite à la sorcière. Quel que soit le froid qu'il fait au dehors, la veille de Noël, tous les feux et les lumières s'éteignent dans le châ-

teau. Le duc et la duchesse, les princes et princesses, les petits-enfants, les domestiques grelottent toute la journée et toute la nuit qui précède la Noël, jusqu'à sept heures du matin, le jour de Noël même.

Passe encore pour les lumières, mais ce qui semble le plus étrange en Allemagne est de voir une famille, une famille noble, susceptible donc de suivre tous les vieux usages, ne pas élever d'arbre de Noël, alors qu'on en voit, et de très beaux, dans les moindres familles d'ouvriers de toute l'Allemagne.



Etrange peinture, vieille de plusieurs siècles, représentant la Reine des Crapauds chevauchant un griffon.

Quel motif avait donc la Reine des Crapauds de prohiber les feux et les arbres de Noël ? Beaucoup de chercheurs se sont creusé la tête pour les découvrir. On croit communément que l'arbre de célébration de la Noël est d'origine païenne, que c'est un usage antérieur au catholicisme. Que symbolise cet arbre, se sont demandé des savants allemands, intéressés à cette question ? Selon certaines autorités, l'arbre symboliserait le dieu de la forêt et ceux qui s'assemblent autour seraient des adorateurs de ce dieu. Nous serions en plein panthéisme. Suivant d'autres, cette institution

se rattacherait à la mythologie scandinave. Il représenterait l'arbre "Ygd-rasil" dont le tronc était la terre, dont les branches touchaient aux cieux et dont les racines s'enfonçaient jusqu'aux Enfers.

Les dieux de la mythologie scandinave s'apparentaient à ceux de la mythologie germanique. Des légendes et inscriptions anciennes nous prouvent que si ces dieux étaient parents, ils n'en étaient pas moins ennemis. Tout ce qui est scandinave, répugne donc encore, ou répugnait en 1300, aux Allemands qui restaient fidèles aux vieilles légendes.

Et que dire des illuminations? Est-ce jalousie entre les basses divinités, représentées par exemple par les crapauds et les divinités plus élevées, symbolisées par la lumière? Peut-être.

Comme on peut le voir, on ne raconte pas seulement sur la Noël des contes merveilleux, des contes naïfs et charmants, où les personnages dansent autour d'un arbre flamboyant dans des châteaux éclairés de mille feux. Il en est de moins gais et de moins amusants.

— 0 —

LE 50^e ANNIVERSAIRE DU DACTYLOGRAPHE

Bien qu'elle ait débarrassé le monde de l'esclavage du crayon ou de la plume, facilité l'expédition rapide des affaires et donné des positions à des millions de femmes, le 50^e anniversaire de son invention a passé inaperçu. C'est de la machine à écrire que nous voulons parler! Voyez la besogne qu'elle a accomplie en 50 ans!

Expliquons-nous. L'invention de la machine à écrire remonte à beaucoup plus loin, mais ce n'est que depuis

1873 que fonctionne la machine à peu près comme elle est de nos jours. Plus de cent machines diverses avaient été expérimentées avant cette époque, qui ne donnaient que des résultats peu satisfaisants. La machine à écrire, inutile de le dire, fut très mal accueillie comme toutes les inventions nouvelles. Beaucoup de gens à cette époque déchiraient ou renvoyaient les lettres qu'ils recevaient à la machine. Que les temps sont changés! Dans quelque dix ans, nous écrirons à la machine nos lettres d'amour! La première ma-



La machine à écrire employée en 1873, dont on fête le 50^e anniversaire. Le charriot était mu par un pédalier.

chine perfectionnée fut exposée à l'Exposition de Philadelphie, en 1876, et fit rire tout le monde. C'est à la même Exposition que fut révélé au grand public le premier appareil téléphonique qui eut plus de succès:

Le dactylographe ou machine à écrire est d'invention anglaise. Sa première apparition est due à Mill, et date de 1714. Les Américains n'ont pas tardé à reprendre l'invention de Mill en la perfectionnant et la rendant réellement pratique.

C'est ainsi que vers 1845, Thurber, de Brooklyn, imagina un dactylographe permettant d'écrire assez rapidement une lettre. Vinrent ensuite, depuis cette époque jusqu'à nos jours, les modifications et simplifications apportées par Fairbanks, Foucault, Beach, Sholes, Jenne, Baron, Desnore, Writer, Remington, etc.

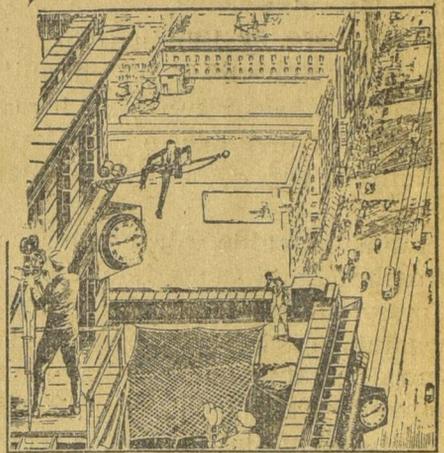
Il existe, comme on sait, trois types spéciaux de dactylographes, à manette, à cadran et à clavier; c'est ce dernier qui est le plus employé. Le mot dactylographe tire son étymologie de deux mots grecs: daktulos, doigt, et graphein, écrire.

LES TRUCS DU CINEMA

On ne peut aller deux fois de suite au cinéma sans être amené à se demander comment font certains artistes de l'écran, ou certaines de leurs doublures (remplaçants) pour ne pas se casser le cou à chacun des films qu'ils tournent. Nous ne voulons pas dire que certains d'entre eux n'accomplissent pas réellement de dangereuses prouesses, tels Farnum ou Moreno, alors qu'il était cavalier et jouait des rôles de cow-boy, ou encore la jolie Ruth Roland qui n'a peur de rien, mais il faut bien convenir qu'en général, les directeurs ne risquent pas pour une vaine gloriole la vie de leurs gens.

Est-il un artiste qui fasse plus d'acrobatie dans ses films les plus récents que l'amusant Harold Lloyd? Il n'y en a pas non plus qui usent de plus habiles expédients que lui pour s'épargner de la misère. Ne sait-on pas qu'un homme-mouche qui doublait l'un de ses rôles s'est tué en tombant d'un édifice qu'il escaladait à même le mur.

Dans une vue intitulée "Safety Last", si nous avons bonne mémoire, on voit Harold avec ses grosses lunettes d'écaille en train de faire de l'acrobatie sur une hampe penchée, au dixième étage d'un immeuble public. Au-dessous de lui, c'est une grosse horloge, puis c'est le vide. S'il tombe, il sera sûrement écrabouillé! On a la chair de poule à le regarder. Mais, apprenez que notre ami Harold ne risquait guère en tournant cette scène et voyez vous-même en jetant un coup d'oeil sur notre vignette comment il s'y prit pour ne pas se casser le cou. Rien ne



vous fait croire en voyant le film qu'au-dessus de la perche se trouve un filet solide installé sur une saillie de l'édifice à son huitième étage. Harold est bien au dixième étage, mais s'il tombe, ce sera dans un filet. L'opérateur de prise de vues est monté sur un escabeau à la hauteur de l'artiste. Il prend bien garde de ne pas photographier le filet, ni les deux hommes qui dirigent cette scène au-dessous de lui!

La langue doit être considérée comme un des privilèges les plus sacrés d'un peuple. — (Langevin.)



Les mauvais souvenirs du gai Paris

Le Passé nous poursuit inlassablement comme notre ombre.—La malheureuse histoire d'une ancienne danseuse des cafés-concerts qui, bien mariée, mère de famille, croyant oubliée l'histoire de sa jeunesse, est trahie par un de ses anciens admirateurs.—A quoi tient le bonheur.

Le passé s'attache à nous comme notre ombre; il nous suit inlassablement, quoi qu'on fasse pour le cacher ou l'oublier. Les choses, les lieux et les gens nous le rappellent brusquement, au moment même où l'on croit en avoir fini avec lui. Le passé a ses souvenirs heureux dont l'évocation aux mauvaises heures apporte de la joie et du réconfort; mais pour d'autres, pour ceux surtout qui ayant repris la bonne vie ont tout intérêt à le cacher comme une chose honteuse, il se dresse comme un fantôme aux phases les plus graves de sa vie. Si le pécheur repentant, le criminel réformé, la malheureuse fille convertie ne vivaient pas dans la crainte continuelle du retour du passé, le bonheur qu'ils ont trouvé dans l'accomplissement du bien serait beaucoup plus grand.

C'était une petite danseuse et diseuse de café-concert qui faisait la nuit dans les grands restaurants de

Montmartre, à Paris, où les riches étrangers vont chercher des plaisirs aussi coûteux que dangereux. Hilda était son nom, un nom que tous les nocés élégants connaissaient. Ancienne petite main dans un atelier de couture, elle avait abandonné ce métier à la mort de ses parents parce qu'il ne lui donnait pas assez d'argent pour vivre selon ses caprices et s'habiller coquettement. Douée de quelque talent pour le chant et la danse, pourvue surtout d'un physique agréable, elle était allée chercher au théâtre et dans les cafés l'argent qu'elle ne pouvait gagner en abondance par un travail honnête. C'est le cas, dans toutes les grandes villes, de ces jeunes filles mal élevées par des parents négligents, débonnaires et manquant surtout de religion. Inapables d'accepter leur sort, de vivre suivant leur état et leurs faibles ressources, si elles ont la moindre beauté, elles rêvent de théâtre comme nos petites jeunes filles rêvent ici de cinéma.

Les officiers anglais, canadiens, américains, la guerre venue, allaient quelques fois s'égayer, oublier la vie misérable du front, au cours de leurs courtes permissions, dans les restaurants et cafés où dansait la jolie Hilda. Un peu avant l'armistice, elle fit la connaissance d'un officier du génie amé-

ricain qui s'éprit d'elle très sérieusement et la demanda en mariage.

Elle lui avait été présentée par un ami dans un endroit très fashionable. Très éprise de son côté, la danseuse abandonna son métier, certaine d'être épousée, ne se remontra plus jamais dans les quartiers qu'elle fréquentait depuis plusieurs années et où elle était trop connue. Elle mit tout en oeuvre pour que son fiancé ignorât complètement son passé.

La guerre terminée, l'officier américain et son épouse s'embarquèrent pour l'Amérique. On fit au nouveau couple une réception enthousiaste et les parents du jeune officier qui avait repris dans la vie civile une enviable position d'ingénieur entourèrent l'an-

sa langue, son épouse devait être un petit génie. Elle dessinait un peu et dansait adorablement. Elle chantait joliment et jouait quelque peu du piano, à la façon de toute jeune fille du monde.



LA FEMME D'AUJOURD'HUI
— LA FEMME D'HIER.

cienne danseuse Hilda de tous les égards, n'ayant aucune raison de ne pas croire l'histoire que celle-ci faisait de sa vie. Elle était fille d'un artiste français peu fortuné et avait passé toute sa jeunesse dans un couvent de religieuses où elle avait reçu une forte instruction. La facilité avec laquelle elle apprenait l'anglais étonnait tellement son mari qu'il pensait que dans

Ses craintes se dissipaient rapidement, et la jeune épouse avait retrouvé la paix et la tranquillité. Ils vivaient tous deux très heureux ; c'était un couple très uni qu'on citait comme modèle.

La naissance d'un bel enfant vint bientôt mettre le comble à leur félicité conjugale. Quelques semaines après les relevailles d'Hilda, son mari invita un jour à dîner un jeune ingénieur français d'excellente famille venu avec une mission visiter les usi-

nes où travaillait l'ancien officier de génie de l'armée américaine. Heureuse de recevoir un compatriote, Hilda s'était surpassée. Elle se faisait une joie de montrer à son mari qu'elle savait faire grandement les choses.

Quand son mari lui présenta l'ingénieur français, elle ne put réprimer un mouvement de surprise et de crainte. Lui-même eut une drôle de contenance devant elle. La chose n'échappa point au mari qui fit cependant mine de n'avoir pas remarqué le trouble dans lequel cette rencontre les avait jetés tous les deux. Le dîner fut moins gai qu'on ne s'y attendait.

On prit le café au salon et les deux ingénieurs, l'invité et son hôte, retournèrent ensemble aux usines. Chemin faisant, l'ingénieur américain obligea son camarade à lui expliquer son embarras et la conduite plutôt étrange de sa femme. Celui-ci, croyant bien faire, apprit au jeune époux qu'il avait vu danser sa femme à Paris dans un café-concert et qu'il avait même fait sa connaissance, aux premières années de la guerre.

Le bonheur du jeune ménage était brisé à jamais. A cause de l'enfant qu'ils adoraient tous les deux et de l'amour qu'il portait à Hilda, le mari ne voulut pas se séparer d'elle, mais il lui garda rancune de l'avoir trompé sur son passé. Il faudra des années pour que s'effacent complètement les souvenirs du passé, pour que cet homme et cette femme retrouvent leur bonheur momentanément perdu.

— o —

L'anglicisme, voilà l'ennemi.

(Jules Tardivel.)

TRAVAIL DE PATIENCE

Accordons un dernier écho à une figure récemment disparue du monde vivant, sinon de l'Histoire, nous voulons dire François-Joseph.

L'empereur et roi de la double monarchie ne comptait plus ses quartiers de noblesse, dont la liste était vraiment effarante. Si l'on alignait ses titres les uns après les autres, ils occuperaient bien quarante lignes de cette revue.

Pourtant, un homme réussit, à force de patience et d'habileté à graver tous ces titres, en caractères microscopiques, sur un noyau de cerise. Et voici dans quelles circonstances.

Il est de tradition, en Autriche, que lorsqu'un condamné veut obtenir sa grâce, il doit adresser sa pétition au souverain en personne. Et, ce faisant, il doit, suivant l'étiquette, énumérer les uns après les autres, tous les titres du monarque.

Les pétitions habituelles de ce genre, ne sont pourtant pas soumises à l'empereur. Mais, lorsqu'on reçut, dans les bureaux du Palais, un recours en grâce à l'adresse de l'empereur, entièrement rédigé sur un noyau de cerise, l'adresse et la patience du solliciteur parurent si prodigieuses et si dignes d'admiration, qu'on soumit directement à François-Joseph ce chef-d'œuvre microscopique.

A l'aide d'une loupe puissante, le défunt potentat put déchiffrer l'humble requête. Et il fut tellement transporté d'enthousiasme pour ce travail que, non seulement, il signa la grâce, mais il accorda au soldat — c'en était un — une permission de huit jours pour qu'il allât voir sa famille.

Les mémoires de la comtesse de Tessancourt

L'histoire, racontée par elle-même, d'une beauté chantée par tous les poètes européens, séduisante créature dont les adorateurs se comptent par milliers dans tous les mondes.— Son premier amour est malheureux—Elle se venge du premier homme qui la trompa sur tous ceux qui osèrent ensuite lever les yeux sur elle.— Comment la comtesse, alors petite bourgeoise, part à la conquête de Paris.

Non loin de l'Arc de Triomphe, se dresse un magnifique hôtel particulier, du plus pur style Renaissance, que fréquentent toutes les célébrités de Paris. C'est là la maison de la comtesse de Tessancourt, cette beauté dont les succès au théâtre et à la ville ne se comptent pas, dont les conquêtes et les extravagances sont multiples. Elle n'est pas seulement belle. Comme Ninon de Lenclos et toutes les favorites des rois, Mme du Barry, de Montespan, de Maintenon, et tant d'autres, c'est une femme d'un grand esprit et d'une haute et fine intelligence.

Pour les bonnes grâces, pour le sourire de ces femmes dangereuses, les hommes se réduisent à un esclavage vil et abject, ou se tuent, quand ils ne tuent pas l'objet de leur amour malheureux.

Il n'y a qu'en France, il nous semble, que l'on trouve des grandes coquettes aussi brillantes, assez intelligentes pour aimer la compagnie des savants et des artistes. La Grèce avait de ces femmes: Sapho, Phryné ou As-

pasie. Les actrices américaines et anglaises se rendent célèbres par le nombre de leurs divorces, par le chiffre de leurs dettes, par des aventures vraiment scandaleuses. Les femmes françaises du même monde sont actrices et artistes jusqu'au bout de leurs ongles. La beauté professionnelle française ne se fait pas photographe en train de jouer au golf ou de cueillir des roses-thé dans son jardin. Elle apprend à la presse au contraire qu'elle vient d'acquérir un superbe bijou, une tapisserie merveilleuse, que sa nouvelle baignoire est faite sur le modèle de la tombe de Tout-Ankl-Ammon. Il est plutôt rare que de pareilles femmes mettent le public dans leurs confidences. Que leur importe le public! Aussi, pour cette raison, les mémoires de la comtesse de Tessancourt offrent-ils autant d'intérêt, si ce n'est plus, que ceux de la comtesse de Malmibrey, que nous avons offert à nos lecteurs dans quelques numéros de "La Revue Populaire" de l'an dernier.

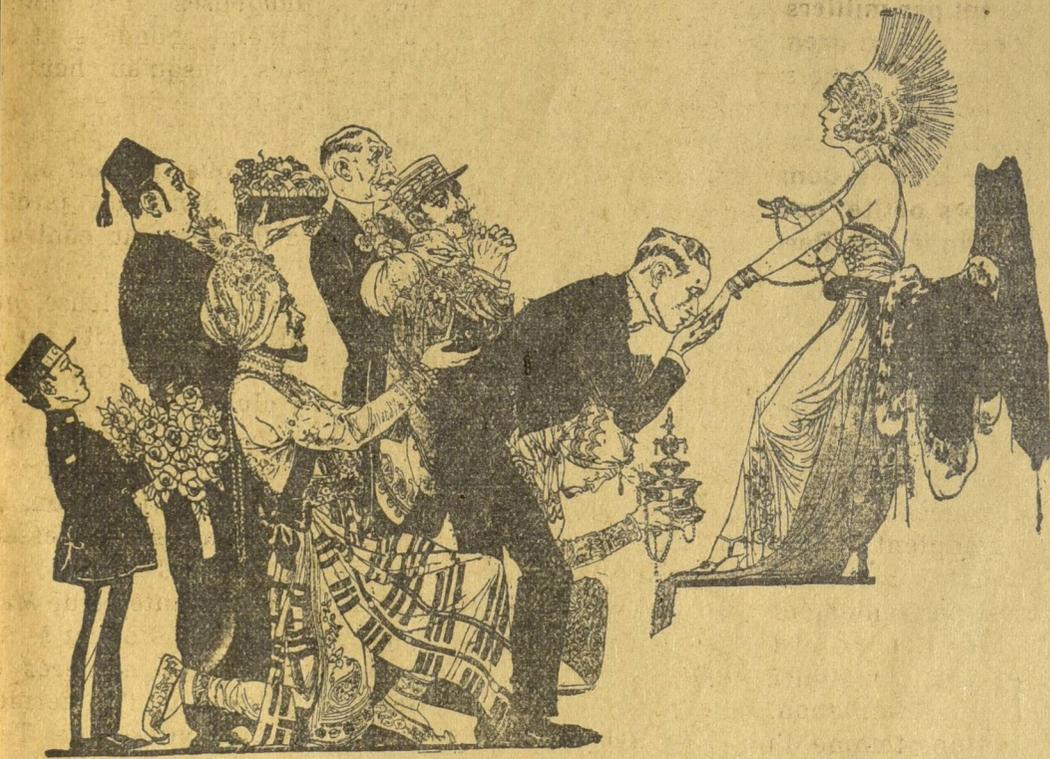
Avant d'être la comtesse de Tessancourt, cette femme alors obscure portait le nom bien démocratique de Fanny Robert.

C'est dans son boudoir, un vrai chef-d'oeuvre, que la Comtesse reçut l'audience privilégiée le journaliste qui elle allait confier ses mémoires. Ce boudoir comme tous ses autres appartements est un véritable fouillis d'oeuvres d'art. Le mobilier est Louis XV. Les meubles, les tapis et les nombreux suspensions sont de cette époque où fleurissait le style rocaille ou roc-

co. On y voit des cartels et des pendules comme il s'en trouve à Versailles, des miniatures, des ivoires, de délicates tabatières et un tas de petites merveilles en argent et or sorties des mains des plus habiles orfèvres.

Cette femme est d'une beauté ensorceleuse. Quel âge peut-elle avoir? Impossible à dire. Ninon de Lenclos à quatre-vingts ans n'avait-elle pas en-

Des fortunes colossales ont été vainement dépensées pour elle. On fit pour conquérir son coeur des folies inconcevables. Un prince alla jusqu'à se couper un doigt qu'il lui envoya, ceint d'une bague qu'elle désirait. En une soirée, elle se rendit célèbre comme cantatrice à l'Opéra. Les plus grands hommes se battirent en duel par amour pour cette reine de la beauté.



Des adorateurs de tous les pays du monde mirent à ses pieds leurs fortunes et leur amour.

core gardé quelque chose de sa fraîcheur de jeunesse? Inutile de la peindre. Représentez-vous simplement la femme d'un charme idéal, comme on en crée en imagination, et qui ne peut que tenir dans ses mains le sceptre de la Beauté. Tous ceux qui l'ont connue, cette femme, l'ont aimée. Les plus grands noms des noblesses russe, française, italienne, lui ont été offerts.

Son nom était connu dans toutes les cours d'Europe.

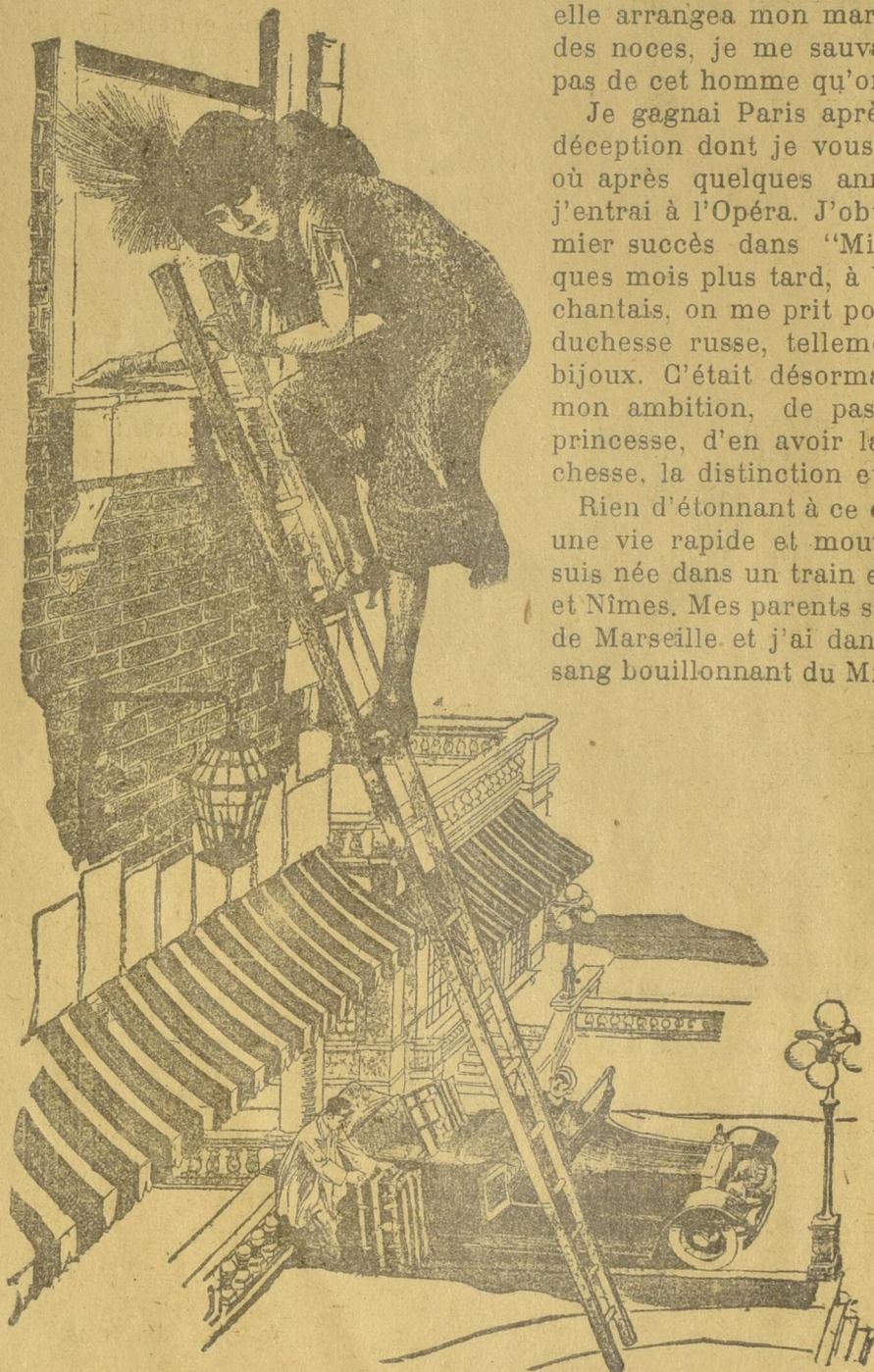
Et voici comment commencent ses Mémoires: "J'ai vécu une vie mouvementée, j'ai beaucoup aimé—je n'emporterai aucuns regrets dans la tombe. J'ai dévoré des fortunes—mes seuls bijoux sont dignes de la rançon d'un roi. J'ai mené une splendide existence. Je suis belle et pour ma beauté, les

hommes se sont constitués mes esclaves ou se sont tués. J'ai ruiné beaucoup de gens—mais il le fallait pour

que tous mes caprices fussent exaucés (!). Je n'avais que quinze ans quand ma mère décida de me marier. Ayant trouvé pour moi un bon parti elle arrangea mon mariage. La veille des noces, je me sauvai, ne voulant pas de cet homme qu'on m'imposait.

Je gagnai Paris après une cruelle déception dont je vous entretiendrai, où après quelques années d'études j'entrai à l'Opéra. J'obtins mon premier succès dans "Mignon". Quelques mois plus tard, à Vienne, où je chantais, on me prit pour une grande duchesse russe, tellement j'avais de bijoux. C'était désormais mon rêve, mon ambition, de passer pour une princesse, d'en avoir la grâce, la richesse, la distinction et la culture.

Rien d'étonnant à ce que j'aie mené une vie rapide et mouvementée. Je suis née dans un train entre Marseille et Nîmes. Mes parents sont originaires de Marseille et j'ai dans les veines le sang bouillonnant du Midi.



La veille de son mariage, elle se sauva de chez ses parents pour ne jamais plus y retourner.

J'étais la plus jeune de seize enfants. Mon père était manufacturier et ses affaires marchèrent bien jusqu'à ce qu'il fût trahi par un ami qui le ruina. J'avais seize ans à cette époque. Contrairement aux beautés du Midi de la France, j'étais une blonde aux yeux bleus. Bien que sans dot, j'eus quatre fois demandée en mariage. Mes parents, à force d'instances, me mirent finalement dans la tête de choisir entre les quatre un riche fabricant de savon. La date du mariage était fixée. Cependant, j'avais beau faire, je n'éprouvais pour mon fiancé aucune espèce d'amour. Il me déplaisait souverainement, au contraire. J'étais très romanesque alors. J'avais remarqué depuis quelque temps un beau jeune homme que je rencontrais partout, au théâtre, à l'église, au parc. Il me suivait et m'admirait de loin. Quand j'allais entendre de Reszke, à l'Opéra, dans "Faust", je rêvais d'être la Marguerite de ce bel et jeune inconnu qui eût été Faust. La veille de mon mariage, il réussit à me glisser un billet doux ainsi conçu: "Mademoiselle, je vous connais de vue et de nom, je vous admire et je vous aime, et j'ai appris que vous deviez vous marier demain. Aimez-vous cet homme?"

Il me fixait un rendez-vous. Je m'y rendis et lui assurai que je n'aimais pas du tout le mari que mes parents m'avaient choisi.

— Pourquoi l'épouser alors? me dit-il. Vous êtes la femme de mes rêves, je soupire depuis des mois après vous. Si vous avez répondu à ma lettre, c'est que vous m'aimez un peu. Partons tous les deux, aujourd'hui même; nos parents ne pourront, devant tant d'amour, qu'approuver notre union. Nous nous marierons et serons heureux ensemble.

Les jeunes gens amoureux pour la première fois sont capables de toutes les bêtises. Revenue chez moi, je fis mes malles. Un taxi m'attendait devant la porte. Je descendis de ma chambre par une échelle pour ne pas attirer l'attention de mes parents qui s'entretenaient de mon brillant mariage dans le salon.

La voiture nous emporta à toute vitesse chez une vieille tante de mon futur mari qui avait toujours gâté son neveu et se prêta de bonne grâce à notre manège. Je passai la nuit avec la tante, ayant voulu que mon nouveau fiancé retournât à la ville pour prendre des nouvelles sur moi, savoir comment les choses s'étaient passées et connaître la gravité et l'étendue du scandale que j'avais certainement causé.

Il revint le lendemain matin. Sans doute avait-il beaucoup réfléchi pendant cette nuit-là, car il était tout changé. Il me représenta que c'était un véritable enlèvement qu'il avait fait, que j'étais mineure et que si nos parents refusaient leur consentement, il pourrait être arrêté pour détournement de mineure. En un mot, il me fit entendre que la chose avait assez duré et que j'aurais à retourner dans ma famille et à épouser mon fabricant de savon.

Au lieu de fondre en larmes comme j'en avais envie, je retournai simplement dans ma chambre et revins vers lui, une heure plus tard, vêtue de ma toilette de mariée, la tête ceinte de la couronne d'orangers, toute couverte de dentelles et enveloppée dans un voile magnifique.

— Je suis venue à vous, lui dis-je, dans ma robe de mariée. Vous avez juré de m'épouser. Je vous aime et

vous m'aimez. Pourquoi hésitez-vous davantage?

Je mis toute mon éloquence à lui prouver que ma réputation, à cause de lui, était gâtée et que s'il me renvoyait chez mes parents, c'en était fini de moi. Je l'aimais pour lui-même, et maintenant que je le savais très riche, je l'aimais peut-être aussi un peu pour sa fortune. Rien ne put le fléchir ; il fondit en larmes et m'avoua qu'un très grave empêchement nous séparait à jamais l'un de l'autre.

Je fis alors une crise de colère et lui dis que j'irais à Paris, que là je de-



"Je suis venue à vous, lui dis-je, dans ma robe de mariée. N'avez-vous pas juré de m'épouser?"

viendrais célèbre et saurais bien me venger de lui un jour. Sa tante qui s'était attachée à moi me donna une somme de 100,000 francs et je partis à la

conquête de la plus belle des villes du monde."

(Nous continuerons dans le prochain numéro de la "Revue" les Mémoires de la comtesse de Tessancourt.)

UN PARADIS TERRESTRE

L'Afrique du Sud, la Nouvelle-Zélande et les milliers d'îles de l'Australasie sont pour les voyageurs épris des beautés de la nature, ainsi que pour les malades qui souffrent de la poitrine un vaste Paradis terrestre. Le climat des tropiques a de merveilleuses vertus guérissantes. Ne sait-on pas que Cecil Rhodes, l'intrépide colonisateur anglais, l'homme qui appliqua le plus fermement de tous les grands politiques de l'Empire britannique le principe nouveau de cinquante ans environ de l'impérialisme anglais, était à vingt ans un malheureux poitrinaire, condamné par tous les médecins de son pays? En moins de deux années, le climat de l'Afrique australe en avait fait un homme nouveau. Devenu premier ministre de la colonie du Cap, ayant acquis dans des industries et dans la recherche de l'or une fortune colossale, il s'appliqua à fédérer l'Afrique du Sud jusqu'au Zambèze. Il fonda et colonisa la Rhodésie et forma le fameux projet de la voie ferrée du Cap au Caire.

Un vieux loup de mer, âgé d'une cinquantaine d'années environ, et qui sentait venir la fin de ses jours, dont l'épouse, une brave femme qu'il regrettait d'avoir délaissée un peu pour ses randonnées à travers le monde, souffrait comme lui de consommation, décida de s'embarquer avec elle sur une goélette et de se faire transporter pour y finir ensemble leurs jours dans une petite île déserte, à des centaines

de milles au large du Queensland, Australie. Cette île, Dunk Island, il l'avait remarquée dans l'un de ses voyages et on lui en avait parlé comme d'un véritable Paradis, où l'homme pouvait trouver à souhait, sans travail presque, de quoi se vêtir, manger et boire. Son climat était plus sain et plus vivifiant encore que celui de l'Afrique australe.

Le ciel y est sans tache et la mer chaude et verte comme le verre de Bohême. Dunk Island est comme un bouquet posé par Dieu sur les eaux. D'autres îles minuscules germent tout autour toutes ceinturées de grèves de corail qui ont des éclats d'or, couvertes de palmiers continuellement agités par un vent frais et d'une végétation munificente de fruits, de fleurs et de plantes qui réjouit l'oeil et flatte le palais.

Quand les marins de la petite goélette déposèrent Thomas Marceau, le vieux marin, et sa femme dans cette île enchanteresse, il était si faible qu'il ne pouvait se tenir sur ses jambes. Ils le laissèrent à regrets aux soins de son épouse, certains qu'il allait bientôt mourir dans cet asile sauvage.

Vingt-cinq ans plus tard pourtant, un voyageur français fit escale à Dunk Island. Qui le reçut? Des anthropophages? Non, loin de là, un vieux couple charmant, Marceau et sa femme qui avaient tous deux retrouvé la santé sous le ciel tropical. Grand, taillé en

force, de lourds cheveux blancs comme la neige tombant sur ses épaules, bras et jambes nus, vêtu seulement d'une légère tunique soutenue à l'épaule comme en portaient les saints ermites de la Thébaïde. Sa poitrine était large et profonde, ses muscles étaient d'acier, ses yeux étaient profonds et clairs et il avait dans ses gestes et ses paroles une si charmante naïveté qu'on eût dit un vieillard dont l'esprit aurait gardé la fraîcheur de ses quinze ans.



L'ARRIVÉE A L'ILE.

“Il est bien difficile de nos jours, lui dit-il, de retrouver la présence de Dieu dans nos grandes cités. Ici, nous voyons partout l'oeuvre de Dieu. Notre vie est entourée de tant de beautés grandioses que notre souffle seul est une prière à Lui. On dit que les tropiques ne valent rien aux blancs. Grave erreur, n'allez jamais croire de pareilles choses! Il n'y a pas dans tout le monde de pays aussi merveilleux.”

Berthe, sa femme, était petite; elle avait aussi les cheveux blancs comme l'ivoire, la peau bronzée et les yeux doux, comme ceux d'une jeunesse. Tous les deux avaient l'air de s'aimer comme au temps de leurs fiançailles.

“Il a soixante-dix ans, quand on pense!” dit-elle, “mais c'est encore un petit garçon”.

Le voyageur et l'ermite s'entretenaient ensuite de toutes sortes de sujets, dans la superbe cabane que le couple s'était construite; science, littérature

et philosophie. Le vieillard avait des lettres et des connaissances approfondies sur beaucoup plus de choses que ne le pensait son invité. Les journaux ne l'intéressaient pourtant pas. Quel plaisir pouvait-il prendre à la lecture de journaux qui ne lui parlaient que des haines des pays et des hommes? C'est à peine s'il avait entendu parler de la grande guerre.

Mais le vieux Marceau, dans sa grande sagesse, n'avait pas fui le monde pour échapper à la loi du travail. Il s'était construit de ses mains une magnifique cabane, style colonial, il avait tracé sur toute l'étendue de l'île de petites routes, il s'était fabriqué des meubles et lui, ainsi que sa femme



VINGT-CINQ ANS PLUS TARD.

Berthe, occupaient le reste de leur temps à confectionner de petits ouvrages qu'ils vendaient aux quelques navires qui envoyaient de temps à autre prendre de leurs nouvelles. Il cultiva la terre et lui fit produire plus de fruits encore que la nature n'en avait mis.

A cent ans, mourut le vieux Marceau, deux années seulement avant sa femme. Ils avaient connu le bonheur sur terre.

UN ROMAN COMPLET

L'AVENTURE D'HUGUETTE

Par GUY CHANTEPLEURE

Une boue glacée souillait les trottoirs; la flamme des réverbères, qu'enveloppaient une buée grise, semblait luire au travers d'un crêpe; une sorte de spleen émanait des choses. C'était le 24 décembre, jour de réjouissances et soir de réveillon; mais, par ce temps d'humidité froide, Paris maussade se renfrognait.

Ayant fermé la porte cochère avec une hâte frileuse, le concierge d'une maison du quartier de l'Europe monta trois lettres que des messagers différents lui avaient remises à quelques instants d'intervalle, et qui portaient tous trois le mot "pressé".

Les enveloppes étaient écrites de mains féminines. L'une, dont le papier vergé blanc formait un quadrilatère aussi banal qu'honnête, était adressée à M. Victor Laugeais—le locataire du troisième, entrée à gauche—un notaire d'âge moyen, de fortune aisée et de moeurs tranquilles; l'autre, riche, épaisse, taillée dans un vélin rose chypre qui embaumait l'ambre, avait pour destinataire M. Jacques Rial—le locataire du troisième, entrée à droite—un romancier déjà connu sinon célèbre, jeune, élégant et fort peu casanier. Sur la toile, à peine teintée et discrètement odorante de la dernière, le nom de madame Cormont de Boisse, une sexagénaire dévote et bien rentée, qui demeurait au quatrième, se moulaient en belle anglaise; il était suivi de cette indication soulignée d'un trait :

"Pour mademoiselle Huguette Saugé."

L'humble fonctionnaire confia la lettre blanche à la vieille bonne du

notaire, la lettre rose au domestique de l'écrivain, et la lettre crème à la femme de chambre de madame Cormont de Boisse; puis, paisiblement, il regagna sa loge; il ne sut jamais quels changements devaient effectuer dans la destinée de deux au moins de ses locataires, les trois missives "pressées" dont il avait été le passif dispensateur.

I

"Mon bon Victor, ma lettre est une invitation timide, car, pour un homme de votre âge, c'est chose peu tentante qu'un dîner avec deux vieillards. Cependant, comme nous vous rendrons votre liberté à l'heure que vous choisirez; comme le 24 décembre, anniversaire de la mort de votre pauvre père, n'est pas jour de fête pour vous, je n'ai pas hésité à vous rappeler que vous ferez grand plaisir à vos amis Mercier en partageant avec eux, ce soir, la classique oie de Noël. Nous vous attendrons jusqu'à sept heures et demie.

"Affectueusement à vous,

"Claire MERCIER."

Victor Laugeais rentrait quand cette lettre lui fut apportée. Il la lut très vite, le chapeau sur la tête; puis, haussant les épaules, il la jeta sur son bureau.

—Parfait! pensa-t-il un peu amèrement. Nous mangerons l'oie de Noël, nous parlerons de Royer-Collard ou de toute autre vieille perruque de l'époque et nous terminerons la soirée par un petit whist, avec un mort. Cela

fait, nous rentrerons chez nous, à dix heures précises, comme un vieux garçon bien sage... Et, pendant ce temps-là, Jacques Rial, gracieux, pimpant, le sourire aux lèvres et le gardénia à la boutonnière, réveillonnera au champagne, en tête-à-tête avec Sacha Praline... Parfait !

Ah ! quelle ensorceleuse, cette Sacha aux yeux d'or, à la longue taille trop frêle ; cette Sacha pâle comme un rayon de lune, déconcertante comme une vision de rêve !

Avant de reprendre la lettre de madame Mercier, Laugeais ébaucha un geste de découragement. Une impression de malaise, quelque chose qui ressemblait à de la honte, l'étreignait soudain ; ses yeux se mouillèrent, il murmura :

— Pauvre papa !

Car, pour la première fois depuis plusieurs années, il avait oublié le triste anniversaire. Et si, ce soir de décembre, il se sentait morne et las, c'était seulement parce que les yeux d'or de Sacha Praline ne daignaient pas lui sourire ; c'était parce que la petite chanteuse soi-disant slave, qui ravissait le public ordinaire de la Scala, avait préféré à ses trop corrects favoris de notaire la jolie moustache blonde de Jacques Rial.

Un artiste en l'art de plaire aux femmes, Jacques Rial, avec son air de les traiter toutes en duchesses, avec sa réserve aimable qui revêtait d'allures discrètes l'admiration la plus passionnée et laissait deviner d'abord ce qu'elle n'exprimait pas ! Puis, il y a des grâces d'état. Certaines professions douent d'un attrait aussi puissant que conventionnel les hommes qui leur appartiennent, et Jacques était un romancier, un curieux de féminités, un être un peu subtil, un raffiné... Laugeais, lui, n'avait jamais rédigé que des contrats, et quoi de plus ridiculement bourgeois qu'un notaire !

Très disposé à s'exagérer les mérites de ce charmeur de Rial, de ce "prince de la jeunesse", comme il avait dit dans le bon temps, Laugeais ne gardait aucune illusion sur les siens propres. C'était un brave et honnête

garçon, physiquement un peu vulgaire, intellectuellement un peu étroit. L'amour n'avait tout d'abord occupé qu'une place très secondaire dans son existence positive ; mais Sacha avait paru, plus singulière que jolie, ses longs bandeaux souples enchâssant son visage émacié, et, soudain, elle était devenue l'unique désir, l'unique pensée de ce célibataire paisible, laborieux et sensé.

— Voyons, se disait parfois Laugeais en quittant le cercle, où, forcé de parler à Jacques, il s'était montré froid, tranchant, presque agressif ; voyons, se peut-il que j'en sois arrivé à détester Rial, moi ? Rial, le petit Jacques de jadis, mon camarade d'enfance ; Rial, que j'aimais d'une affection quasi paternelle ?... Et à le détester à cause d'une femme que nous n'estimons beaucoup ni l'un ni l'autre ? Impossible ! Ce serait monstrueux !

Il ne détestait pas Jacques ; peut-être même, en cas de péril se fût-il jeté à l'eau pour le sauver comme un bon terre-neuve ; mais une jalousie dévorante l'exaspérait d'un besoin de revanche, et le rôle passif des résignés commençait à lui peser. Maintenant qu'une sorte de malentendu latent glaçait les très rares entrevues qu'il eût encore avec son ancien ami, il sentait qu'un mot du jeune homme pouvait faire éclater tôt ou tard des rancunes lentement amassées et il se prenait à souhaiter, quel qu'il pût être, ce dénouement d'une situation pénible et fautive.

En attendant, bien que son cœur saignât, il se résolut à accepter l'invitation de madame Mercier, à manger l'oie de Noël et à parler de Royer-Collard.

II

Jacques Rial écrivait. La lampe, coiffée très bas d'un abat-jour de soie jaune, laissant dans une demi-obscurité la pièce drapée d'étoffes sombres où les lueurs du feu à son déclin couraient, allumant, de temps à autre, un scintillement au col d'une aiguère, ou, sur le visage impassible d'un portrait, quelque illusoire reflet de vie.

Seuls restaient en pleine lumière le bureau, son encrier, ses coupes ciselées et la page couverte de petits signes nerveux sur laquelle se concentraient alors toute l'attention du jeune homme, toutes les forces intellectuelles de son être.

Jacques traversait une de ces heures trop peu fréquentes de fièvre lucide où l'angoisse de l'effort conscient est épargné à l'écrivain. Son cerveau n'était plus qu'un merveilleux instrument dont il jouait en maître. Les idées naissaient, s'enchaînaient, se fondaient sous sa plume : il eût voulu le prolonger toute la soirée, toute la nuit peut-être, car il savait bien que l'inspiration, ou du moins le phénomène cérébral que les poètes d'autrefois appelaient de ce grand nom et que les modernes traitent plus savamment de suggestion évocatrice, est chose capricieuse et rare. Reviendraient-elles demain les mêmes pensées avec leurs nuances infinies, si fuyantes qu'il croyait les saisir au vol, si délicates qu'il avait peur de les mutiler en les fixant avec des mots ?

Bientôt, cependant, il abandonnerait la page commencée et le petit cercle lumineux s'agrandirait, chassant des angles de la pièce cette pénombre familière où s'animaient de mystérieuses images qu'effaroucherait l'entrée tapageuse de Sacha.

Vraiment, Jacques avait aimé Sacha Praline à la folie ; ou, plutôt, il avait aimé follement l'être bizarre, l'âme étrange que semblait incarner ce corps grêle et onduleux, ce teint diaphane, ce visage d'énigme au sourire inquiétant comme une voix sans intonation.

Mais Sacha n'était, après tout, qu'une femme comme il y en a beaucoup de par le monde ; une petite créature sans cœur ni cervelle, un peu plus fine peut-être, en même temps qu'un peu plus intéressée que la moyenne de ses semblables, voilà tout. Si son sourire ne disait rien, c'est que réellement il n'avait rien à dire.

L'ère des désenchantements n'en était plus à son premier jour. Maintenant, Jacques s'étonnait que cette passion eût été jamais la grande affaire de sa vie et, quand Sacha lui

avait exprimé le désir de savoir "comment ça perche, un romancier", et de souper, la veille de Noël, dans l'appartement de la rue de Londres où elle n'était jamais entrée, il lui avait paru remettre à des mains sacrilèges la clef d'or d'un sanctuaire, celui de sa pensée, de sa vie de travail.

Dans la grande pièce presque sévère, toute chose parlait des labours acharnés, de la lutte fière, de la joie saine et forte des difficultés vaincues. Là, se donnant chair et âme à son œuvre, Jacques oubliait son existence d'homme, tant sa vision d'écrivain était intense. Parmi les plus des rideaux bleuâtres, c'étaient les amoureuses de rêve qui, blondes, brunes ou rousses, lui apparaissaient dans leur souveraine beauté, et la haute bibliothèque lui rappelait de longues études, des recherches sans fin, les heures de graves délices où s'était échappée pour lui seul, des pages lentement tournées, la pensée toute vibrante des maîtres qu'il aimait.

Les charmantes images s'éveilleraient-elles encore, les livres amis disserteraient-ils du fond de leur cachette, quand d'autres souvenirs hanteraient le cabinet de travail ; quand sur les tables tremblerait la tulipe rose d'une voilette oubliée ; quand, dans l'air, flotterait, vague et troublante, une senteur connue... Oh ! les mains curieuses de Sacha jouant avec les précieux feuillets, les yeux de Sacha rayonnant dans l'ombre évocatrice et narguant de leurs lueurs d'or la mine sombre des vieux philosophes, quelle chose déconcertante en son absurdité !

"Ce réveillon arrive en fâcheux !" pensa Jacques.

Mais, soudain, on lui remit une lettre de vélin rose chypre, très parfumée, dont l'écriture à grandes pointes le fit tressaillir.

"Impossible, ce soir, cher, une migraine."

"Mille regrets."

"SACHA."

D'un élan, la lettre s'envola vers la cheminée ; là, en quelques secondes, une toute petite flamme la consuma.

Sot, laconique et peu poli, ce billet ! Et voilà que Jacques se sentait

fâché, oh! mais tout à fait fâché contre Sacha! Ah! elle avait des caprices. Ah! elle avait des migraines! Et caprices et migraines lui inspiraient ce style!... Elle tombait bien!...

Une sorte de rage assez difficile à définir énervait le jeune homme. Sa belle fièvre de travail était loin. "Impossible, ce soir... Mille regrets"... La banalité voulue de cette formule le révoltait. Son amour eût pu prendre assez philosophiquement la déconvenue, mais son orgueil cria.

Pendant un moment, le romancier se trouva dépaysé au milieu des amis de ses veillées. Il fut sur le point, malgré cet impertinent contre-ordre, d'aller faire une scène en règle à la divette; mais un sourire d'ironie lui monta aux lèvres.

"C'est que... ça m'est égal, en somme!... murmura-t-il. Elle en a assez, moi aussi... et voilà."

Et ça lui était tellement égal, en effet, qu'il éprouva comme un regret en constatant cette indifférence. Il découvrait tout à coup un vide dans sa vie et presque dans son coeur; et, s'il ne pleurait pas l'amour problématique que Sacha avait eu pour lui, il pleurerait l'amour ardent qu'il avait eu pour elle et qui était mort... Un moment il resta pensif, puis lentement il prit la plume et se remit à écrire.

III

Dans le salon du quatrième étage, il y avait le "coin" de madame Cormont de Boisse et le "coin" de mademoiselle Huguette Sauge.

Madame Cormont de Boisse, grande et presque décharnée, soixante ans, des cheveux gris, un nez aquilin, des yeux percés en vrille et le teint d'une vieille fresque, s'était réservé le côté gauche de l'âtre. Un certain fauteuil de tapisserie grenat y tendait deux bras guindés auprès d'une table ronde sur laquelle étaient alignés, dans un ordre impeccable, une corbeille à tricot, plusieurs étuis à lunettes et des livres de piété marqués de signets.

Mademoiselle Sauge, mignonne et presque potelée; des cheveux blonds, un nez retroussé, des yeux en forme d'amandes et les joues roses d'un pas-

tel, avait adopté l'embrasement de la fenêtre. Une jolie bergère blanche doublée de coussins à raies et à fleurettes s'y arrondissait, moelleuse, invitante, en face d'une étagère de laque où avaient été réunis, dans une symétrie pittoresque, les bibelots favoris de la jeune fille : de fines statuettes, des vases de cristal ou de porcelaine claire, des photographies et des livres... de ces livres bien reliés, séduisants de couleurs et de formes, qui semblent ne renfermer que de belles et douces choses.

Il était impossible de s'imaginer deux femmes plus différentes d'âge, de nature et de goûts que madame Cormont de Boisse et mademoiselle Huguette Sauge.

Depuis le jour où Huguette, âgée de trois ans, orpheline et toute frêle, tout éperdue comme un pauvre oiseau tombé du nid, avait été confiée à madame Cormont, la tante et la nièce ne s'étaient jamais quittées; cependant, l'affection qui les unissait avait toujours été plus conventionnelle qu'instinctive.

Par une anomalie singulière, il est une pitié mesquine et formaliste qui dessèche le coeur de certaines femmes, au lieu de l'ouvrir à la mansuétude et à l'indulgence. Madame Cormont, qui se croyait religieuse parce qu'elle manquait rarement les offices et patronnait des œuvres de charité, alliait à une étroite observance des pratiques dévotives, l'égoïsme le plus révoltant. Comme elle jouissait d'une excellente santé et d'une fortune très sortable, la maladie ou la misère d'autrui la touchaient peu; écarter de son existence irréprochable et mathématiquement réglée de veuve sans enfants, toute peine, toute querelle, toute fatigue, tout ennui capable d'en troubler la quiète monotonie, tel avait toujours été le but de ses moindres actes. Aussi la venue dans sa maison de la fille et de sa soeur ne changea-t-elle que fort peu ses habitudes dès longtemps prises.

Madame Cormont conçut ses devoirs de tutrice comme elle avait conçu ses devoirs de chrétienne. Elle éleva sa pupille très consciencieusement, sans dureté, sans sévérité ex-

cessives, ne lui demandant que d'être correcte dans ses manières et peu bruyante dans ses jeux; elle géra avec une scrupuleuse habileté la fortune d'Huguette, veilla à ce que la jeune fille reçût une instruction soignée, et se promit de la marier en temps voulu; mais elle ne favorisa ni les gentilles confidences, ni les naïves câlineries; elle se garda, comme du feu, de solliciter jamais la confiance de ce petit coeur d'innocente qui cherchait à se donner. En un mot, elle n'aima pas. Et, toute petite, l'enfant devina qu'elle n'était pas aimée. Chaque fois que, dans un besoin d'épanchement, elle nouait ses deux bras autour du cou de sa tante, elle éprouvait une étrange impression de froid, sans définir si cette impression tenait à ce que la chair de madame Cormont était presque exsangue ou à ce que son être moral restait impassible.

— Plus de réserve, mademoiselle! grondait une voix rèche. Ces baisers froids sont inconvenants!

Et quand Huguette racontait, avec des yeux qui tour à tour riaient ou se mouillaient de larmes, quelque odysée du petit chat ou encore la fin d'une poupée chérie, la vieille dame haussait les épaules, en s'écriant que, de son temps, les petites filles s'occupaient de choses plus sérieuses.

Huguette, interdite, ne répondait pas; elle pensait que, du temps de madame Cormont, la vie des petites filles devait être bien ennuyeuse, puis, comme elle avait une âme très tendre et une imagination très voyageuse, comme elle adorait les baisers et les histoires, elle embrassait sa poupée, elle embrassait le petit chat et se narrait à elle-même des aventures merveilleuses. Dans cette atmosphère le glâce, une autre enfant se fût attristée; mais Huguette était essentiellement gaie. En elle exubérait une vie, une joie que le régime le plus rude ne pouvait étouffer. Devenue jeune fille, elle ne renouvela pas ses tentatives de rapprochement. Ses sentiments pour le petit chat et la poupée s'étant légèrement émoussés, elle donna une moitié de son coeur à Germaine Miral, son amie, et l'autre à un Prince Charmant qu'elle n'avait jamais vu, mais qui ne

manquerait pas de répondre à son attente. Elle ne s'interrogeait pas curieuse de décider s'il lui apparaîtrait blond ou brun, riche ou pauvre; elle savait seulement qu'il serait bon, intelligent, loyal, qu'elle lui dirait une foule de choses sans qu'il se lassât jamais de l'entendre, qu'il aimerait très tendrement et qu'il serait très tendrement aimé.

Huguette en était là de sa vie et de ses rêves quand la lettre pressée entra en scène et, ayant passé sous les yeux de madame Cormont qui ne la décaçheta pas, arriva à son adresse.

Mademoiselle Sauge, paisiblement installée dans son embrasure, brodait avec du fil d'orge de larges tresses à quatre feuilles, sur un fond de satin blanc, tandis qu'assise auprès du feu, sa tante, fort enrhumée et emmitoufflée en conséquence, lisait la vie de quelque saint homme.

Un sourire radieux salua l'écriture anglaise.

"Ma mignonne, disait la lettre crème, maman me charge de t'écrire que je serais contente tout plein, si tu dinais avec nous ce soir. J'ai eu dix-huit ans aujourd'hui, et personne ne m'a encore rien refusé depuis ce matin; ne commence pas! Je sais que l'acceptation ne dépend pas uniquement de toi et qu'il te faut gagner le consentement de ta tante, mais elle est trop bonne pour nous refuser à toutes deux un si grand plaisir. Qu'elle ne se préoccupe pas de ton retour; avant de nous conduire chez madame Sannois qui nous a invitées, maman et moi, pour minuit, la voiture te ramènera au bercail, ma jalie petite brebis. La femme de chambre t'accompagnera et il ne sera pas beaucoup plus de onze heures. Tu vois que nous ne te demandons rien que de très sage!

"Entendu, n'est-ce pas? D'avance, je remercie madame Cormont, bien respectueusement, mais bien gentiment. A bientôt.

"TA GERMAINE."

Ayant lu cette invitation aussi tentante qu'inattendue, mademoiselle Huguette sauta de joie avec un petit cri qui interrompit madame Cormont et lui fit dresser les paupières.

—Huguette, grommela-t-elle, quand cesserez-vous d'être une enfant ?

—Le plus tard possible, ma tante, riposta l'amie de Germaine.

Puis, songeant qu'il était prudent d'user de diplomatie, elle s'empressa d'ajouter :

—Pour rester le plus longtemps possible auprès de vous.

Et elle tendit la lettre à sa tante.

Celle-ci posa gravement le livre qu'elle avait jugé digne d'alimenter sa méditation, et parcourut le message de mademoiselle Miral.

—Cette petite est absurde, conclut-elle bientôt. Ecrivez-lui que vous n'irez pas ; je ferai porter la lettre.

Huguette bondit.

—Que je n'irai pas ! Mais pourquoi donc ?

—Parce qu'il est malséant d'aller en soirée la veille de Noël.

—Il ne s'agit pas d'une soirée, d'abord... Et puis, voyons, ma tante, puisque vous renoncez à la messe de minuit à cause de votre rhume, puisque vous ne trouvez pas correct que j'y assiste sans vous, qu'est-ce que je ferais aujourd'hui à la maison de plus qu'hier ou que demain ?

—Rien, vous resterez avec moi.

—Vous aviez dit que vous vous coucheriez de bonne heure ?

—Vous lirez un livre pieux quand je serai couchée.

—Oh ! ma tante, vous savez bien que, quand vous seriez couchée, ce ne serait pas un livre pieux que je lirais...

Madame Cormont reprit la vie du saint homme, à la page marquée.

—Assez, mademoiselle ! trancha-t-elle d'un ton catégorique.

Huguette connaissait peu le monde, mais elle connaissait sa tante beaucoup. Elle l'avait vue aussi souvent passer sans pitié devant un pauvre honteux que multiplier les pièces blanches pour faire taire un aveugle ; ces menus faits lui avaient donné à réfléchir et elle en avait déduit que le seul moyen d'obtenir quelque chose de la vieille dame était encore de "l'ennuyer" ; madame Cormont ne craignait rien autant que d'être ennuyée. Donc, pour aller dîner chez son amie Germaine, Huguette "ennuya" madame Cormont.

—Ma tante, dit-elle au bout d'un moment, il n'y aura personne chez madame Miral.

—C'est possible, mademoiselle ; mais, selon mes ordres, les domestiques assisteront à la messe de minuit, et, sauf la vieille Elise, qui dort près de moi et me réveillera en répondant à votre coup de sonnette, tous seront absents à l'heure où vous rentrerez... Je ne vais pas offenser Dieu pour vous plaire.

—Qui vous parle d'offenser Dieu ! Je n'ai pas besoin qu'on m'attende, puisque je reviendrai avec la femme de chambre de madame Miral. J'ouvrirai bien la porte toute seule.

—Vous êtes folle ! répliqua madame Cormont avec le plus profond mépris. Alors, vous croyez que je vous confierai la clef de l'appartement pour que vous la perdiez... comme mon parapluie, le jour où vous aviez égaré le vôtre !

—Une clef ne se perd pas comme un parapluie, objecta sentencieusement Huguette.

Puis elle ajouta avec une désinvolture de bohème :

—D'ailleurs, on mettrait la clef sous le paillason.

Madame Cormont se souleva d'un mouvement d'horreur qui envoya rouler sur le tapis la vie du saint homme.

—Je ne vous écoute plus, vous me scandalisez, ma chère, dit-elle.

Et elle ouvrit de nouveau le livre que sa nièce avait ramassé respectueusement.

Son repos fut de brève durée.

—Ma tante, fit une voix très douce, pourquoi est-ce plus inconvenant de prendre une clef sous un paillason que dans une poche ?

—Vous m'ennuyez, Huguette.

"Bon ! ça y est," pensa la jeune fille.

Et elle continua :

—Il y a beaucoup de gens qui rentrent avec leur clef. L'autre jour, quand Berthe est venue me chercher — chez Germaine justement — elle avait emporté la clef pour ne pas vous réveiller en sonnant... Cette fois je ramasserais la même clef par terre, je ne vois pas la différence.

—Vous étiez avec ma femme de chambre.

—Eh bien! je serais avec la femme de chambre de madame Miral.

—Huguette, je vous ai déjà dit que vous m'ennuyiez.

—Bien, ma tante.

Nouveau silence.

—Vous savez que je ne vous dérangerais pas, ma tante, ni Elise; j'entre-rais à pas de loup, je me glisserais dans ma chambre, puis je me glisserais dans mon lit et, à force de glisser...

—Huguette, je ne vous répondrai plus.

—Madame Miral trouvait cette combinaison tout à fait naturelle et, pourtant, c'est une femme très bien élevée... très distinguée même... n'est-ce pas, ma tante?

—Huguette, cela va se gâter.

—Qu'est-ce que vous me ferez?

—Je vous... je...

—Vous ne pouvez pas me faire quelque chose de plus désagréable que de m'empêcher de dîner chez Germaine, alors..., pleurnicha la jeune fille.

—Alors?

—Alors, ça m'est égal que ça se gâte, conclut-elle avec un calme soudain.

—Vous m'énervez, vous m'obsédez, vous me faites du mal...

—Eh bien! permettez-moi d'aller chez madame Miral, ma tante, vous verrez comme vous vous sentirez soulagée tout de suite, répondit Huguette du ton dont elle aurait conseillé à sa tante un peu d'éther ou d'eau de mélisse.

Madame Cormont de Boisse ferma son livre et en frappa violemment la table.

—Allez où vous voudrez et laissez-moi en paix! s'écria-t-elle.

—Merci, ma tante, vous êtes bien bonne.

Et, abandonnant les écheveaux d'or et le métier tendu de satin, Huguenette se sauva dans sa chambre pour y enfiler en hâte une robe blanche qu'elle affectionnait tout particulièrement; cette robe fine et neigeuse lui seyait à

merveille, elle l'avait pensé souvent et, quelquefois, on le lui avait dit. Lorsqu'elle eut noué les longs pans de sa ceinture et redressé d'un petit coup lancé du bout des doigts les manches bouffantes de son corsage à la vierge, elle se regarda dans la glace avec un sourire qui pouvait bien signifier ceci: "Ah! si le prince me voyait!"

Il n'y avait pas le moindre prince chez madame Miral; mais l'ambiance élégante, le luxe intelligent et délicat d'un intérieur si différent de celui de madame Cormont, convenait à cette petite raffinée d'Huguette. La soirée ne s'écoula que trop vite en causeries avec Germaine qui avait toujours tant de choses à dire. D'ailleurs, M. Mage, le poète mondain bien connu, et sa jeune femme donnaient un grand bal pour inaugurer les salons de leur hôtel des Champs-Élysées et, madame Miral ayant promis d'y conduire Germaine, madame Cormont, qui était la marraine de madame Mage, n'ayant pas refusé d'y mener Huguette, ce seul sujet était inépuisable. Un grand bal, le premier, quel événement!

C'étaient des discussions, des projets:

—Moi, j'aurai une robe rose avec des églantines!

—Et moi, une blanche avec du lilas!

—Et moi...

Quand elle descendit de voiture devant la maison de sa tante, Huguette se sentait au bout des pieds un rythme de valse, tandis que, dans ses oreilles, un joyeux murmure bourdonnait où se mêlait, aux échos lointains des danses, le froufrou soyeux du tulle et des dentelles.

Elle s'était un peu attardée. Minuit n'était pas loin et déjà d'épaisses ténèbres emplissaient l'escalier. La femme de chambre de madame Miral ne trouvant pas sur la table du vestibule le bougeoir traditionnel, emprunta des allumettes au cocher, et l'ascension commença un peu lente à cette clarté intermittente et fugace.

Mademoiselle Sauger marchait en avant, de son pas léger, sans prendre garde à l'ombre. La vision du bal cha-

toyait dans son cerveau surexcité par ces perspectives de fêtes. Le bruit sec de l'allumette que la femme de chambre faisait craquer de temps à autre troublait seul sa songerie. Le premier étage fut atteint: — "Encore trois!" pensa-t-elle incidemment. Et son imagination se remit à valser, à causer, à rire, à recevoir des compliments, à jouer des fleurs, des lumières et de la musique.

Huguette montait, montait. Il lui semblait avoir vécu plusieurs heures éblouissantes dans cet escalier noir, quand la lueur tremblotante d'une nouvelle allumette, éclairant la porte de droite du palier, fit scintiller le métal d'une clef.

— C'est là, dit-elle, la clef est dans la serrure.

Et elle eut un sourire: décidément madame Cormont n'admettait pas le paillasson!

La porte s'ouvrit sans effort. Sur le seuil, la jeune fille se retourna.

— Voulez-vous une bougie pour descendre? demanda-t-elle à sa compagne, parlant instinctivement à voix basse dans ce silence nocturne.

— J'ai encore des allumettes et madame attend la voiture: il vaut mieux que je ne perde pas trop de temps... Bonsoir, mademoiselle.

— Bonsoir et merci, répondit gentiment Huguette.

Et elle entra vivement, reprenant déjà sa rêverie dansante, sans se soucier de la clef qui restait dans la serrure, à la disposition du premier venu.

IV

A troisième étage, le romancier travaillait encore.

Devant le feu ravivé qui flambait avec les craquements, une petite table à deux couverts avait été dressée, suivant un ordre préalablement donné que, par dépit ou négligence, il n'avait pas contremandé.

Etrange et somptueux sous l'étingèlement des verres et de l'argenterie, un bouquet d'orchidées s'élançait d'un vase de bronze curieusement ciselé, et la senteur vague des fleurs ré-

chauffées flottait dans la pièce, exquise et comme vivante. Il était grand dommage vraiment que la place ainsi parée dût rester vide, mais le jeune homme n'y songeait guère. Son esprit errait on ne sait où, bien loin de Sacha Praline.

Laugeais qui, rongé toujours par son insatiable jalousie, obsédé toujours par la vision troublante du réveillon de Jacques Rial, revenait à ce moment même de chez madame Mercier, n'ayant conscience ni de l'heure écoulée, ni du chemin parcouru, Laugeais qui, sottement comme un enfant en colère, combinait les moyens les plus invraisemblables pour empêcher son ami de rejoindre Sacha Praline ce soir de Noël, Laugeais amoureux et martyr, se fit senti soulagé d'un grand poids, s'il avait pu constater cette sérénité!

Jacques s'était gardé de sortir, seul, absolument seul, dans l'appartement, il jouissait de son travail, du calme où se mouvait sa pensée et peut-être ainsi—plus confusément—de l'intimité des rideaux bien clos, de la chaleur enveloppante du feu, du parfum subtil des fleurs. En cette veillée de labeur heureux, aucune amertume n'avait prise sur lui. Un instant, il posa sa plume, passa sa main sur son front et chercha dans le silence l'écho d'une rumeur insolite qu'il avait cru percevoir; mais il n'entendit plus que la marche régulière d'un cartel qui se mit à sonner minuit.

"Heure des crimes et des miracles!" se dit Jacques, à demi railleur. Heure presque solennelle où quelque chose finit qui ne reviendra plus, où quelque chose commence qu'on ne connaît pas encore et qui sera triste, joyeux ou tout simplement banal."

Puis il se rappela que c'était Noël, et le souvenir le fit sourire d'une vieille peinture que sa grand'mère lui montrait autrefois, entre deux volets de bois sculptés: il revit l'Enfant Jésus, rose dans sa crèche, la Vierge agenouillée gauchement, et Joseph béat en une robe trop rouge, le tout sur un fond d'or où volaient des anges d'un dessin naïf; il retrouva l'angoisse dé-

licieuse avec laquelle, en ces temps absurdes et doux, il écoutait les douze coups tinter, croyant toujours à quelque apparition surnaturelle qu'il désirait et redoutait à la fois.

Alors la porte s'ouvrit; une petite voix cria: "Mon Dieu!..." et Jacques, se retournant brusquement, vit à dix pas de lui une jeune fille vêtue de blanc qui semblait absolument pétrifiée par l'étonnement ou la frayeur.

Un peu surpris, on le devine, il se leva, ébauchant machinalement un salut qui interrogeait.

—Ce n'est pas le quatrième... mais où suis-je donc? balbutia l'apparition de plus en plus terrifiée.

—Au troisième, chez monsieur Rial, mademoiselle, fit le jeune homme avec un sourire involontaire.

—Ah! vraiment! s'écria l'apparition.

Puis elle s'interrompit, très rouge:

—Je dis cela, monsieur, parce que je connais votre nom.

—J'en suis très flatté, mademoiselle.

—Il n'y a pas de quoi puisqu'il est connu, reprit-elle avec une mine de dignité. Moi, je suis Huguette Sauge, la nièce de madame Cormont de Boisse et je demeure au quatrième... J'ai dîné chez une amie de ma tante et, comme je suis très étourdie, je me suis trompée d'étage... Vous avez oublié la clef dans la serrure, vous savez, monsieur?

—Je n'en fais jamais d'autres!

—Je me suis même trompée avec tant de conviction que c'est tout au plus si j'ai attendu d'avoir ouvert la porte pour rendre la liberté à la femme de chambre de mon amie qui m'accompagnait... Je suis réellement confuse de vous avoir dérangé. Adieu, monsieur.

Elle avait débité ce petit discours d'un air un peu gêné, mais très carrément tout de même; Jacques riait.

—Le mal n'est pas grand, mademoiselle, dit-il; permettez-moi de vous éclairer, l'antichambre est éteinte.

—L'antichambre et l'escalier, hélas! C'est pour ça que j'ai brouillé les étages.

Jacques prit la lampe et fit deux pas en avant; puis, instinctivement, il s'arrêta pour écouter. La clef restée en dehors avait tourné deux fois dans la serrure, un pas s'éloigna assourdi et tout retomba dans le silence.

—Mon Dieu, on a touché à la clef! s'écria Huguette.

Le jeune homme s'était déjà précipité dans l'antichambre, mais le mal était fait, la porte résista. Quelqu'un — un mauvais plaisant, sans doute — l'avait fermée à double tour.

—Parbleu! nous voilà bien! grommela-t-il entre ses dents.

Huguette, qui l'avait suivi anxieusement, poussa un gémissement.

—Mais alors, je suis prisonnière... oh! monsieur, monsieur!

Et brusquement, comme un enfant que la révélation de son impuissance désespère, elle éclata en sanglots.

Chose singulière, Jacques Rial, qui n'en était certainement pas à sa première scène de larmes, voire à sa première crise de nerfs, se sentit soudain maladroit et bouleversé devant ces pleurs de petite fille.

—Voyons, voyons, mademoiselle, dit-il avec un air de ne savoir que faire de la lampe qu'il tenait encore, ne vous désolez pas ainsi: ça s'ouvre une porte fermée...; seulement, il faut aviser... Veuillez rentrer dans le salon, mademoiselle... un instant...

Elle obéit, très docile, pleurant toujours abondamment.

Jacques, moins nerveux depuis qu'il avait posé la lampe, s'approcha d'elle:

—Je vous assure, mademoiselle, répéta-t-il, que le mal n'est pas sans remède. Il y a une seconde clef, nous l'ouvrirons cette malheureuse porte! Par exemple, je me demande quel est l'imbécile qui... Enfin!... Mais je vous en prie, mademoiselle, ne pleurez pas.

Huguette, assise dans un fauteuil, s'essuyait les yeux avec un petit mouchoir déjà roulé en tampon. La quiétude de Jacques l'apaisait un peu. Lui n'était guère tranquille qu'en apparence, elle existait, la seconde clef, mais où était-elle? D'abord il la

chercha dans la table de l'antichambre; puis il pensa que, par un hasard heureux, elle pouvait se trouver suspendue avec d'autres clefs dans la cuisine. Il y courut, mais les hasards heureux sont rares: aucune des six ou sept clefs qu'il essaya n'ouvrait la porte d'entrée. Quant à la clef de l'escalier de service, le domestique l'avait emportée en montant.

Jacques vida des vases et des coupes, croyant toujours y avoir vu le précieux objet, puis, un peu contrit de ces échecs successifs, rejoignit Huguette.

— Eh bien, monsieur? interrogea-t-elle anxieusement.

— Je crois qu'il va falloir enfoncer la porte, dit-il d'un air piteux, sans répondre directement à la question.

La jeune fille eut un ori d'effroi:

— Enfoncer la porte! Monsieur, vous êtes fou!... Et le bruit? On croirait que des voleurs entrent chez vous, et c'est moi qu'on y trouverait!... Ah bien! C'est ma tante qui serait contente!

L'écrivain soupira. C'était le garçon le moins pratique du monde. Il alluma silencieusement une seconde lampe et regagna l'antichambre afin d'examiner la malencontreuse porte. Elle était massive, assez haute, assez large et d'un style particulier, qui avait vraisemblablement exigé qu'elle eût un seul battant. Jacques la contempla quelques instants comme il eût regardé une page d'hébreu ou de sanscrit.

— Il n'y a qu'un moyen, déclara délibérément Huguette, il faut démonter la serrure.

— C'est une idée, mademoiselle... oui, en effet... Ah! que je voudrais donc savoir quel est l'idiot qui...

— Je vais tenir la lampe, ajouta la jeune fille.

Une seconde fois, Jacques partit en exploration dans la cuisine: quand il reparut au bout d'un instant, avec une boîte d'outils, Huguette pleurait.

— On ne peut pas démonter la serrure! s'écria-t-elle.

Et de sa petite voix qui gémissait, elle donna des explications sur les vis

qu'il était possible d'ôter et celles qui, placées en dedans, au sens de l'épaisseur du bois, ne pouvaient être atteintes tant que la porte était fermée.

— S'il y avait eu deux battants, soupira-t-elle, ou aurait ouvert le battant contraire à la serrure, et le pêne aurait cédé... Je faisais ça très souvent quand j'étais petite et que ma tante m'emprisonnait dans la salle à manger...

Elle pleurait toujours, et Jacques l'écoutait, mi-ému de la voir si désespérée, mi-émerveillé de la trouver si experte en matière de serrurerie. Cette idée d'ouvrir par "le battant contraire à la serrure" lui semblait géniale.

Mais la porte n'avait qu'un battant.

Le petit mouchoir en tampon avait repris un service actif, et Jacques, ne sachant à quel saint se vouer, ne put que redire pour la dixième fois sa phrase suppliante:

— Je vous en prie, mademoiselle, ne pleurez pas?

Au bout d'un moment, il crut utile d'ajouter, pour compatir de son mieux à cette douleur expansive:

— Je comprends, mademoiselle, soyez-en sûre, que l'inquiétude de madame votre tante vous désole...

— Ah! c'est ça qui m'est égal, par exemple! lui répliqua Huguette.

Mais, se repentant aussitôt de cette franchise exagérée, elle rectifia:

— Ma tante dort, et les domestiques qui sont à la messe, monteront directement au sixième; on ne s'apercevra pas de mon absence ce soir. Ce qui est affreux, affreux, c'est d'être enfermée!

En concluant ainsi, elle suffoqua; puis l'idée lui vint qu'elle était impolie, et que l'affaire devait être, après tout, aussi désagréable pour "ce monsieur" que pour elle.

Alors elle dit en retenant un peu ses larmes, toujours dans la louable intention de racheter ses propres inconséquences:

— Je suis sotte, monsieur, je vous dérange, je vous assomme et je ne m'en excuse même pas, car, enfin... ce n'est pas votre faute.

Jacques sourit.

—Ne vous préoccupez pas de moi, mademoiselle. Mon seul regret est de ne savoir comment vous tirer d'embarras. Mon domestique a sans doute la seconde clef, et l'escalier de service ayant été fermé par lui en dehors, je n'ai pas même la ressource d'aller la lui demander... Ah! si j'avais fait mettre une sonnette entre ma chambre et la sienne! Il est temps d'y penser, n'est-ce pas?... Non, je ne vois que... Voulez-vous m'écouter un tout petit instant, mademoiselle?

Huguette tamponna ses yeux avec une vigueur nouvelle, puis elle regarda le jeune homme et, pour la première fois, elle remarqua qu'il avait l'air très loyal et très bon.

—Mademoiselle, reprit-il, je vous jure que, pour vous rendre la liberté, j'abattrais volontiers la porte, puisque c'est, à l'heure qu'il est, le seul moyen de sortir de l'appartement; mais vous avouez vous-même que ce moyen est impraticable. Alors... voyons, mademoiselle, ne pourriez-vous avoir un peu confiance en moi? Je ne suis pas un ogre, je vous assure... Quand vous pleurez ainsi, je me figure que vous vous croyez dans un antre et, vrai, cela me fait de la peine...

—Oh! monsieur, je ne crois pas ça...

—Eh bien, s'il en était ainsi, écoutez-moi... Voici mon plan, j'en suis fier: mon domestique descend chaque matin, vers sept heures; demain, dès que je l'entendrai remuer dans la cuisine, j'irai lui demander la clef sous un prétexte quelconque, puis je vous ouvrirai tout doucement la porte, et vous vous sauverez... Ainsi personne ne pourra jamais se douter de quoi que ce soit, puisque la clef de votre appartement vous attend là-haut... N'est-ce pas simple? Le plus ennuyeux de l'affaire, c'est que vous passerez la nuit dans un fauteuil, ce qui n'est pas très reposant, mais pas bien terrible non plus... Il me semble donc qu'à votre place—et je me permets de vous le dire parce que je suis beaucoup plus vieux que vous—une demoiselle très raisonnable prendrait bravement son parti de cette contrariété et cesserait

de se désespérer... C'est affreusement énervant de pleurer comme vous le faites depuis une demi-heure, mademoiselle... Allons, ai-je tout à fait tort?

Jacques avait parlé avec une autorité si franche et si douce que la jeune fille, dont les yeux s'étaient séchés, ne put que s'avouer vaincue.

—Vous êtes très bon, monsieur, murmura-t-elle.

Elle se tut, demeura pensive un instant, puis tout à coup—et ce fut si subit que Jacques n'en put croire ses yeux ni ses oreilles—elle partit d'un éclat de rire, un rire clair, ingénu, délicieux... Il n'en avait jamais entendu de pareil!

—Si ma tante me voyait!

Elle enfonça le petit mouchoir dans sa poche et prit une pose un peu moins abandonnée.

—C'est que ma tante est très sévère, monsieur: elle a horreur de tout ce qui n'est pas absolument convenable... si convenable quelquefois que c'en est ennuyeux. Je veux dire enfin que... qu'elle ne veut pas que je rie trop, ou que j'aie des chapeaux pas assez... où que... vous comprenez, n'est-ce pas, monsieur? acheva Huguette qui, décidément, corrigeait ses phrases.

Jacques acquiesça d'un signe de tête.

—J'ai rencontré dans l'escalier, dit-il, une dame de mise et d'attitude fort austères qui devait être madame votre tante.

—En noir, avec un collet serré aux épaules et une capote à noeuds plats?

—Je crois que oui, mademoiselle... une personne grande et maigre?

—C'est ça.

—Elle ne vous ressemble guère, madame votre tante.

—Oh! non! appuya mademoiselle Sage avec empressement.

Elle se sentait à l'aise avec "ce monsieur" et se figurait l'avoir toujours connu.

"Et ma tante qui déclare à tout propos que les romanciers sont bons à pendre! pensait-elle. Il paraît qu'elle n'en a jamais vu."

Comme elle faisait cette réflexion, la table servie et le bouquet d'orchidées lui sautèrent aux yeux.

— Oh! monsieur, s'écria-t-elle d'un air consterné, vous attendez quel-qu'un?

— J'attendais un de mes amis, reparti vivement l'écrivain, mais il ne peut pas venir.

— Bien vrai?

— Je vous en donne ma parole.

Elle s'était certes promis d'avoir l'air d'une jeune personne très bien élevée; cependant, elle ne put s'empêcher de murmurer avec une malice qui brilla dans ses yeux sans descendre à sa bouche:

— Votre ami aurait été content de trouver de si belles fleurs!

C'était dit en glissant, avec une telle drôlerie, que Jacques se mordit les lèvres pour ne pas rire.

— Vous travailliez quand je suis entrée, reprit tout de suite Huguette. Est-ce un roman que vous écriviez?

— Ouï, mademoiselle.

— Je les aime beaucoup vos romans...; seulement je n'en ai lu qu'un, continua-t-elle avec son imperturbable aplomb.

— Vraiment? Lequel était-ce?

— "Olivier Jarval"... Oh! cet Olivier!

— Eh bien, cet Olivier?

— Il est d'un gentil!

Les joues d'Huguette se rosèrent. Elle se rappelait qu'en lisant les paroles que cet Olivier prononçait d'une voix tendre, oh! si tendre!... elle avait pensé qu'un jour le Prince Charmant parlerait ainsi.

— Madame votre tante vous laisse lire des romans?

— Oh! monsieur, répondit la jeune fille en confiance, elle ne sait pas ce que c'est...; elle n'en lit pas, ça l'ennuie... je crois que c'est parce qu'elle est vieille...; alors pour mes lectures elle se fie à madame Miral...

Et pour expliquer:

— ...Madame Miral, la mère de Germaine, monsieur.

— Parfaitement, fit Jacques, avec gravité.

— C'est elle qui m'a donné "Olivier Jarval". Et vraiment j'ai trouvé cela ravissant... On sent que c'est vrai d'abord! Et puis il y a des passages! Ainsi, cette scène où Olivier dit à Simone: "Je ne demande qu'à croire à mon rêve..." Vous savez, à San Remo?

Jacques savait et il souriait et il était conquis par la grâce d'une aussi étonnante petite personne.

— Enfin, ça finit bien, continuait-elle, et j'adore les romans qui finissent bien, moi, monsieur, les romans où l'on est heureux, où ceux qui s'aiment s'épousent comme dans la "Belle au Bois" ou "Cendrillon"... Est-ce que tous vos livres sont aussi "enchanteurs" qu'"Olivier Jarval"?

Jacques se mit à rire.

— Comment voulez-vous que je réponde à une pareille question, mademoiselle?

— C'est vrai, ça! Alors dites-moi si vous avez écrit des livres dont vous avez été personnellement aussi content que l'"Olivier Jarval"?

— Oh! plusieurs, oui...

— Tant mieux... Est-ce que je pourrais les lire?

— J'ai peur que non.

— Pourquoi donc?

— Parce que... parce que les jeunes filles ne peuvent pas tout lire.

— Tiens! alors, pourquoi est-ce que les romanciers écrivent "tout"?

— Parce qu'ils n'écrivent pas pour les jeunes filles.

— Oh! vous écrirez quelquefois pour les jeunes filles, vous?

Sa voix suppliait.

— Je n'y manquerai pas, mademoiselle, répondit-il amusé.

Elle se tut sur cette promesse et Jacques vit qu'elle étouffait un petit bâillement.

— Vous avez sommeil? dit-il d'un air malheureux.

— Non... répliqua-t-elle sans conviction.

— Faim, peut-être, alors?

— Non... répéta-t-elle, toujours sans conviction.

Rial jeta un regard éperdu à la table où s'arrondissait la croûte dorée d'un superbe pâté.

—Mademoiselle, balbutia-t-il, vous avez faim, sûrement... Si j'osais... si vous... est-ce que vous ne mangeriez pas un tout petit morceau de foie gras, mademoiselle?

—Mais non, monsieur, merci.

Il insista :

—Mademoiselle, si vous refusez, je croirai que vous redoutez de manger chez moi le pain et le sel.

—Oh! monsieur, j'espère que vous ne croiriez pas ça...

—Je vous jure que si.

—J'en serais désolée... vous avez été très bon pour moi, je... j'aimerais encore mieux manger quelque chose...

Jacques parut ravi, aussitôt il se mit en devoir de couper le pâté.

Huguette le regarda faire un instant, très attentive, puis, n'y tenant plus :

—Mais vous le massacrez, ce pâté! s'écria-t-elle.

—Vous trouvez? demanda Jacques interdit.

—Bien sûr!... ce n'est pas ainsi qu'on doit s'y prendre... il faut mettre la fourchette là, appuyer de cette façon et... Voulez-vous que je vous le coupe, moi?

Elle se leva et, s'approchant de la table, elle fit comme elle avait dit, avec de jolis mouvements de ses mains fines et voltigeantes.

Quand elle se fut assise, après une nouvelle hésitation, Jacques déposa sur l'assiette une tranche de pâté et versa dans le verre un bordeaux qui fleurait bon.

Huguette était pourpre. Elle n'osait commencer sa dînette ; pourtant un rayon de gaieté scintillait dans ses yeux.

Jacques la regardait en souriant.

—Ça ne vous tente pas?

—Si, mais c'est trop drôle... et puis...

—Et puis?

—Et puis, c'est gênant d'être ainsi servie comme une princesse... et de penser que vous... vous ne mangez pas...

Elle ne savait comment s'expliquer, et balbutiait.

L'idée que Jacques Rial s'assiérait en face d'elle, à cette table de réveillon, l'embarrassait beaucoup, tout en la séduisant, comme quelque chose de très extraordinaire... et peut-être aussi d'un peu défendu.

—Est-ce que vous n'avez pas faim, monsieur?

—Non, mademoiselle.

—On dit que... l'appétit vient en mangeant, murmura-t-elle très bas en fixant la nappe, tandis que les coins de sa bouche se retroussaient imperceptiblement, creusant une fossette dans sa joue

—Vous croyez?

—Oui, je crois... et... vous aviez l'intention de souper, puisqu'on avait préparé deux couverts... et que vous n'attendiez qu'un ami.

Jacques Rial esquissa le geste d'un homme à bout d'arguments :

—Vous avez le dernier mot, dit-il gravement.

Maintenant Huguette goûtait à petites bouchées le foie d'un rose appétissant et trempait ses lèvres dans le vieux vin.

Les orchidées exhalaient toujours leur arôme vague et, tout auprès de leur gerbe prestigieuse, la jolie tête féminine se penchait légèrement et se relevait, dorée sous la lumière. Les joues de la jeune fille s'auraient à la chaleur; ses yeux étincelaient en lueurs bleues; il y avait sur ses lèvres comme un sourire prêt à s'épanouir et qu'elle contenait.

Jacques eût souri volontiers, lui aussi. Le charme était si piquant de voir à la place de Sacha Praline, ce petit ange aux yeux de lutin!

En général, Jacques s'occupait assez peu des jeunes filles; mais elle était étrangement attirante, cette créature de neige avec ses cheveux fous et son visage velouté, cette exquise parisiennette, dont les moindres paroles et les espiègleries même séduisaient par on ne sait quoi de très pur. Et l'écrivain ne se choquait point en lisant dans les pruneaux qui riaient en face de lui que, très intimidée de souper à la place de "son ami", made-

moiselle Huguette en était pourtant fort amusée.

Quand elle eut croqué une amande d'Aboukir et grignoté quelques grains de raisin, elle quitta la table et se mit à inspecter la pièce.

—Il est joli, votre salon, déclara-t-elle, bien plus joli que celui de ma tante... Ce n'est pas mon idéal, le salon de ma tante.

—Quel est votre idéal?

—Un salon très sérieux et très artistique, avec beaucoup de livres, beaucoup de tableaux, des statuettes, des céramiques, des objets rares de toutes sortes, des tapis, des coussins, des plantes et une masse de choses mal rangées... comme celui-ci.

—Ah! vous trouvez que mon salon est mal rangé?

—Certainement; mais on voit que vous y travaillez, que vous ouvrez quelquefois votre bibliothèque, que vous lisez un tas de revues et que vous remuez un tas de papiers.... J'aime ça!

Elle s'approcha de la cheminée, et, examinant attentivement une grande photographie de femme:

—Tiens! dit-elle avec son naïf sans-gêne, c'est Sacha Praline!... Oh! je la reconnais très bien; je l'ai entendue chanter cet hiver, dans une soirée... Ce qu'elles sont peintes, ces femmes-là!

—Souvent, oui, mais...

—Mais quoi? ajouta Huguette en se retournant pour regarder le jeune homme. Vous croyez qu'elle ne se peint pas, Sacha Praline? Eh bien! vous êtes perspicace!... Elle ne se met pas de rouge, non... parce que ça lui va pas, mais elle met du pâle à ses joues... et à ses yeux du noir... et même du mauve... je vous en réponds!... Elle ne me plaît pas à moi, Sacha Praline.

—Pourquoi donc, mademoiselle?

—Parce qu'elle n'est jolie qu'à cause de son étrangeté... et que c'est une étrangeté camelote... voilà. Ça me fait penser aux bibelots japonais du Bon Marché!... Est-ce qu'elle vous plaît, à vous?

La question était si directe que Jacques, pris au dépourvu, ne trouva pas immédiatement sa réponse; mais déjà Huguette repartait:

—Naturellement, elle vous plaît, puisque vous avez sa photographie... C'est comme moi, j'ai voulu avoir la photographie de Bartet, parce que je la trouve ravissante...

Elle avait regagné sa première place dans le fauteuil et tendait son petit pied à la flamme qui languissait et ne jaillissait plus que par intervalle au-dessus des bûches à demi calcinées.

—Vous avez froid? interrogea Jacques.

—Mais non, monsieur, murmura-t-elle, occupée maintenant à détailler les broderies polychromes de la tête.

Néanmoins le jeune homme, s'agenouillant devant la cheminée, s'appliqua à échafauder sur le bois tombé en braise, des poignées de sarments et de nouvelles bûches. Comme il n'avait pas acquis grande expérience en la matière, il échoua plusieurs fois dans sa tentative, un peu dépité à l'idée qu'Huguette devait encore se moquer de sa maladresse.

Au bout d'un moment cependant, un craquement fit tressaillir les fagots tandis qu'une longue flamme ondulée léchait la surface du bois. Presque fier de son succès, et surpris que mademoiselle Sauge ne lui eût fait aucune remarque, Jacques se redressa avec une certaine complaisance. Mais mademoiselle Sauge dormait. Assise, la tête légèrement inclinée contre le dossier du fauteuil, le sommeil l'avait prise, comme un enfant au dessert. Ses cils noirs et longs projetaient une ombre au bord de ses paupières closes; sa bouche riait aux anges; ses mains reposaient sur ses genoux, la paume ouverte.

—Quelle drôle de petite fille! murmura Jacques.

Et il était étonné, presque ému; il éprouvait un trouble bizarre à la pensée que cette "drôle de petite fille" inconnue de lui deux heures auparavant, dormait maintenant, si calme et si jolie, sous sa protection. Et il bé-

nissait les caprices de la chanteuse slave.

Voyez-vous cette adorable enfant enfermée avec Sacha Praline, cette blancheur à la merci des propos d'une cabotine!... Grâce à la bienheureuse lettre rose, nul n'apprendrait l'étourderie de mademoiselle Huguette. La dinette à la table fleurie, et les gentils babillages, et ce sommeil d'innocence, tout enfin, ce tout qui était un rien délicieux, resterait un secret entre Jacques et la petite fée de Noël...

Cependant Jacques regardait Huguette toujours et toujours...

Les cheveux de la jeune fille mousaient tout crépelés sur son front; elle avait près de l'oreille une très petite mèche qui s'était bouclée toute seule, que certainement on n'avait pas mise là... Sa robe blanche, simple avec une ceinture de taffetas; sa robe de pensionnaire se drapait harmonieusement autour d'elle, la laissant frêle dans l'ampleur des plis. Comme elle dormait bien! comme elle dormait tranquillement! Cette petite forme claire, ce regard d'enfant, ce discret parfum d'iris avaient apporté avec eux une paix émue et reposante. Ils n'étaient point faits pour inquiéter jamais les vieux livres ou chasser les visions de rêve...

Tout à coup, Jacques pensa que mademoiselle Sauge pourrait ouvrir les yeux, être gênée de sa contemplation muette. N'était-ce pas une sorte de trahison que de l'admirer ainsi dans son sommeil?... Peut-être pensa-t-il aussi que c'était une occupation trop douce... Alors, il alla prendre un grand châle blanc, fin et laineux, qui lui venait d'Orient et, avec des précautions, il en couvrit la dormeuse. Puis il abaissa l'abat-jour pour atténuer la lumière et, ayant posé silencieusement la lampe auprès des feuillets inachevés, il se remit une seconde fois au travail.

V

Sept heures sonnaient. Presque en même temps, Jacques entendit une

porte qu'on fermait; bientôt, un vague bruit de ferraille lui apprit que son domestique allumait le fourneau dans la cuisine. Il n'y avait pas un instant à perdre.

Huguette dormait toujours.

—Mademoiselle... murmura l'écrivain se trouvant cruel d'interrompre ce profond sommeil et ne sachant comment s'y prendre, dans sa crainte d'effrayer la jeune fille.

Elle ne bougea pas.

—Mademoiselle... répéta-t-il un peu plus haut.

Même silence.

"Elle a tout à fait l'air d'un bébé quand elle dort comme cela!" pensa Jacques.

—Mademoiselle Sauge... Mademoiselle Huguette!... s'écria-t-il enfin, s'avisant que ces trois syllabes étaient charmantes à prononcer.

Ce nom familier fit tressaillir la jeune fille. Elle soupira longuement en balbutiant :

—Oui, ma tante...

Puis, elle ouvrit les yeux et devint toute rose.

—C'est vrai! dit-elle, et elle se mit à rire... Bonjour, monsieur.

—Bonjour, mademoiselle, répliqua Jacques, je suis désolé de vous réveiller; mais voici le moment psychologique.

Elle demanda :

—J'ai donc dormi?... Et vous, êtes-vous fatigué?

—Pas du tout, j'ai travaillé; rien n'est plus reposant... Je vais m'occuper de la clef, attendez-moi un moment.

Il sortit. Huguette l'entendit qui disait assez haut :

—Où est donc la seconde clef, Auguste, je ne peux pas remettre la main sur la mienne?...

Puis il revint, brandissant victorieusement la petite chose d'acier.

—Il ne se doute de rien, votre domestique, monsieur?

—De rien absolument... Je sors souvent de bonne heure. Allons, il faut vous sauver vite, vite, mademoiselle... Voulez-vous que je vous éclaire?

—Oh! non, je suis sûre que dans l'escalier il fait jour, mais je voulais vous dire que... Merci beaucoup, monsieur.

—Oh! mademoiselle!

—Si, si, beaucoup... vous avez été bon, excellent pour moi.

Elle tendit franchement la main à Jacques; puis, tandis qu'il refermait la porte, elle s'enfuit légère et preste, telle un papillon à qui l'on rend la liberté.

Pendant qu'elle montait sous la clarté du jour naissant, la porte qui faisait face à celle de Jacques s'ouvrit à demi et la tête pâlie de Laugeais que l'insomnie rendait matineux, se montra dans l'entre-bâillement. Le notaire avait entendu un bruit de serrure sur le palier commun à Rial et à lui; il vit une forme féminine se perdre au tournant de l'étage supérieur; alors il eut un rictus amer et gouailleur tout ensemble et disparut.

Huguette avait perçu le grincement d'une clef, mais elle ne s'était pas retournée.

Arrivée à la porte de sa tante, elle se baissa précipitamment, prit la clef sous le paillason, entra sans bruit et s'envola d'un trait jusqu'à sa chambre.

Les domestiques n'étaient pas encore descendus; une obscurité et un silence complet emplissaient l'appartement. Vite, elle se déshabilla et se pelotonna dans ses draps. Quand sa tête s'abandonna sur l'oreiller, elle eut un grand soupir d'aise.

Quelle aventure! quelle aventure! Était-il possible qu'elle n'eût pas rêvé?... Enfin elle était sauvée!... Un vrai gentleman, ce Jacques Rial!... Mon Dieu, Huguette aurait pu être moins heureuse, il y a des gens si mal élevés!

Et c'est qu'il était charmant, monsieur Rial! Distingué d'abord, ah!... des manières irréprochables... Et avec cela quelque chose de tout spécial; quelque chose de doux, de protecteur; quelque chose comme si cet homme célèbre avait été à la fois très timide et très hardi... Des yeux su-

perbes aussi... un peu dominateurs peut-être... oui... Indubitablement Huguette s'était sentie dominée par ces yeux-là!... Mais c'était encore bien étrange cela! Ce regard de maître avait un air de prier...

Certes Huguette avait été bien éfrayée de se trouver la prisonnière d'un inconnu; cependant combien tôt elle s'était rassurée! Si, comme dans les contes, quelque danger fantastique était survenu, elle se serait jetée d'un seul élan aux côtés de son nouvel ami, se sentant délicieusement gardée. Dans le domaine banal de la réalité, elle s'était contentée de causer franchement avec lui, d'une foule de choses, à l'étourdie ainsi qu'au temps du petit chat et de la poupée... C'est si amusant de parler sans contrainte, de raconter tout ce qu'on a dans la tête, de n'être ni interrompue ni traitée de folle!

Huguette se mit à rire; elle songeait à la mine qu'eût faite sa tante en entendant babiller avec un étranger l'enfant qu'elle morigénait avec tant de conscience; puis, elle pensa qu'il était temps de dormir et d'oublier cette merveilleuse nuit de Noël... Alors, pour changer le cours de ses idées, elle essaya de rêver au Prince Charmant, et, pour la première fois, elle s'avisa qu'il aurait une moustache blonde.

Assise à côté de sa nièce dans la voiture qui les conduisait toutes deux à l'église, pour la messe de dix heures, madame Cormont de Boisse enveloppée de fourrures, les pieds posés sur une bouillotte, semblait presque aimable.

—Vous êtes-vous amusée chez madame Miral, Huguette? daigna-t-elle demander.

—Beaucoup, ma tante. Madame Miral m'a chargé de ses compliments pour vous, répondit Huguette d'une petite voix sage.

—Vous avez l'air fatiguée, ma chère: êtes-vous rentrée tard? Je ne vous ai pas entendue.

La jeune fille hésita un instant avant de répondre, partagée entre la pru-

dence et une espièglerie toute prête. L'espièglerie, hélas! l'emporta...

—A sept heures, ma tante, répondit-elle sans sourciller.

Madame Cormont de Boisse crut avoir mal compris.

—Vous dites?

—Je suis rentrée à sept heures, répéta Huguette un peu plus haut avec le même calme.

—Je ne plaisante pas, ma chère.

—Moi non plus, ma tante.

—Vous êtes restée chez madame Miral jusqu'à sept heures? fit ironiquement la vieille dame.

—Chez madame Miral, oh! non, ma tante! exclama l'imperturbable moqueuse.

—Chez qui alors, s'il vous plaît, mademoiselle?

—Chez monsieur Rial, ma tante... Vous savez le romancier..., au troisième, à droite.

Madame Cormont pinça ses lèvres fines.

—Je trouve la facétie inconvenante, ma chère, scanda-t-elle.

—Mais ce n'est pas une facétie, ma tante, continua Huguette du ton de l'innocence méconnue; je ne me permettrai certainement pas...

—Huguette, vous voulez me pousser à bout?

—...J'ai même beaucoup causé avec monsieur Rial; il est très gentil.

—C'est bien, mademoiselle! Regardez-moi dans les yeux et osez me jurer que ce que vous venez de me dire est la vérité?

—Je jure, fit docilement Huguette en retenant un fou rire, que j'ai dit la vérité.

La vieille dame pâlit, ses yeux s'emplirent d'effroi plutôt que de colère.

—Veuillez vous expliquer, Huguette, dit-elle.

Ses mains tremblaient, sa voix s'altérait.

Huguette eut pitié de ce trouble et se repentit de son jeu cruel.

—Pardonnez-moi, ma tante, s'écria-t-elle sincèrement, j'ai parlé comme une sotte.

Et elle raconta son étrange aventure, s'interrompant de temps à autre

pour écouter sans révolte les reproches dont madame Cormont en agrémentait le récit. Elle trouva une petite phrase pleine de contrition pour terminer cette confession. La pauvre tante était hors d'elle.

—Votre étourderie est inqualifiable; vous auriez pu entrer chez un homme indélicat, grossier, que sais-je! Vous n'êtes qu'une folle, une détraquée, un être bon à enfermer! Quant à ce jeune homme, non seulement il a été fort convenable, s'il faut vous en croire, Huguette...

—Oh! ma tante!

—...Mais il a fait preuve d'un véritable tact. Sans les précautions qu'il a prises, toute la maison vous aurait vue sortir de chez lui... Quel scandale, mon Dieu!...

En vérité, madame Cormont savait à Jacques un gré infini de lui avoir évité les ennuis et la demi-responsabilité de ce scandale.

—Ah! Huguette, votre étourderie, votre insouciance, votre enfantillage, votre inconséquence, votre...

—Je m'en... moquisme...

—Qu'est-ce que vous dites?

—Rien, ma tante.

—...Votre insubordination, votre légèreté, votre déraison!... Travers tant que l'on voudra! Vous voyez où cela mène et qu'une jeune fille parfaitement honnête peut être perdue de réputation!

Puis, comme la voiture s'arrêtait devant l'église, madame Cormont se recueillit.

"Noël! Noël!" chantaient les cloches.

En dépit de toutes les gronderies, il y avait dans le cœur d'Huguette une petite voix qui répondait:

"Noël! Noël!"

VI

Madame Cormont bouda tout le jour.

Huguette tremblait en pensant au bal des Mage, mais, vers quatre heures, madame Mage vint en personne s'asseoir dans l'austère salon pour arracher à la vieille dame une accepta-

tion formelle, et cette dernière, prise au dépourvu par la plus enjôleuse et la plus freufroufroutante des mondaines, ne put que promettre ce qu'on exigeait.

Aussi bien, si la dévote se sentait peu désireuse de récompenser sa nièce, elle était fort impatiente de la marier et elle connaissait à peine quelques jeunes gens. Il lui fallait donc, à moins de s'adresser aux agences matrimoniales, s'incliner devant l'inéluctable nécessité d'habiller l'encombrante enfant de tulle blanc ou de tulle rose et de courir avec elle les bals et les matinées dansantes.

Depuis son initiation aux événements de la veille, madame Cormont, elle aussi, rêvait au Prince Charmant.

Malgré le ton de mauvaise humeur qu'avait pris sa tante, aussitôt le départ de madame Mage, Huguette nageait dans la joie. Le souvenir du réveillon de Jacques Rial et la perspective du bal des Mage bouleversaient sa vie monotone.

Pendant les quatre jours qui s'écoulèrent avant le grand soir, elle demeura dans un état de surexcitation qui mit aux abois madame Cormont. Au mécontentement de la pauvre femme, qui commençait à avoir peur de sa pupille et s'était juré de ne plus la confier à personne, mademoiselle Sauge ne parlait plus qu'en chantant, ne marchait plus qu'en dansant. Sa robe blanche, ses fleurs, ses petits souliers perchés sur de hauts talons la préoccupaient à tel point qu'elle en négligeait le prince. Toutefois, quand, par hasard, il traversait encore sa pensée, il lui parlait immanquablement d'une voix douce et un peu basse qu'elle avait entendue certain soir; il la regardait avec des yeux souriants, un peu protecteurs et presque tendres, dont elle ne pouvait analyser le charme et qu'elle avait déjà vus.

Un matin comme elle descendait l'escalier avec sa tante, Jacques Rial les avait croisées; il avait soulevé son chapeau, très gravement, en homme bien élevé, mais, tout aussitôt, Huguette avait légèrement pincé le bras de madame Cormont et celle-ci avait

répondu à ce salut discret par un signe de tête et un demi-sourire.

Alors, le cerveau de la jeune fille avait trotté et elle avait formé de beaux projets pour favoriser les bons rapports de sa tante et du prince. Elle comptait sur ses petites ruses personnelles, sur la complicité de Jacques, peut-être, sur le hasard aussi. Mais du hasard lui-même, ce grand maître qu'invoquent les petites filles romanesques, elle n'eût pas osé espérer le regard qui rencontra le sien dès son entrée dans les salons étincelants des Mage, et elle faillit jeter un cri de surprise en voyant que Jacques était là, au milieu d'un groupe d'habits noirs. Il lui fallut un instant pour se remettre et se dire qu'après tout rien n'était plus naturel que de trouver dans le salon d'un poète connu un romancier quasi célèbre.

Etourdie encore, elle se laissa conduire à l'extrémité de la salle de danse où madame Miral était assise. Debout devant elle, Germaine causait avec Robert Josse, le fils d'une amie de madame Cormont, en attendant que l'orchestre jouât. Huguette leur jeta un bonsoir amical, puis, invitée elle-même pour la valse qui allait commencer, elle s'éloigna au bras de son danseur.

Jacques Rial semblait s'être évanoui comme une vision. Huguette ne le vit ni dans la salle de bal, parmi les bostonneurs, ni dans la serre où était installé le buffet; un coup d'oeil jeté en valsant dans le fumoir réservé au bridge ne la renseigna pas mieux. Elle était prête à s'accuser d'avoir rêvé tout éveillée, lorsque, ramenée à sa place pour la troisième ou quatrième fois, elle aperçut M. Josse qui s'avancait, traversant la pièce, et, avec lui, l'hôte de la nuit de Noël.

— Permettez-moi, mademoiselle, de vous présenter un de mes amis et l'un de nos écrivains les plus goûtés, monsieur Jacques Rial.

D'abord elle rougit, un peu troublée, puis la malice reprenant ses droits, elle répondit:

— Oh! je connais bien monsieur... de nom.

Jacques s'inclina.

— Voulez-vous m'accorder cette danse, mademoiselle? demanda-t-il.

Pour toute réponse, elle se leva et posa la main sur le bras de Jacques. Ils firent le tour du salon, puis l'orchestre joua les premières mesures d'une valse lente; alors, doucement le jeune homme entoura la taille d'Huguette et l'entraîna. Elle s'abandonnait, très heureuse tout à coup d'un bonheur inexprimable dont elle avait eu l'intuition vague quand elle avait essayé de se figurer sa rencontre prédestinée avec le héros de ses rêves, d'un bonheur qui l'enveloppait, qui la soulevait de terre et qui lui inspirait le désir fou que cette valse ne finit jamais. Elle appuyait avec une sorte de confiance sa main gauche sur l'épaule de l'écrivain. Jacques l'emportait d'un bras ferme et sûr, ne lui laissant pas le temps de reprendre haleine, la conduisant victorieusement parmi les couples, souvent maladroits. Elle avait tourné la tête un peu à gauche, selon les indications précises de son maître de danse; cependant un petit coup d'oeil furtif lui avait appris que Jacques avait l'air heureux; même elle avait cru voir, sans en être tout à fait certaine, que les lèvres du jeune homme trembaient imperceptiblement sous sa mousache blonde, comme s'il avait été ému. Il ne parlait pas et elle ne songeait guère à parler; elle eût été bien embarrassée de trouver quelque chose à dire. Une fois, il murmura: "Vous n'êtes pas fatiguée?"

Sa voix était un peu étouffée, par la valse sans doute; il souriait, pâle, avec une lueur, dans le regard. Elle répondit: "Non..." tout bas, et ils continuèrent; puis, quand la danse fut finie, il lui offrit son bras et la reconduisit à sa chaise. Elle était étourdie, elle haletait doucement, ses cheveux auréolaient son visage, ses yeux s'ouvraient dans un ravissement.

Il dit:

— Vous me donnerez encore une valse, n'est-ce pas?

Aussitôt on feuilleta le petit carnet déjà griffonné, Jacques marqua la septième valse et Huguette pensa sou-

dain que ce serait ennuyeux de danser les autres. Elle eut même un petit serrement de coeur en voyant que Jacques, après s'être fait présenter par Robert Josse à madame Cormont, à madame Miral et à Germaine, invitait cette dernière puis un nouveau danseur vint la chercher et, comme elle avait dix-huit ans, comme elle n'allait que rarement au bal et n'y restait jamais longtemps après minuit, elle se remit à voltiger, riant des banalités qu'on lui disait et de celles qu'elle répondait elle-même. Cependant quand la septième valse se fit entendre et que Jacques Rial s'arrêta devant elle, une joie tout autre brilla dans ses yeux.

Cette fois, Jacques parla.

— Vous n'avez pas fait de rencontres dans l'escalier, l'autre matin, mademoiselle? dit-il à mi-voix.

Elle rougit.

— Non. Il m'a semblé seulement entendre une porte s'ouvrir en face de la vôtre.

— Celle de mon ami Laugeais?

— Je ne sais pas... d'ailleurs, j'ai pu me tromper.

— Serait-il indiscret de vous demander si votre tante a su quelque chose et si vous avez été grondée?

— J'ai tout dit naturellement, et j'ai été horriblement grondée... naturellement aussi. Je l'avais mérité, avouons-le! Quelquefois, dans mes bons jours, je me dis que ma tante a vraiment beaucoup de patience avec moi.

Jacques riait, Huguette se tut un instant, puis elle devint plus sérieuse et d'une voix presque triste:

— C'est que je suis très mal élevée, monsieur... Je dis tout ce qui me passe par la tête, je ne sais ni m'empêcher de rire, ni m'empêcher de parler; je donne mon avis à tort et à travers, lorsqu'on ne me le demande pas, je... Vous avez dû vous en apercevoir?

— Peut-être un peu, fit Jacques, mais...

— Oh! je sais ce qu'on dit, allez! que je suis drôle, ce n'est pas un com-

pliment, ça..., et je suis sûre qu'on pense du mal de moi, très souvent...

Le jeune homme la regarda doucement :

— Pas moi, oh ! pas moi ! répliquait-il.

— J'en suis bien contente, reprit mademoiselle Sauge, tandis qu'un flux de sang lui monta au visage... Tout au fond, voyez-vous, je suis meilleure qu'on ne le croit. Je n'ai pas été élevée comme les autres, moi, j'ai perdu mon père et ma mère quand j'étais toute petite, ma tante est très austère, très sévère, je... je crois qu'elle ne m'a pas tout à fait comprise et quelquefois... c'est si dur, il me semble que personne ne m'aime, j'en ai beaucoup de chagrin...

Sa voix se brisa, puis, soudain, elle se sentit affreusement angoissée à l'idée que, peut-être, c'était encore mal ce qu'elle avait dit là, et que Jacques le jugerait ainsi. Mais d'un mouvement instinctif, le jeune homme la rapprocha un peu de lui, en murmurant :

— Ne croyez pas cela... tout le monde vous aime, j'en suis sûr...

Les derniers accords de la valse tombaient.

— Il est une heure et demie, déclara madame Cormont de son ton inflexible.

— Vous partez comme Cendrillon, s'écria l'écrivain.

Cette phrase fit sourire Huguette et chassa ses diables bleus ; elle lança un coup d'oeil à son petit soulier en donnant un souvenir au prince, pendant que Jacques demandait gravement à madame Cormont la permission de la mettre en voiture. Est-ce qu'il allait quitter le bal, lui aussi, au lieu de danser avec Germaine ou d'autres jeunes filles ? Oh ! était-ce possible !

Sur le trottoir, devant la portière ouverte, madame Cormont tendit solennellement la main à son jeune voisin.

— Je reçois le mardi, monsieur, dit-elle, très aimable, et si vous voulez me rendre, à une autre heure, — elle appuya malicieusement sur les mots, —

la visite que vous a faite mon étourdie, vous serez le bienvenu.

Jacques remercia, puis, quand madame Cormont eut franchi le seuil, il se tourna vers Huguette qui souriait du fond de son capuchon rose.

— Au revoir, monsieur, dit-elle.

Et fouette cocher.

— Il est décidément très bien, ce jeune homme, ne trouvez-vous pas, Huguette ? conclut madame Cormont.

— Heu, heu... comme ça ! repartit Huguette.

VII

Pendant les jours qui suivirent, la jeune fille fut nerveuse, préoccupée.

Jacques viendrait-il ou ne viendrait-il pas ? Viendrait-il ce mardi-là ou en attendrait-il un autre ? En réfléchissant aux événements de Noël, elle s'était rappelé le bouquet d'orchidées qui répandait une senteur si fine auprès de son verre, elle s'était rappelé le grand portrait de Sacha Praline et la drôle de mine que Jacques avait faite au moment où elle avait parlé de la chanteuse et, en petite Parisienne qui a entendu causer à mots plus ou moins couverts de toutes sortes de choses, elle s'était inquiétée de ces fâcheux symptômes. Mais le mardi Jacques vint, et, lorsqu'il entra, elle eut dans les yeux cette clarté que le jeune homme y avait vu luire au bal.

Une dizaine de personnes se trouvaient réunies dans le salon. En voyant Jacques s'asseoir dans le cercle où madame Cormont lui désignait une place et se mettre à parler le plus naturellement du monde, Huguette ne put s'empêcher de sourire. Il lui fallut se répéter cent fois que c'était bien "lui" qui était là au milieu de ce groupe familial.

Elle servait le thé avec Germaine Miral.

Quand Jacques prit de ses mains la tasse toute chaude et odorante, il la remercia sans affectation, mais avec une sorte de douceur malicieuse, res-souvenir inexprimé du souper de Noël, et elle éprouva une bête de petite joie

à se dire qu'il y avait entre elle et lui un secret, quelque chose que, sauf elle et lui, personne dans ce grand salon ne savait. Et elle était heureuse aussi lorsqu'un coup d'oeil à la glace lui révélait une Huguette un peu lointaine et comme inconnue; sa longue robe souple d'un vert doux, son col de guipure fleuri de roses naturelles, la coiffure qu'elle s'était faite et dont l'ébouriffement ondulé dépassait la ligne pure de son front, ajoutaient à sa grâce délicate je ne sais quel charme de très fine modernité. Elle sentait qu'on la suivait des yeux, qu'on l'admirait et, recueillant les hommages muets, les sourires inachevés qui lui révélèrent sa joliesse de figurine et lui en laissaient deviner le pouvoir encore ignoré, elle les réunissait dans sa pensée pour les offrir à Jacques d'un regard où son coeur se donnait ingénument tout entier.

Mais pourquoi M. Rial devenait-il si grave dès qu'il cessait de prendre une part active à la conversation? Au bout d'un instant pourtant, il se rapprocha des deux jeunes filles qui s'étaient assises sur un canapé, et on parla théâtre.

Germaine était au courant d'une foule de choses tandis que la pauvre Huguette n'avait presque rien vu; bientôt elle prit un air malheureux.

—Est-ce que vous n'aimez pas le théâtre, mademoiselle? demanda Jacques.

—Moi je l'adore, répondit-elle avec sa fougue habituelle; c'est ma tante qui ne l'aime pas, parce qu'elle a des principes...

—Si j'étais madame votre tante, fit gravement Rial, je crois bien que j'enverrais promener mes principes lorsqu'il s'agirait de vous refuser quelque chose.

—Oh! monsieur, quel dommage que vous ne soyez pas ma tante! s'écria Huguette d'un air si comique que Germaine éclata de rire.

Mademoiselle Sauge rit aussi, puis soudain, bien involontairement, elle se dit que cette tante-là ne ferait peut-être pas une grimace d'ennui, quand la tête blonde de sa nièce se poserait

sur son épaule, et elle devint plus rose que les fleurs de son bouquet.

Jacques était très pâle, lui. Huguette le remarqua, lorsqu'il se leva et s'inclina pour prendre congé d'elle.

—Est-ce que vous souffrez? demanda-t-elle simplement.

Germaine s'était éloignée, appelée par sa mère. Jacques serra la main qu'Huguette lui tendait, les yeux anxieux, et sourit d'un sourire un peu forcé en disant:

—Mais pas du tout, je vous remercie.

Puis, il ajouta plus bas et comme se parlant à lui-même:

—Je suis content d'être venu... Adieu, mademoiselle.

Son visage s'était assombri; dans sa voix vibrait quelque chose de triste.

—Au revoir, riposta Huguette, insistant presque sur le mot.

—Au revoir, répéta-t-il, souriant plus franchement cette fois.

Le salon s'était vidé peu à peu.

Après avoir reconduit madame et mademoiselle Miral, Huguette vint s'asseoir auprès de sa tante, qui causait avec madame Josse et Robert. On prononçait le nom de Jacques Rial.

—Il est vraiment très agréable, disait madame Cormont.

Robert Josse pencha un peu la tête, et baissant la voix:

—Savez-vous qu'il se bat demain? dit-il.

Huguette faillit jeter un cri; pendant un instant tout dansa autour d'elle, les contours des objets se brouillèrent à ses yeux; elle ne perçut que comme un son vague et dépourvu de sens la réponse de sa tante, puis, elle se contenta par un grand effort de volonté, et elle entendit Robert Josse qui reprenait sur une question de madame Cormont:

—Oh! à propos de bottes, une causerie de cercle qui a dégénéré en discussion. Victor Laugeais—encore un de vos voisins, justement, madame! —a tenu je ne sais quel propos sur je ne sais quelle rencontre faite dans l'escalier de cette maison. Jacques lui a répondu avec calme que ses paroles étaient inconsidérées, que certai-

nes plaisanteries sont fâcheuses par l'interprétation qu'on en peut donner. Laugeais s'est monté, Rial a répliqué avec moins de patience; des mots plus graves ont été échangés; alors, comme Laugeais ne veut pas retirer ses paroles et que Rial ne peut pas avaler les insanités que lui a publiquement débitées cet énergumène, ils vont se battre... Deux amis! c'est d'un ridicule achevé! D'ailleurs, tout le monde pense qu'il doit y avoir autre chose; le prétexte était par trop puéril...

—Est-il possible, s'écria madame Cormont que l'on oublie aussi facilement le commandement de Dieu!

A partir de ce moment, Huguette ne comprit plus ce qui se disait tout près d'elle. Elle n'entendait plus, elle ne savait plus que deux choses: c'est que Jacques Rial allait se battre, qu'il pouvait être tué, et qu'elle, la petite folle, la petite étourdie d'hier, elle aimait sérieusement, profondément pour la première fois.

Plus de Prince Charmant! Jacques Rial, était-ce un homme plus aimable, plus séduisant, que tout autre? Non peut-être, mais c'était "lui". Plus de jolis rêves! Seulement cette idée affreuse d'un pistolet braqué sur le front de l'homme aimé ou d'une pointe menaçant sa poitrine. Selon Robert Josse, Laugeais avait clairement saisi le premier prétexte venu pour se fâcher; mais ce prétexte, elle, Huguette, l'avait fourni et, avec une lucidité implacable, se rappelant certaine porte qui s'était ouverte au moment même où elle s'échappait de l'appartement de Jacques, elle reconstituait la querelle. La rencontre au petit jour d'une femme qui montait l'escalier avec un air de fuir avait inspiré à M. Laugeais une plaisanterie qui avait été mal prise; une discussion s'était engagée et c'est ainsi que, par la faute d'une enfant distraite, Jacques allait risquer la mort. S'il était tué! Un frisson secoua la jeune fille. Soudain elle sentit qu'un tel malheur lui ôterait toute force et tout désir de vivre.

Peu habituée à se tourmenter longtemps des difficultés d'autrui, ignorant totalement Laugeais et les détails

de l'équipée d'Huguette, et ne se doutant guère que sa nièce pût en quelque façon être la cause d'un duel, madame Cormont ne parla pas dans la soirée de ce qui lui avait été dit par Robert Josse. Huguette ne chercha naturellement pas à la mettre sur la voie des découvertes. Elle essaya même de babiller et lut une partie du temps ou du moins tint un livre. Cependant, une angoisse terrible la torturait.

Sa première impulsion avait été de courir chez Laugeais, de tout lui raconter, d'obtenir de lui qu'il retirât ses malencontreux propos; mais bientôt elle s'était souvenue de quelques mots de M. Josse... Si vraiment l'histoire de la maison n'était qu'un prétexte! Les paroles les plus graves avaient été prononcées par M. Laugeais: sans doute, avait-il contre Jacques un grief personnel. De quel droit Huguette se mêlerait-elle de cette affaire? Quelle opinion Jacques prendrait-il d'elle, après cette inopportune intervention?

En proie à des idées bien sombres, la pauvre enfant ne parvint à s'assoupir que vers le matin. Quand elle s'éveilla, neuf heures sonnaient et, déjà, madame Cormont était sortie.

D'abord les yeux d'Huguette se promènèrent indécis dans la chambre; son esprit encore engourdi ne lui apportait que de confuses réminiscences, puis un souvenir aigu jaillit de son cerveau et une pensée lui vint si déchirante qu'un sanglot lui échappa: "Si à cette heure même Jacques ne vivait plus!"

Et, dans une de ces visions rapides que crée l'exacerbation de l'inquiétude, elle se le figura étendu sur un lit, le front sanglant, le visage tiré, ses lèvres blêmes crispées sous sa moustache blonde, ses deux mains croisées sur sa poitrine... Elle imagina la maison tendue de noir, les voitures de deuil qui avançaient lentement au bord du trottoir couvert de monde, les couronnes, les bouquets, les hommes de la mort, sinistres, semblables à des spectres... puis quelque chose de long qu'on portait... Et plus jamais

elle ne le verrait, plus jamais elle n'entendrait cette voix grave, elle ne rencontrerait ces yeux profonds où brillait par moment une expression de gaieté tendre, plus jamais elle ne sentirait cette main douce et ferme de protecteur enfermer sa main à elle, sa main d'enfant étourdie. Jamais, plus jamais! Elle tendait son esprit sur le mot comme si le sens lui en fût resté jusque-là impénétrable, comme si elle n'eût pu parvenir à en concevoir encore toute l'irrévocabilité.

Elle avait envie de pleurer, mais elle dévorait ses larmes. Dans sa folie de détresse, il lui semblait qu'elle n'aurait su pleurer que s'il avait été là, "lui", que si elle avait pu s'appuyer contre son épaule, se sentir soutenue par son bras... Oh!! s'en remettre à lui, entièrement de toutes choses, abdiquer toute volonté, n'être plus qu'une enfant aimée, guidée par lui!

Elle s'était habillée fiévreusement; elle gagna le salon; elle s'assit à sa place favorite près de la fenêtre. Tout lui paraissait morne, désolé. Il était environ dix heures et demie, quand la femme de chambre entra pour recharger le feu; elle s'agenouilla devant lâtre, et, tout en disposant les bûches:

— Ah! mademoiselle, dit-elle, le pauvre monsieur du troisième, on vient de le ramener dans une voiture, je crois bien qu'il est mort ou qu'il n'en vaut guère mieux...

Huguette, qui avait à peine tressailli au bruit de la porte, se leva toute droite.

— Qui? demanda-t-elle presque durement.

— Celui qui fait des livres, mademoiselle; il est tout jeune...; c'est affreux!

Mademoiselle Sauge répéta d'une voix basse, indifférente:

— Oui, c'est affreux.

Puis, elle sortit de la pièce. Alors, spontanément, sans réfléchir, sans les arrêter un seul instant à l'incorrection de sa démarche, elle ouvrit brusquement la porte et se précipita dans l'escalier. En quelques secondes, elle fut au troisième étage. Elle se sentait

blême et prête à défaillir; quand elle eut tiré la poignée de la sonnette elle fut obligée de s'appuyer au chambranle pour ne pas tomber. Presque aussitôt, un monsieur plus âgé que Jacques apparut dans l'entre-bâillement prudent de la porte.

En voyant la jeune fille, il fit un geste étonné:

— Vous êtes chez monsieur Rial, mademoiselle? objecta-t-il, comme s'il avait cru à une méprise.

Mais elle entra, suffoquant, ne trouvant pas de mots pour expliquer sa visite.

— Je sais, je sais, murmura-t-elle, seulement...

Puis, sa nature primesautière reprenant le dessus, elle balbutia:

— Il n'est pas mort, monsieur, n'est-ce pas, dites-moi qu'il n'est pas mort.

Et elle fondit en larmes.

Le monsieur, qui n'était autre que Victor Langeais, fut ému de ce désespoir auquel, d'ailleurs, il ne comprenait mie.

— Mort! Dieu merci, non, rassurez-vous, mademoiselle, s'écria-t-il vivement, il n'a qu'une égratignure à l'épaule.

— Ah! merci, murmura Huguette, on m'avait dit que... qu'il...

— On a pu le croire beaucoup plus malade qu'il n'est; le froid était intense et tant la douleur que la température l'ont saisi lorsqu'il est descendu de voiture, de sorte qu'il s'est trouvé mal, mais il n'a pas de fièvre et c'est le principal... Il ne s'est pas même couché. En ce moment, il se repose, un peu fatigué par le pansement de sa blessure... Dans quelques jours, il sera remis.

En parlant, le notaire avait ouvert une porte et avait fait entrer Huguette dans la salle à manger. La jeune fille murmura:

— Vous avez été le témoin de monsieur Rial?

Il eut un sourire amer.

— Hélas, non, mademoiselle, j'ai été son adversaire et je vous assure que, si je pouvais maintenant être à la place de Rial avec une blessure dix

fois plus grave, je m'estimerais plus heureux que je ne le suis...

— Alors, pourquoi ? fit Huguette avec un soupçon de vérité dans son regard franc.

— Pourquoi, mademoiselle ? Parce que je me suis abandonné à une sottise colère qui m'a conduit plus loin que je ne l'eusse souhaité, parce que... est-ce qu'on sait ? Parce que je suis un imbécile, si vous voulez ! Aujourd'hui, je ne m'explique guère par quelle aberration d'esprit, j'en ai pu venir à me battre avec Jacques Rial, moi ! Tenez, c'est la vue de son sang qui m'a dégrisé... et de la jolie manière ! Il s'est mal défendu, mademoiselle, soyez-en certaine, il savait trop bien à quelle mazette il avait affaire : il m'a ménagé, le pauvre garçon !

Et une imprécation à l'adresse de Sacha montait aux lèvres de Laugeais.

Fallait-il qu'elle l'eût affolé, cette femme ! Car, enfin, pendant quelque temps, il avait bien réellement haï son ancien camarade, le poussant à bout, lui cherchant, sous tous les prétextes, une querelle que la patience un peu indifférente de Jacques avait seule différée, jusqu'au moment où sa dignité d'homme lui avait interdit une plus longue tolérance.

Alors, Laugeais avait exulté et, repoussant toute tentative de conciliation, il était allé sur le terrain comme à une fête, puis, quand le combat avait été interrompu, l'infériorité de Jacques atteint à l'épaule étant manifeste, il avait eu un moment d'accablement, il s'était fait horreur à lui-même et, quand l'ami d'autrefois, ému de la désolation qui se peignait sur son visage, lui avait tendu la main, il avait fondu en larmes.

Plus tard, demeuré seul avec le blessé, Victor avait dit :

— Je suis un malheureux fou, Rial. C'est à cause de Sacha, vois-tu...

Jacques avait ouvert de grands yeux, et, tout à coup, une foule de choses qui jusque-là lui avaient paru obscures s'étaient éclairées d'un jour nouveau. Il avait murmuré : "Tu n'as plus aucune raison d'être jaloux, mon

pauvre Laugeais... Soyons bons amis comme par le passé."

Cette piteuse histoire du pauvre notaire si peu fait pour les grandes passions et les aventures d'épée, Huguette l'ignorait, mais l'adversaire de Jacques semblait à la fois si désespéré et si embarrassé de son désespoir, que la jeune fille fut touchée.

— Je vous plains beaucoup, monsieur, dit-elle doucement.

Elle se recueillit, puis bravement elle ajouta :

— Il faut que je vous parle, car, enfin, vous voyez que je suis au courant, que j'ai tout compris... Je sais que vous m'avez aperçue le matin de Noël.

Laugeais écarquilla les yeux.

— Eh bien, je ne savais pas, moi, mademoiselle, s'écria-t-il. Il est vrai que j'ai aperçu la silhouette très gracieuse d'une femme qui montait en toute hâte et qui... qui... qui avait presque l'air de sortir de chez Jacques Rial, mais...

Elle reprit en hésitant un peu :

— Quelle mauvaise opinion vous devez avoir de moi, monsieur !...

Et, avec sa franchise ingénue, elle raconta son aventure de la nuit de Noël.

— Quand je me suis trouvée chez votre ami, j'ai été très surprise mais pas bien effrayée : j'étais prête à m'en aller comme j'étais venue... C'est à ce moment, continua-t-elle avec colère, que je ne sais quel imbécile a fermé la porte du dehors...

Laugeais fit presque le mouvement de s'incliner, mais il ne se froissa pas de l'épithète, la trouvant très justement appliquée, et il écouta le récit de la jeune fille.

— Vous comprenez, monsieur, quels remords j'ai eus, quel chagrin, quand j'ai appris que monsieur Rial était blessé à cause de moi... Ma tante n'était pas là, je n'ai plus eu qu'une idée, qu'un désir, savoir ! Et je suis descendue. Maintenant, j'espère que vous ne verrez en moi qu'une incorrigible étourdie et que vous me jugerez avec indulgence...

— Mademoiselle répartit Laugeais, je me rappellerai qu'en une circonstance

tance où j'ai agi, moi, comme un fou et un sot, vous vous êtes montrée pleine de courage et de coeur.

—Alors, adieu, monsieur ! conclut gentiment mademoiselle Saugé.

A ce moment, la voix assourdie de Jacques prononça quelques mots dans la pièce voisine. Laugeais y pénétra précipitamment et revint presque aussitôt.

—Mon ami vous a entendue parler, mademoiselle, dit-il; il est très touché de votre généreuse spontanéité, et vous en remercie.

Huguette fit un petit signe de tête, puis elle regarda Laugeais, et, devenant pourpre, elle balbutia :

—Il n'est pas gravement blessé, n'est-ce pas? Vous en êtes sûr, tout à fait sûr?

Et le bon Laugeais vit dans les yeux qui le suppliaient ainsi, tant d'amour un amour si vrai, si candide, qu'il en fut ébloui.

—Voulez-vous le voir ? demanda-t-il.

Elle tressaillit.

—Le voir... mais je n'oserais pas, il serait fâché, il...

Pour toute réponse, le notaire ouvrit la porte du salon, et s'effaçant, pour laisser passer Huguette qui, presque inconsciente, obéissait à la suggestion de ce geste, il resta dans la salle à manger.

La pièce où se trouvait la jeune fille était claire d'une clarté blanche et morne qui semblait tomber des toits couverts de neige. Elle reconnut à peine le joli salon de la dinette. A demi couché dans un fauteuil, Jacques Rial s'abandonnait sur les oreillers qui lui soutenaient l'épaule et le bras droit, et la pâleur de son visage qu'encadrait lugubrement tout cet appareil de malade, accentuait encore la tristesse de son attitude lassée.

En voyant Huguette, il eut presque un sursaut et l'émotion tira un peu ses traits. Alors, elle s'arrêta à quelques pas de lui, la gorge serrée tout à coup :

—C'est vous, murmura Jacques dans le soupir d'un homme qui rêverait, c'est vous!

Elle balbutia :

—Je suis venue parce que votre ami m'a fait entrer... on m'avait dit...

Son pauvre visage se contracta et le jeune homme pensa qu'elle allait pleurer.

—On vous a dit que j'étais dangereusement blessé, continua-t-il très doucement, et, comme vous êtes bonne, vous avez voulu savoir si c'était vrai...

—J'ai cru qu'on vous avait tué, et à cause de moi... de moi!...

Puis, comme Huguette ne pouvait décidément pas retenir ses larmes, elle cacha sa tête dans ses mains, et, les deux coudes appuyés sur la cheminée, elle se mit à pleurer, éternuée, embarrassée, à bout de raisons pour expliquer ses sanglots, se sentant sotte et peu convenable... et remarquant pourtant, d'un premier coup d'oeil, jeté à travers ses doigts, que le portrait de Sacha Praline n'était plus à la place où elle l'avait vu.

Jacques, gêné par les bandes qui lui enserraient l'épaule, fut pris d'une sorte de détresse devant cette douleur.

—Mais puisque ce n'est pas vrai, puisque je n'ai pas été tué... dit-il naïvement.

Avec un grand effort, elle se contenta, et, se relevant, elle répondit :

—Je ne veux pas vous faire de peine, vous avez bien assez de mal ainsi. Est-ce que vous souffrez beaucoup?

—Mais non, je vous assure...

Il la regardait avec une reconnaissance émue; après un instant, il ajouta :

—Je vous remercie de votre sympathie, de votre bonté... j'en suis touché plus que je ne puis dire...

Il fit le mouvement de tendre la main, mais Huguette se retrancha prudemment auprès de la cheminée, regardant de temps à autre la place d'où Sacha était absente.

—Est-ce que vous ne voulez pas que je vous remercie? reprit l'écrivain d'une voix qui implorait. Vous voyez, on m'a défendu de quitter mon fauteuil; je vous en prie, approchez-vous un peu...

—Il ne faut pas bouger, il ne faut pas, dit vivement Huguette.

Timidement, elle s'avança et mit une de ses mains dans la main de Jacques, mais aussitôt il les prit toutes les deux; son regard exprimait un ravissement.

—Je suis bien heureux d'être blessé, murmura-t-il.

Mais Huguette devina dans les yeux du jeune homme quelque chose qu'elle n'y avait pas encore vu; elle entendit dans sa voix quelque chose qui n'y avait pas encore vibré... Avant même que Jacques eût parlé, elle lut un aveu sur ses lèvres.

—Oh! mon Dieu, s'écria-t-elle, tandis que son visage reflétait un véritable effroi, oh! mon Dieu, je vous en prie, monsieur Rial, ne dites pas ce que vous alliez dire, parce qu'alors... ce serait encore moins convenable que je sois montée chez vous!...

Cependant, ses deux mains étant prisonnières, il lui fut impossible de se sauver aussi loin qu'elle l'aurait voulu.

Jacques souriait d'un air à la fois très amusé et très tendre.

—Qu'est-ce que vous me défendez de dire?

—Des choses comme cela...

—Des choses comme quoi?... Je vous adore, Huguette...

Dans une confusion éperdue, elle arracha ses mains de l'étreinte qui les enveloppait et s'en couvrit les yeux.

—C'est très mal, gémit-elle, je vous prie de ne plus dire ça!

—Eh bien, je ne le dirai plus, plus jamais... seulement ne soyez pas méchante... Est-ce ma faute si, depuis le jour où vous êtes entrée ici, je ne peux plus penser qu'à vous, si, quand je vous ai aperçue au bal des Mage, il m'a semblé qu'un grand bonheur m'arrivait. Je me serai trompé, voilà tout... Pourtant, j'ai éprouvé une telle joie en voyant votre émotion...

—Il est bien naturel d'être émue quand on a failli causer la mort de quelqu'un, murmura Huguette.

—Alors, si Laugeais avait été blessé à ma place...

Une malice passa sous la frange humide des cils d'Huguette.

—J'aurais été tout aussi bouleversée, mais oui, conclut-elle.

—Et si, par aventure, madame Cormont, votre tante, m'accordait cette petite main-là, c'est vous qui me la refuseriez?

Mademoiselle Sauge le regarda un peu en dessous.

—Votre ami, qu'est-ce qu'il dirait?

—Laugeais?

—Oh! non, pas Laugeais, l'autre... celui... celui qui aime les orchidées...

—Il ne me dirait rien à moi, en tout cas, puisque nous sommes brouillés.

—Et ma tante, qu'est-ce qu'elle dirait?

—Et vous, qu'est-ce que vous diriez?

—Moi, je dirais... je dirais que je veux réfléchir, je pense...

Elle s'éloigna un peu; Jacques fit pour la retenir un mouvement qui lui arracha une plainte involontaire.

Oh! la belle dignité d'Huguette!

Elle devint plus pâle que Jacques.

—Mon Dieu! Vous souffrez?

—Non, murmura Jacques, oh! non.

Alors Huguette à mi-voix:

—Il faut que je m'en aille...

Lentement Rial pressa ses lèvres sur les petites mains qui réclamaient si humblement leur liberté.

—Vous me les rendrez? pria-t-il.

—Oui...

—Alors, allez, ma chérie, mon cher petit ange... dit-il si bas qu'Huguette entendit à peine.

—Ah! mon bon Laugeais, je t'aime bien! s'écria Jacques, lorsque le notaire reparut, après avoir refermé la porte.

Le 24 décembre, un an plus tard.

Au premier abord, rien ne semble changé dans le vaste cabinet de travail de Jacques Rial; cependant le "coin d'Huguette" égaye l'embrasement d'une des fenêtres, il y a des bouquets dans tous les vases et, sur le bureau où des feuillets couverts d'écriture sont épars, un beau portrait sourit au labeur inachevé du jeune romancier, le portrait de la petite féée blanche qui, certain soir d'hiver,

surgi de la pénombre, telle qu'une figure évoquée...

Comme un an auparavant, devant le feu clair, une table a été dressée qui porte un couvert étincelant et fleuri; comme un an auparavant, Huguette est assise en face de Jacques... Bientôt minuit! bientôt Noël!

Monsieur et madame Rial réveillent en tête à tête... Et Huguette, malicieuse, se demande ce que dirait Monsieur Tout le monde, s'il pouvait supposer que ce n'est pas la première fois!!!

FIN

N'OUBLIEZ

PAS

QUE DANS

**La Revue
Populaire**

DE

JANVIER

Nous publierons

DEUX

MAGNIFIQUES ROMANS

**“REVER
ET
VIVRE”**

PAR

JEAN DE LA BRETE

**“UN
AMOUR”**

PAR

HENRI ARDEL

RETENEZ D'AVANCE VOTRE PROCHAIN NUMERO

UN ROMAN COMPLET

Le Secrétaire de Claude Chamboche

Par GUY CHANTEPLEURE

I

Lorsque Claude Chamboche traversa la Seine, l'habitude seule lui fit tourner la tête vers le Paris ancien qu'il aimait, et il passa, ne remarquant, à cette heure, ni la grâce aérienne des clochers, lointains dans la brume d'automne, ni la ravissante suavité de l'eau grise où le ciel se mirait en reflets opalins.

Il marchait distraitemment et sans méthode comme un homme préoccupé. En tournant une rue, il heurta l'épaule d'une dame chargée de paquets et sans grâce et l'on a toujours quelque peu l'équilibre d'une manne de gâteaux sur le chef blanc d'un petit pâtissier.

—Hé, dites donc, là-bas, le vieux à la tête de pipe! C'est pas la peine de se payer quat'-z-yeux, alors! goguenarda le gamin.

Il arrivait ainsi que Claude Chamboche qui n'avait pas trente ans, fut traité de vieux. Très grand, il se tenait un peu courbé, très myope, il portait des lunettes, puis, surtout, il était laid et sans grâce et l'on a toujours quelque peine à se figurer la jeunesse autrement que belle ou tout au moins avenante. Pour que Claude parût jeune, il fallait que le sourire de ses yeux qui étaient profonds et lumineux et de sa bouche qui était fraîche et intelligente, éclairât de douceur et de charme la rudesse osseuse de son masque tourmenté...

A ce moment, il n'avait guère l'âme à sourire et l'apostrophe du petit homme blanc le fit tressaillir douloureusement.

Il avait plusieurs causes de peine. Le matin même, il avait assisté aux dernières convulsions d'Orso, un vieux chien qui lui venait de son père. Et maintenant, il sortait de chez madame Aveline qui, très gentiment, après s'être montrée plus jolie et plus coquette que de coutume, lui avait déclaré qu'elle ne se déciderait probablement jamais à être sa femme.

Claude était toujours triste quand il avait vu madame Aveline; pourtant, il eût trouvé la vie morne et insipide si défense lui eût été faite de la voir. Jamais il ne quittait, pour passer quelques heures à Paris, sa paisible retraite de Saint-Géroche, sans aller chercher un peu de souffrance, à défaut de joie, dans le petit salon de sole pâle où on le recevait en souriant.

Madame Aveline pensait très certainement que le coeur tendre et palpitant de Claude Chamboche avait été créé pour lui servir d'amusette. Le jeu avait commencé au temps où elle portait encore des robes courtes et où Claude, son ami d'enfance, était élève à l'Ecole des Chartes, il ne s'était interrompu qu'à peine, lorsque la blonde Renée avait épousé le peintre Aveline; il avait repris de plus belle depuis qu'elle était veuve et que Claude, toujours amoureux, ne cessait de lui offrir, avec ce pauvre coeur qu'elle maltraitait, un nom honorable qu'elle jugeait ridicule et une fortune assez brillante qui ne laissait pas de la tenter un peu.

... Mais c'était un jeu cruel et, ce jour-là, Claude se sentait tout à coup si seul, si désespérément seul dans le vaste monde et l'interminable vie, que

la disparition d'Orso, dont l'accueil ne le réjouirait plus au seuil de sa maison, prenait à ses yeux les proportions d'une catastrophe.

Il l'aimait cette jolie vieille maison qu'au village de Saint-Géroche, on appelait l'Ermitage. Il s'était épris de ses murs gris, de ses niches et de ses lucarnes historiées, un jour qu'il parcourait en touriste la vallée fleurie de l'Aubetin. Il l'avait achetée avec l'intention avouée de s'y reposer l'été et le désir secret de se rapprocher ainsi de madame Aveline qui, chaque année, s'installait pour un mois aux environs de Coulommiers dans le but de cajoler l'héritage d'une tante ; puis, après la mort de ses parents, las de Paris, il s'y était établi définitivement. C'était à l'Ermitage que, n'ayant plus personne à aimer, il avait essayé de refaire sa vie et de la donner toute au travail, puisque Renée en avait refusé la meilleure part. Mais de cette existence nouvelle, de cette maison d'artiste et de savant, le bonheur comme l'amour, semblait à tout jamais banni.

Claude marchait toujours, soucieux dans la rue populeuse. Une rancune amère, mit en révolte sa patience résignée, puis il pensa :

"Qu'ai-je pour plaire à cette jolie femme... Et de quel droit me plaindrais-je de son indifférence?... Il est tout naturel qu'elle ne m'aime pas!"

Sa colère tomba; fuyant la tristesse d'une méditation stérile, il se réfugia dans cette grande passion des choses anciennes qui mêlait à sa vie très simple, la jouissance d'un luxe délicat; il se rappela le but de sa course, la "trouvaille" que lui avait annoncée, trois jours auparavant, une lettre laconique de Bréchoit-Jourdain, antiquaire à l'enseigne du "Gentil Page".

Que devait-il attendre de cet avis plein de promesses? Le vitrail à fond de grisaille et à personnages polychromes qu'il cherchait pour son cabinet de travail et dont une verrière admirée à Rouen dans une église, lui représentait l'idéal... ou la longue table de noyer aux cariatides fantastiques, oeuvre d'Hugues Sambin ou de tel autre huchier bourguignon du XVI^e

siècle, qu'il souhaitait pour sa petite salle à manger?

Tout en gagnant la rue étroite au bout de laquelle se balançait à la mode d'autrefois, l'enseigne du "Gentil Page," Chamboche se laissa distraire par le problème. Sa curiosité de collectionneur se surexcita.

Mais tout d'abord, il fut déçu. Bréchoit-Jourdain était sorti.

— Et Jacquemin ? demanda le jeune homme.

— Jacquemin est en haut, répliqua la vieille gouvernante qui tricotait au rez-de-chaussée dans la boutique.

Jacquemin, c'était un enfant trouvé qu'une cousine de Bréchoit, marchande de curiosités dans une ville de province, avait recueilli, quelque quinze ans auparavant, en mémoire d'un fils tendrement pleuré. La bonne dame, morte à Paris, où elle venait d'acheter le fond d'un antiquaire, n'avait pas laissé de testament, mais son seul héritier légal, son cousin Bréchoit, ancien expert d'art, avait repris avec succès la suite de ses affaires et, par charité ou respect humain, avait gardé Jacquemin qui lui rendait déjà des services et ne lui coûtait pas grand'chose.

Claude eut vite atteint le magasin du premier étage. Quand il entra, une tête bouclée, d'un brun de châtaigne mûre, se dressa au-dessus d'un infolio grand ouvert; un délicieux visage apparut, très jeune, avec le doux ovale effilé, la bouche tendre et mystérieuse et les larges yeux pensifs qu'on voit aux anges de certains primitifs italiens; et tout de suite, le petit Jacquemin se leva étrange et charmant, dans le décor que faisaient à sa grâce fluette de page, les richesses vieillies du magasin où, parmi les meubles précieusement sculptés, sous les yeux des portraits en habits de parade, la fanfare somptueuse des vieux brocarts et des orfrois s'harmonisait à la chaude patine des bijoux, des orfèvreries et des armes.

En plein XIX^e siècle, il était vêtu comme eût pu l'être un contemporain du roi Charles VIII.

Le sayon de velours sombre à vastes manches enveloppait de plis amples

son corps svelte et menu, ne découvrant qu'à peine un pourpoint de drap de soie sobrement passementé qu'éclairaient au col la blancheur du linge fin et l'éclat d'une lourde chaîne d'or.

Claude Chamboche ne pouvait s'étonner de ce costume; depuis deux ans qu'il fréquentait les magasins de Bréchoit-Jourdain, il avait toujours vu l'enfant habillé de la sorte et cette fantaisie de l'antiquaire qui avait fait du petit gardien de sa galerie, un bibelot animé, une exquise poupée de musée lui semblait aimable et séduisante.

Il exposa l'objet de sa visite et consentit à attendre le marchand qui ne s'était absenté que pour un instant.

II

—Bréchoit me fait prévoir une merveille... Qu'est-ce, petit Jacquemin? le sais-tu? demanda Claude, intrigué.

Jacquemin sourit d'un air de triomphe discret.

—Je le sais, monsieur Chamboche! C'est un manuscrit espagnol du XIII^e siècle... un vrai!

Chamboche eut un cri:

—Un exemplaire du "Commentaire de Béatus", peut-être...?

—Un exemplaire du "Commentaire de l'Apocalypse", par Béatus de Liebana, oui, monsieur Chamboche... Un manuscrit enluminé, avec une couverture métallique, rehaussée de nielles et d'émaux de couleurs... Avant de s'adresser à la Bibliothèque ou à Cluny, monsieur Bréchoit a voulu vous l'offrir...

—Il a, parbleu bien fait!... S'il ne se trompe pas, ou n'a pas été trompé, son "Béatus" est un trésor.

—Un trésor, oui, certes! affirma la voix douce et très claire de Jacquemin. Vous verrez les initiales à histoires! Il y en a plus de soixante!... D'abord on est un peu dérouté par ce dessin rude et naïf, puis on en conçoit la force expressive et l'admirable fantaisie... Et quel coloris! Presque pas de bleus—il paraît que les miniaturistes espagnols n'employaient guère le bleu—mais des violets, des pourpres de toute beauté, avivés par une sorte

de gomme à reflets d'argent dont l'effet vous charmera... Oh! vous verrez, par exemple, le P, d'où se précipitent vers l'abîme les dix rois alliés de la Bête, déguisés en fous et en jongleurs. C'est superbe, en vérité!

Cet enthousiasme amusait Chamboche. Très pris lui-même par le sujet, il posa des questions précises, techniques. Le petit Jacquemin répondait gentiment, sérieusement, non pas certes en érudit, mais en observateur subtil. Claude s'était plus d'une fois étonné des réparties de l'enfant qui décelaient un sens artistique déjà sûr, une intelligence vibrante et singulièrement intuitive. Jacquemin l'intéressait par sa douceur pensive et la vie étrange qu'il menait, si jeune et d'âme si fraîche, dans cette poussière de passé, au milieu des vieux meubles et des vieux livres dont il semblait entendre le langage mystérieux.

—Quel âge as-tu? interrogea-t-il. Jacquemin hésita.

—Je ne sas pas trop... peut-être seize ans...

—On pourrait presque te croire plus jeune, quand on te voit... et l'on te croit plus âgé quand on t'écoute, remarqua le jeune homme en souriant. Tu es très savant pour ton âge!

Jacquemin sourit aussi et secoua la tête d'un mouvement qui fit voltiger ses boucles.

—Non, monsieur Chamboche, je ne suis pas savant... Seulement, je vois de belles choses... puis monsieur Bréchoit-Jourdain a beaucoup de livres qui traitent des questions dont il s'occupe... Et je les lis à temps perdu... Malheureusement les ouvrages qui parlent des manuscrits et surtout des miniatures sont rares ici...

—Les ouvrages qui parlent des miniatures sont rares partout... Les peintres sur vélin n'ont pas été à beaucoup près l'objet d'une étude aussi approfondie que les autres genres de l'art ancien... J'ai toujours souhaité, figure-toi, de consacrer un essai à nos vieux enlumineurs. J'ai même recueilli sur la matière quantité de documents, de notes... Tu ne peux t'imaginer, petit Jacquemin, combien d'ouvrages j'ai entrepris ainsi... Mais je manque

de persévérance... Je doute de moi... Je ne suis qu'un songeur de livres... et je n'achève rien.

Il avait prononcé ces mots assez tristement et comme s'il avait oublié la présence de Jacquemin.

—Pourquoi? objecta celui-ci. Un "songeur de livres" qui serait aussi un savant et qui écrirait à la fois ce qu'il sait et ce qu'il rêve, ferait une oeuvre très belle!

Claude releva la tête.

—Tu crois? dit-il.

Cette confiance naïvement exprimée lui était agréable et, soudain, un projet attrayant lui passa par l'esprit.

—Il me vient une idée que je communiquerai à ton patron, fit-il. Combien gagnes-tu ici?

L'enfant se mit à rire.

—Mais rien... La nourriture et le logement... c'est assez pour ce que je fais.

—Il me semble, précisément, que tu pourrais faire plus et mieux... Voyons, Jacquemin, si Bréchoit y consentait, voudrais-tu être mon secrétaire?

Jacquemin eut un petit sursaut dont Chamboche pensa saisir la signification.

—Ne crains pas que la tâche soit au-dessus de tes capacités... Tu es assez intelligent, je le sais, et assez laborieux, je le crois, pour te familiariser très vite avec les travaux que je réclamerais de toi... et qui t'intéresseraient et te profiteraient plus que cette garde passive du magasin de Bréchoit. Ma maison, un ancien presbytère qui a bien trois siècles d'âge, te plairait... Elle est toute remplie de choses vénérables parmi lesquelles tu trouverais des amis et des livres de tous les temps que tu pourrais feuilleter à l'aise. Tu le serais en meilleur air qu'ici. Saint-Géroche n'a rien de commun avec les localités de la banlieue. C'est la vraie campagne, libre et saine... Pendant les heures où ton travail ne te retiendrait pas, tu te promènerais à travers les bois et les champs, et tu prendrais le mouvement, l'exercice physique qui est nécessaire à ton âge... Je ne te propose peut-être pas une existence bien di-

vertissante, Je vis seul avec une vieille bonne fort dévouée qui est maussade et pleine de manies... je suis moi-même sans gaieté... mais tu aurais la satisfaction de gagner largement et honorablement ta vie... et tu serais traité chez moi comme l'enfant de la maison...

Jacquemin avait écouté en grand silence.

—Est-ce que tu regretterais beaucoup Bréchoit? ajouta Chamboche.

Mais il souriait de sa question, bien certain, que Jacquemin n'avait pu s'attacher au successeur de sa bienfaitrice, à ce vieillard quinqué et vulgaire qui ne manquait point de savoir, mais qui manquait de tact et de bonté et qui saisisait volontiers l'occasion de rappeler, sinon de reprocher à l'orphelin, des bienfaits, somme toute assez contestables.

La réplique de Jacquemin fut toute spontanée, cette fois.

—Oh! non... je ne le regretterais pas!

— Alors, reprit le jeune homme, pourquoi ne me réponds-tu pas? Tu n'as pas peur cependant de trouver en moi un mauvais maître?

Et il s'attrista... Le petit Jacquemin s'effarait-il, lui aussi, devant son visage aride et ne devinait-il rien du rêve qu'ébauchait déjà son coeur, tout à l'espoir de se prendre au charme d'une paternité de choix?

L'enfant le rassura.

—Je sais que vous êtes bon, dit-il, et vous m'avez toujours parlé avec beaucoup de douceur et de sympathie. Aussi vous suis-je reconnaissant... très reconnaissant...

—Alors? Tu penses que Bréchoit s'opposerait à mon projet?

Le petit Jacquemin hésita; brusquement, son fin visage se couvrit de rose.

—Monsieur Chamboche, dit-il enfin, il me faut vous faire un aveu bien singulier... Ce n'est pas seize ans que j'ai... mais vingt ans passés... Ce n'est pas Jacquemin que je m'appelle, c'est "Jacquemin"... Alors... vous ne pouvez pas prendre chez vous... une jeune fille...

—Une jeune fille!

Claude croyait rêver.

La douce voix reprit :

— J'étais toute petite quand madame Bréchoit, ma mère adoptive, qui avait bien le meilleur coeur, mais aussi l'imagination la plus romanesque du monde, se plut à m'essayer le joli travertissement que son fils avait porté dans une comédie enfantine où il avait figuré le roi Charles VIII... Elle trouva qu'ainsi vêtu, je ressemblais à ce fils tant pleuré et, tout aussitôt, son parti fut pris... Dorénavant, elle ne m'appellerait plus Jacquemine, mais Jacquemin et je serais son petit page, et je serais aussi le portrait vivant du cher disparu!... C'est sous ce déguisement, qui charmait l'excellente femme et amusait ses clients, que j'ai grandi. Et Jacquemine fit si bien place à Jacquemin qu'à Paris, où madame Bréchoit vint s'installer, il y a cinq ans, on n'a jamais connu que Jacquemin! Après la mort de ma protectrice, monsieur Bréchoit, pensant que, dans le cadre pittoresque du magasin de curiosités, mon costume constituerait une réclame originale, me pria de le conserver... On ne m'avait appris aucun métier... Je ne possédais rien, j'étais seule au monde... Bréchoit m'offrait de passer du rôle de portrait de famille à celui d'affiche artistique. J'ai accepté... Cependant je désirais, n'étant plus une enfant, que ma véritable personnalité demeurât, en ces conditions, complètement ignorée... Et ceci me fut accordé... J'ai renoncé aux vêtements de femme. Quand je sors, ce qui est à la vérité, très rare, je n'échange mon beau costume de représentation que contre une autre tenue masculine moins voyante. Dans ce quartier, où l'on ne me connaît guère, on me considère comme un très jeune homme, de caractère timide, de santé délicate et d'esprit faible... Voilà toute mon histoire... Vous voyez, monsieur Chamboche, que le petit Jacquemin ne peut pas être votre secrétaire... Mais il vous remercie de tout son coeur de votre bonté...

Chamboche souriait, point encore remis de sa surprise, amusé, touché et pourtant, pleurant sa chimère envolée, la douceur de cette affection d'enfant qu'il avait espéré s'attacher et le

rayon de joie que cette jeunesse eût fait luire sur sa maison.

— C'est dommage, dit-il... bien dommage...

Au bas du petit escalier de bois sculpté qui montait en colimaçon du rez-de-chaussée au premier étage, la voix nasillarde de Bréchoit résonnait.

Très vite, Jacquemine murmura :

— Je vous serais reconnaissante, monsieur, de ne parler à monsieur Bréchoit ni de votre proposition ni de ma réponse...

Et comme Chamboche acquiesçait d'un signe vague, elle ajouta :

— C'est un homme bizarre... il serait peut-être fâché...

III

L'hiver était venu, un hiver de neige et de givre. Saint-Géroche semblait un village de cristal dressé par une fée sur un tapis de velours blanc. Tout autour de l'Ermitage au toit éblouissant, aux arbres scintillants de stalactites adamantines, la campagne dormait, sous le ciel clair, dans l'air rose.

Un petit rayon de soleil, frêle et comme pâle de froid, s'était glissé au travers des vitraux, frôlant les tapisseries vertes, piquant les cadres d'or du cabinet de travail. Claude le laissait jouer familièrement sur les pages du livre qu'il annotait. Il partageait sa gratitude entre ce léger fantôme de lumière et la flamme généreuse du foyer et, malgré la mélancolie de son coeur, il s'abandonnait indolemment à la jouissance de se sentir chez soi et de s'y sentir à l'aise, un matin de gel, dans l'intimité de la nature toute proche et le bien-être d'un confort intelligent.

Depuis un grand mois qu'il s'était assuré la possession du "Commentaire de Béatus", il n'était retourné qu'une ou deux fois à Paris. Il essayait d'oublier madame Aveline, sans perdre le désir contradictoire et l'espoir déraisonnable de n'être pas oublié d'elle et, saisi d'une belle fièvre de travail, il préparait un volume de "Promenades archéologiques à travers l'île de France", tout en méditant amoureuxment

le plan de son ouvrage sur les enlumineurs de manuscrits.

Quand Thérèse vint lui dire qu'un jeune homme de mise convenable et de manières polies, qui s'était refusé à dire son nom, demandait à le voir, il fut aussi ennuyé que surpris. Puis il regarda la fenêtre blanche et la flamme rouge et, soupirant, il conclut :

—Faites entrer, Thérèse... Il faut bien que ce garçon se chauffe!

Thérèse s'effaça pour laisser passer le visiteur mais, comme elle refermait la porte, les bras lui tombèrent dans la surprise qu'elle eut et elle regagna sa cuisine en maudissant pour la première fois l'épaisseur des tapisseries qui masquaient toutes les issues du cabinet de son maître...

Au moment où le nouvel arrivant avait paru, Claude s'était écrié :

—Vous, mademoiselle!

C'était le petit Jacquemin qui venait d'entrer dans le cabinet de Claude.

Il tremblait sous le collet de drap dont il s'était enveloppé. Malgré la couleur sombre et l'ampleur de ses vêtements de jeune garçon, toute sa personne semblait claire et menue. La tristesse de son visage était jeune, douce et jolie. Et, soudain, en le voyant, Claude pensa au petit rayon de soleil qui s'était glissé jusqu'à l'âtre, si fin, si grêle, tout pâli par l'hiver et gracieux comme le printemps.

—Appelez-moi, Jacquemin, oh! appelez-moi Jacquemin, je vous en supplie, monsieur Chamboche, balbutia la voix enfantine, tandis qu'une expression de détresse agrandissait les yeux graves.

Mais Claude avait pris la main qui, d'instinct, se tendait vers lui et, avec une sollicitude fraternelle, il avait fait asseoir la jeune fille tout près de la vieille cheminée à hotte où d'énormes bûches brûlaient.

—Réchauffez-vous, mon enfant... Vous me direz ensuite ce que je puis faire pour vous... Vous êtes ici dans une maison amie... soyez-en très persuadée...

Jacquemine avait obéi; elle présentait à la flamme ses pauvres mains

transies, son visage étiolé se rosait, mais malgré la contrainte qu'elle s'imposait visiblement, elle restait nerveuse, agitée... Bientôt, elle se tourna vers Claude et, très rouge, tordant machinalement ses doigts fiévreux.

—Il faut que je vous dise, tout de suite, monsieur Chamboche, déclara-t-elle. Monsieur Bréchoit ne sait pas que je suis ici... J'ai fui sa maison, je n'y rentrerai jamais...

Claude fut saisi.

—Vous avez quitté Bréchoit !... Mais qu'est-il arrivé?

Ses beaux yeux tristes revenus à la flamme, Jacquemine ouvrait la bouche pour répondre, puis, l'imprévu comique des paroles qu'elle allait prononcer la frappa et ce fut dans un petit éclat de rire grelottant, sans gaieté, qu'elle répliqua :

—Bréchoit s'était mis en tête de m'épouser, monsieur Chamboche...

—Bréchoit, vous épouser ! Quelle folie ! s'écria Chamboche riant aussi, mais de meilleur coeur. Il a bien quarante ans de plus que vous !

Elle secoua tristement la tête.

—Il pensait faire grand honneur à la pauvre fille que je suis... et sans doute n'avait-il pas tort... Mais j'aimerais mieux mourir que de me vendre ainsi... Depuis quelque temps déjà, ses façons à mon égard avaient changé. Il s'était départi de cette dureté dédaigneuse, de cette sévérité humiliante qui m'avaient révoltée si souvent... mais je me sentais sous le poids d'une surveillance étrange... d'une attention sournoise... et jalouse... Il ne permettait pas que je sortisse sans être accompagnée... il m'interdisait d'échanger plus de quelques mots avec les clients qui montaient en son absence... Si, quand vous êtes venu pour le "Béatus", je vous ai prié de ne point parler à Bréchoit de ce que vous m'avez dit, c'était par crainte de sa colère... des reproches injurieux qu'il ne m'eût pas ménagés. Jusqu'à hier, cependant,—peut-être parce que je suis très neuve dans la vie—je ne savais à quelle arrière-pensée je devais attribuer les bizarreries d'une attitude qui me troublait... Exaspéré de mon refus bien humble pourtant, le

malheureux m'a déclaré qu'il m'accordait trois jours de réflexion et que, si j'étais assez ingrate pour le repousser, il me jetterait à la rue... Mes réflexions étaient faites... Je ne voulais pas demeurer un jour de plus sous le toit de cet homme qui me causait autant d'épouvante que d'horreur... Ce matin, à l'aube, je me suis sauvée... Je ne savais où aller... à qui demander conseil... Alors, comme vous aviez toujours témoigné au petit Jacquemin de la bonté, de l'intérêt... je suis venue...

La jeune fille s'arrêta, la voix brisée.

Une grande compassion prenait Claude au cœur. Il vit que la pauvre petite attendait un encouragement.

—Vous avez bien fait, dit-il doucement avec un désir ému de secourir cette misère. Parlez sans crainte... Je serais très heureux de vous rendre service, je vous assure...

Plus bas, d'une voix qui s'altérait et semblait avoir peine à se soutenir, la jeune fille reprit:

—J'ose à peine vous dire... Oh! "comprenez-moi bien", monsieur Chamboche, car, en vérité, je ne sais comment m'expliquer... Vous êtes le seul homme qui m'avez inspiré assez d'estime... et de confiance pour justifier une telle démarche... Un jour vous m'avez dit que je pourrais gagner honorablement ma vie, vous avez songé à faire de moi votre secrétaire... Eh bien... ce n'est pas Jacquemine, c'est le pauvre petit commis du "Gentil Page" qui vient vous supplier de ne pas lui retirer cette offre bienfaisante. Je m'instruirai tant que je saurai vous satisfaire... Grâce à ces vêtements masculins auxquels je suis accoutumée nul ne s'étonnera de ma présence chez vous... Vous m'appellerez Jacquemin comme autrefois... Je serai votre petit serviteur très soumis, très dévoué... Oh! je vous en prie, ne vous souvenez plus de ce que je vous ai dit, ne voyez en moi que l'enfant abandonné auquel allait votre pitié... et permettez-moi de rester ici... gardez-moi, je vous en supplie, gardez-moi...

Claude était de ces gens qui, aussi incapables de se préoccuper des con-

tingences vulgaires qu'habitué à évoluer, par le rêve et l'utopie, dans le domaine de l'imprévu, voire même de l'impossible, ne s'embarrassent ni des conventions qu'ils oublient, ni des obstacles qu'ils ne voient pas, quittes à prendre les montagnes pour des taupinières et à sauter tout naturellement par-dessus.

La naïve combinaison de Jacquemin lui parut fort acceptable et même elle servait ses désirs. N'avait-il pas souhaité d'associer à ses travaux la fraîche intelligence de l'enfant qui admirait tant les enluminures et de donner un peu de son cœur fraternel à un être sans protection, sans joie, aussi seul et plus pauvre que lui... Il sourit d'aise.

—C'est entendu, dit-il, vous serez mon secrétaire... Je vous garde, "petit Jacquemin".

IV

Le "petit Jacquemin" resta. Et la vie de l'Ermitage reprit, à peine changée, autour de l'hôte nouveau qu'elle entraînait de son cours paisible.

D'abord, en écoutant l'étrange histoire de la jeune fille, la vieille Thérèse avait grogné, tout prétexte à grogneries lui semblant bon, puis le regard des beaux yeux d'ange l'avait radoucie, conquise, et elle s'était empressée d'aménager pour le petit secrétaire la jolie chambre qu'elle avait elle-même appelée la "chambre aux images". Vaste, aérée, située tout au haut de la maison, cette chambre, où une suite de tapisseries à personnages racontait les aventures de "Lancelot du Lac", réunissait assez bizarrement des meubles et des objets d'art d'époques différentes, achetés par Claude au hasard de l'occasion, sans destination précise, et qui n'avaient pas encore trouvé leur place dans l'ensemble harmonieux que le jeune homme rêvait pour chacune des autres pièces de la maison.

Le petit Jacquemin qui dormait dans un lit à colonnes de style Henri II et se mirait, entre deux lampadaires Empire, dans une psyché digne de Trianon, s'asseyait pour lire dans une

chaire médiévale, écrivait sur une table anglaise du temps de la reine Anne et serrait dans un coffre de mariage vénitien du XVII^e siècle, le linge ou les vêtements qui ne pouvaient tenir à l'aise au fond des deux armoires normandes à recoins et à cachettes où, tout imprégnés de lavande, de thym et de vétiver, des robes somptueuses d'autrefois, des gilets de brocart, des chasubles merveilleusement ouvrees, attendaient qu'on les transformât en tentures ou en portières... Mais ses yeux ne se posaient que sur des choses belles et précieuses, et les deux grandes fenêtres de la "chambre aux images" avaient vue sur la campagne immense et claire... Tout de suite, il avait pensé que la vie serait douce là.

Quand les arbres du jardin se garnirent de verdure tendre, quand, rampant au long des murs, les glycines accrochèrent leurs grappes mauves aux sculptures des fenêtres et des niches, quand, toutes fraîches et odorantes, les fleurs de pommier s'écroulèrent sur le gazon où l'hiver avait neigé, le souvenir de Claude Chamboche ne savait déjà plus se figurer l'Ermitage sans le pâle petit rayon de soleil qui, certain jour de décembre, y avait timidement pénétré.

Les divinations de sa naissante sympathie ne s'étaient pas exagéré les ressources d'une intelligence qui ne demandait qu'à s'épanouir. Le petit Jacquemin était un secrétaire habile. S'agissait-il de recopier quelques notes griffonnées ? il le faisait prestement, déchiffrant les pattes de mouches les plus capricieuses, rétablissant les mots omis, éclairant les phrases d'une belle écriture souple et ferme. Devait-il recueillir, sur un point donné, des renseignements puisés à diverses sources ? il se tirait de la tâche avec un discernement, une finesse, une netteté de conception qui ravissaient son maître. Puis, il se passionnait ingénument pour les travaux auxquels il apportait sa modeste collaboration. Dans l'effort du labeur, ses yeux brillaient, toute sa physionomie disait la joie de penser, de comprendre... A le voir, Claude se sentait un peu honteux de ses paresseuses ou de ses

hésitations. Cette ardeur le stimulait. Il travaillait avec plus de suite et aussi plus d'entrain.

Les "Promenades Archéologiques" s'épuraient, s'enrichissaient, prenaient tournure d'oeuvre achevée. La substance en était forte; la forme originale et charmante. Le petit Jacquemin admirait avec des mots qui tombaient juste, les observations de l'érudit, les impressions du poète, les trouvailles de l'écrivain. Alors, encouragé, heureux naïvement de ce suffrage, Claude pensait tout haut et, parlant de ses essais passés ou de ses travaux futurs, il en venait à parler aussi des théories, des idées, des sentiments qui lui étaient familiers et chers. Au petit Jacquemin dont l'âme était délicate et fraîche comme une fleur, il osait dire des choses que, dans la crainte de faire sourire, il n'eût point confiées à un homme de son âge. Pour la première fois, peut-être, il se laissait connaître tel qu'il était, simple et bon, avec une intelligence noble et sagace et un cœur un peu naïf, tout assoiffé de tendresse.

On ne lui posait point de questions, quand il revenait de Paris, triste, les yeux lourds, le geste fatigué, mais il se sentait réconforté par un accueil où le respect et l'affection se fondaient dans une bienvenue souriante et discrètement pitoyable... si bien qu'un jour il avait avoué au petit Jacquemin son amour pour Renée Aveline... Claude aimait à parler de Renée. Il en avait parlé souvent désormais. Il se lassait vite de dire le mal qu'il souffrait par elle, mais il disait combien elle était belle, gracieuse, bonne... et comme il était heureux de l'aimer, et comme elle méritait qu'on l'aimât.

Le charme de s'abandonner ainsi lui semblait exquis et tout nouveau. Timide, ombrageux, il n'avait jamais eu beaucoup de camarades et les amis qu'il se connaissait encore ne venaient pas le chercher à Saint-Géroche.

Claude était de ces êtres d'esprit chimérique et de sensibilité trop vive qu'une méfiance de soi, intime et douloureuse, rend gauches de corps et d'âme et qui sont rarement compris...

Or, voici que le petit Jacquemin comprenait Claude—le petit Jacquemin, un enfant très doux que Claude respectait comme on respecte une femme et qu'il aimait presque paternellement comme on aime un frère tout jeune qu'on protège de sa force et à qui l'on doit cette exquise joie de se sentir nécessaire...

De Jacquemine, en vérité, il n'était plus question... Parfois, quand Chamboche et son secrétaire travaillaient, il arrivait même que, sans en avoir conscience, le jeune homme revînt au tutoiement des anciens jours, un tutoiement amical de maître à élève...

A Saint-Géroche, on s'occupait très peu de la maison grise qui abritait si paisiblement un jeune savant, un enfant et une vieille bonne. Quand pour répondre aux saluts, en traversant le village, le petit Jacquemin découvrait sa jolie tête bouclée, on souriait et l'on disait: "C'est trop mignon et trop fin pour un garçon", mais on n'y entendait pas malice.

Depuis que le beau temps était revenu, Chamboche et son jeune compagnon exploraient le pays, en de longues promenades, sollicités par l'intérêt historique ou la beauté d'une vieille église, d'un cloître, d'un château, ou seulement attirés par la fraîcheur délicate de la campagne rajeunie, par les promesses de l'horizon lumineux. C'était partout, au long des prés, sous les arbres, dans l'air, près de l'eau, une subtile douceur de printemps...

...Et vraiment, si triste qu'il fût encore au fond de l'âme, Claude se sentait souvent moins las devant la nécessité de vivre. Il n'aimait pas sa vie... Mais il y avait dans sa vie des heures qu'il se prenait à aimer.

Jacquemin se plaisait-il, lui aussi, dans cette existence de labeurs calmes et de récréations simples?...

Un soir, au retour d'une de leurs chères promenades, Claude lui demanda s'il se trouvait heureux.

L'enfant eut un cri spontané:

—Oh! oui, bien heureux!

Puis, très bas, il ajouta:

—...Heureux à trembler!

Mais Claude, satisfait du ton de la réplique, ne prit point garde aux derniers mots et ne s'avisait point du regard qu'instinctivement le petit Jacquemin avait jeté vers la grande photographie où Renée souriait en toilette de bal, très belle...

V

Lorsqu'il avait montré à son petit confident ce prestigieux portrait de la bien-aimée, Claude avait dit naïvement:

—N'est-ce pas, Jacquemin, qu'elle est belle et charmante... la plus belle et la plus charmante que vous ayez vue jamais?

Jacquemin avait répondu:

—Oui, mon bon maître, elle est très belle... la plus belle et la plus charmante qui soit au monde!

Mais, pendant la nuit de ce jour-là, à l'heure où, tout enveloppée de silence et d'obscurité, la maison dormait comme le village et la campagne, à l'heure où, sans doute, Jacquemin reposait au fond de son grand lit, sous les courtines de vieille soie, il s'était passé quelque chose d'étrange...

Des lumières s'étaient allumées aux fenêtres de la chambre des images... si personne alors ne les avait vues, c'est que personne à cette heure tardive ne fréquentait les chemins...

Et soudain, la belle glace du temps de la reine Marie-Antoinette, avait reflété la silhouette d'une jeune fille vêtue d'une longue robe de drap d'argent—une de ces robes dont les contes disent qu'elles sont tissées des rayons de la lune ou des flôts clairs des sources. Plus attirante et plus mystérieuse que cette "dame du lac" dont la tapisserie portait la représentation idéale, la jeune fille s'était quelque temps absorbée dans la contemplation de sa beauté blanche et fine, puis elle avait souri, puis elle avait soupiré... et, bientôt la maison était redevenue sombre et muette.

Depuis lors, il arrivait souvent qu'après minuit, des doigts jeunes et agiles rouvraient les vieilles armoires où, dans le parfum de la lavande, du thym et du vétiver, Thérèse avait en-

seveli les resplendissants atours et les dentelles vaporeuses des belles dames de jadis...

Nul à l'Ermitage ni ailleurs, ne soupçonnait cette présence nocturne. Les lumineuses profondeurs de la psyché gardaient ce secret avec celui de tant d'autres images disparues.

Au bout d'un instant, la demoiselle en robe d'argent s'éloignait de la glace et s'en allait prendre dans une cachette de l'armoire, un joli livre relié de toile bleu pâle que Claude avait donné au petit Jacquemin pour qu'il y copiât des vers aimés, des pensées favorites... et elle se mettait à écrire...

"...Quand je lui ai demandé sa protection, c'était sans trouble comme sans arrière-pensée. J'avais deviné sa bonté. Tout de suite, il m'avait inspiré une confiance douce, presque de l'amitié... mais je m'étais sentie entraînée vers lui sans comprendre. Même sous la forme d'une impression vague et fugitive, cette idée ne m'était pas venue que je pourrais l'aimer... l'aimer comme je l'aime... oh! si tendrement, si ardemment!..."

"Mon maître, mon seul ami, mon cher, cher ami, "je vous aime"... Il m'est bien permis, n'est-ce pas, d'écrire sur ces pages que vous ne lirez jamais, le secret que jamais je n'aurai la joie de vous dire et qui nous séparerait si je vous le laissais deviner..."

Dans le livre bleu du petit Jacquemin, Jacquemine racontait, tout bas, son cœur à elle et la vie de Claude...

Si, pour cette confession vaine, elle revêtait la robe précieuse que, peut-être, une épouse heureuse avait portée, c'est qu'il lui plaisait d'être pour un moment, à ses propres yeux, et dans le mystère de sa douleur et de sa tendresse refoulées, celle que l'ami du petit Jacquemin ignorerait toujours : une femme, une jeune fille qui aimait de toutes les forces de son être jeune et pur et qui était belle, plus belle que Renée Aveline... assez belle pour qu'on l'aimât!

VI

...Et voici que, les jours coulant, l'année entrainait dans la saison des grands soleils.

Chaque matin, exact à l'heure fixée, le petit Jacquemin se mettait à l'œuvre.

Bien que Claude le laissât plus souvent travailler seul à l'Ermitage, son zèle ne se ralentissait pas. Il se disait joyeux et bien portant et le paraissait presque. Pourtant la vieille Thérèse le trouvait trop délicat, trop frêle passant trop vite de cette pâleur liliale, que toute fatigue lui causait, à la rougeur frémissante qui courait soudain sur son visage, lorsqu'on lui parlait ou le regardait inopinément.

—Hé! par ma foi, croyez-vous donc que ce soit la bonne vie pour une fille de vingt ans, que de rester tout le jour à blêmir sur vos paperasses, monsieur Claude? grommela l'éternelle mécontente, tout en rangeant les vêtements de son maître. Au lieu de l'habiller en garçon votre petit Jacquemin, et de l'abêtir à des affaires de savant, vous feriez mieux de lui chercher un mari!

Claude haussa les épaules.

—Il faut toujours que vous vous fâchiez, ma pauvre Thérèse, dit-il. Une jeune fille sérieuse et intelligente peut avoir l'esprit occupé d'autre chose que de la toquade de se marier... Celle dont nous parlons m'a dit encore bien récemment qu'elle se sentait parfaitement heureuse, ici, auprès de nous. Ne soyez donc pas plus royaliste que le roi et laissez-moi en paix.

Il n'avait écouté qu'à demi les doléances de Thérèse et, de ce long discours maussade, il n'avait guère retenu que ce conseil de marier le "petit Jacquemin" qui lui avait paru absurde et désagréable.

Il traversait une de ces phases d'existence que connaissent les moins égoïstes et où, absorbé par une pensée unique, désir ou regret, on est en quelque sorte trop exclusivement pris par l'intérêt de sa propre vie, pour s'intéresser très activement à la vie des autres.

Au mois de juin, madame Aveline s'était installée dans la villa qu'elle louait tous les ans aux portes de Coulommiers pour se rapprocher de sa tante à héritage. Claude la voyait presque chaque jour. Souvent il se

mettait en route sans but précis, sous le prétexte d'aller au village ou de faire un tour dans la campagne, et, suivant la rive ombreuse de l'Aubetin qui semblait se prêter à son intime vouloir, et l'entraînait de pas en pas, dans la douceur câline de sa course fraîche et chantante, il apercevait tout à coup, au-dessus des arbres en fleurs, les tourelles frivoles de la Villa Gentille. Alors, dédaignant la grille officielle, il contournait le mur d'enceinte, il allait ouvrir la toute petite porte verte dont on lui avait appris le secret et il se trouvait dans le jardin où tantôt seule, tantôt en compagnie de la tante Marceline que la charité accaparaient souvent, Renée lisait un volume jaune ou brodait des fleurs chimériques sur des mousselines claires.

Ses visites étaient toujours accueillies et souvent désirées. Renée, qui, d'une part, s'ennuyait fort à la campagne, n'ignorait pas, d'autre part, que la tante Marceline fût favorable à son mariage avec Chamboche... Recevoir Chamboche, c'était à la fois plaire à la tante Marceline et se désennuyer un peu...

Il y avait des jours où Renée était presque tendre en sa mélancolie de désœuvrée. Claude passait par d'étranges alternatives d'espoirs qui n'étaient pas illusoire—car Renée, lasse d'attendre, à la fois l'héritage de la tante Marceline et un mari plus brillant que Claude se sentait souvent tentée de renoncer au second de ces deux "tu l'auras"—et de découragements qui n'étaient pas sans motifs—car Renée, ondoyante et diverse comme pas une, se jugeait trop absolue maîtresse du cœur de son fidèle soupirant pour se voir obligée à une décision prompte et craindre de perdre sur ce cœur, par trop d'atermolements, le pouvoir qui lui permettait d'en disposer au gré de ses caprices.

Lui s'énervait, croyant toucher à l'heure décisive, tandis qu'elle, paisible, jouait avec le feu sans jamais s'y griller les doigts.

Un jour, le pauvre garçon se crut autorisé à renouveler sa demande... Renée l'écouta docilement, en le regardant avec une douceur si prenante

qu'il n'osait plus se taire de peur de rompre un charme... Puis, renversant sa tête dorée sur les coussins du rocking-chair où elle se balançait, elle murmura :

—Comme je voudrais aimer, mon pauvre Claude! comme je voudrais!...

Il suggéra :

—Si vous essayiez un peu?

Sans l'entendre, le nez au ciel, elle continua; d'une voix rêveuse:

—Oui, c'est singulier... quand je cherche à m'imaginer que je pourrais vous aimer... que je vous aime... j'ai envie de rire...

Il balbutia, la voix étranglée:

—Pourquoi?...

—Cher Claude, reprit-elle du même ton vague et doux, cher Claude, je suis une méchante femme... C'est une chose qui me semblerait si saugrenue qu'une femme pût vous aimer d'amour... Vous savez, au théâtre, il y a des acteurs qu'on ne se représente pas dans les rôles d'amoureux... Ils sont Arnolphe ou Bartolo... on ne veut point admettre qu'ils puissent être Perdican ou Dorante... Dites-moi...

Lentement, elle revint à la terre, en pressant ses petits pieds sur l'appui du rocking-chair... et son visage s'éveilla dans l'expression d'une curiosité enfantine:

—... Est-ce que vous avez jamais été aimé, Claude?... Si je savais qu'une autre vous eût aimé, l'idée de vous épouser me paraîtrait moins baroque... Cherchez bien? Y a-t-il de par le monde une femme qui vous ait aimé?

—Ce que vous me demandez là, murmura le jeune homme, est aussi cruel que vain... car, enfin, qu'attendez-vous donc que je vous réponde?

—La vérité... Vous pensez bien, n'est-ce pas, que je vous prie point de me conter quelque vulgaire ou banale aventure de jeune homme?... ce que je veux savoir, c'est si, une fois dans votre vie, vous avez eu la certitude d'être aimé, d'un amour sincère, et... désintéressé?

Amer, il secoua la tête.

—L'a-t-on jamais cette certitude-là, Renée?

Mais elle se piquait au jeu.

— Pourquoi pas? ... Tenez, je vais être bonne... Retournez vos tiroirs, remuez vos souvenirs... et apportez-moi demain le gage que je souhaite... une lettre où je sentirais vibrer la sincérité d'un coeur... ou encore une fleur gardée par vous... et dont vous me diriez le doux secret... Cela me plairait, me rendrait contente et... vous ne vous en repentiriez pas, mon bon Claude... Non, non, taisez-vous... Il ne faut pas discuter les caprices des femmes... et d'ailleurs voici tante Marceline... Demain, nous en reparlerons... "Demain!"

VII

Claude avait l'âme en détresse. Renée réveillait la douleur d'une plaie secrète. La tristesse de se savoir un physique ingrat et prêtant peut-être au ridicule s'aggravait chez Chamboche de toutes les tortures subtiles dont un caractère comme le sien devait la compléter fatalement.

Personne jamais ne l'avait vu aussi laid, aussi peu destiné à plaire, qu'il se voyait lui-même. S'il avait rencontré cet amour merveilleux dont parlait Renée, il n'avait pas su le deviner ou il n'y avait pas cru... Le témoignage que demandait la jeune femme, il l'avait appelé lui-même passionnément, et en vain. Pourtant de retour à l'Ermitage, il se prit à ouvrir, comme en se cachant, humilié de sa faiblesse, un petit coffret de bois de rose dont la clef minuscule n'avait pas été touchée depuis plus de huit ans.

Il n'y avait là que bien peu de chose... trois lettres d'une écriture jeune et un bouquet de violettes fané... C'était tout ce qui restait d'une idylle très courte, rêve de la vingtième année. Celle qui avait écrit les lettres et porté le bouquet était morte... Claude Chamboche déploya les feuillets fragiles... Mais le charme des phrases s'était évanoui comme le parfum des fleurs... Claude trouva vides et déclamatoires, les mots qui, jadis, l'avaient ému...

"Dans ce temps-là, pensa-t-il, j'avais beaucoup de naïveté... encore... et déjà beaucoup d'argent."

Il déchira les pauvres lettres, puis, comme Jacquemin entra, il laissa

déborder sa peine, il dit son entrevue avec Renée et la souffrance qu'il en rapportait: il parlait violemment, avec des phrases de colère... C'était trop, c'était trop en vérité!

— Vois-tu, mon petit Jacquemin, cette femme a l'âme mauvaise... Toute petite, je l'ai vue qui souriait en arrachant les ailes d'un pauvre vieux papillon gris... Son sourire est resté le même... elle n'a changé que de victime... Et moi, je suis le dernier des sots!... Aujourd'hui ce qu'elle souhaite, c'est le plaisir pervers de profaner de son ironie ou de ses doutes quelque lettre naïvement et précieusement gardée dont elle disséquait chaque syllabe... Eh bien, ce plaisir, elle ne l'aura pas... Non, je ne lui donnerai plus la maligne joie de railler ma misère... Dès demain je serai loin... et je ne reviendrai que plus tard, quand elle aura quitté la Villa Gentille... Alors, tu verras, nous travaillerons, petit Jacquemin... nous travaillerons...

Il se tut dans une sorte de sanglot, s'affaissant sur son fauteuil, les épaules courbées, le front pressé entre ses deux mains frémissantes...

Devant cet accablement, Jacquemin ne trouvait pas de paroles consolatrices, mais, d'un mouvement instinctif, sa petite main passa, légère comme une aile, sur le front de Claude, et le jeune homme la prit au vol, la gardant contre sa chair brûlante, contre ses yeux souffrants, parce qu'elle était fraîche et tendre...

Alors, sans trop savoir ce qu'il disait, le petit secrétaire murmura:

— Elle vous aimera, mon maître... Je suis sûre qu'elle vous aimera... Oh! pour qu'elle vous aimât, je donnerais ma vie!...

Le lendemain, vers midi, Chamboche se dirigea du côté du chemin de fer. Mais il dépassa la station de Saint-Géroche; avide de calme et de solitude, il continua sa route, au hasard, dans la campagne. Il marcha deux heures... et voici que, sans l'avoir sciemment cherché, il se retrouva dans le sentier bien connu qui suivait le long des saules, le flot murmurant et charmeur de l'Aubetin...

VIII

Madame Aveline était seule dans son jardin, près des grands bois dont elle aimait l'âpre odeur.

Elle se sentait maussade, la tante Marceline donnant aux pauvres et aux oeuvres de charité une si grande partie de son coeur et de son temps que l'on pouvait craindre qu'elle ne finit par leur donner bien autre chose...

Elle se sentait aussi déçue. Claude n'était pas venu... D'innocentes taquineries l'avaient-elles cette fois sérieusement blessé?

Pauvre Claude! Il évoquait pour Renée, le souvenir de ces tout petits enfants, qu'avec un hochet rapproché ou éloigné tour à tour de leur main maladroite, on fait passer, en un instant, des larmes au rire et du rire aux larmes...

Il boudait... Combien de temps bouderait-il encore?... Une heure ou un jour?...

On annonça que le secrétaire de M. Chamboche demandait à être reçu... Renée se dit:

"Pas même une heure! Voici venir le messager de paix!..."

Elle sourit à l'enfant qu'on amenait jusqu'à elle, et celui-ci, qui ne s'était encore jamais trouvé en présence de la jeune femme, pensa:

"Comme elle est belle avec cette robe légère, ce chapeau rose... et cette coiffure savante qui fait mousser ses cheveux blonds!"

—M'apportez-vous une lettre, monsieur, ou quelque bonne parole de mon ami Claude? J'étais en peine de lui...

Le petit secrétaire avait accepté le siège qu'on lui offrait, dans l'ombre de la muraille verte. Il semblait très las, bien que ses yeux brillassent d'une flamme douce et fière...

—Monsieur Chamboche ne m'a chargé d'aucun message, madame, dit-il... c'est moi qui désirais vous parler... et qui, profitant de son absence, ai pris la grande liberté...

Aux premiers mots, la jeune femme s'était un peu redressée dans son fauteuil d'osier. Ce début l'intéressait... Et puis l'impression que sa beauté venait de faire n'avait pu échapper à sa

clairvoyance de coquette et elle en était flattée, vaguement...

—Mon maître vous aime, madame, reprit le petit Jacquemin en raffermissant sa voix troublée. Il vous aime, il est malheureux, et quelquefois... dans un grand besoin de confier ses découragements... il m'a parlé de vous... Alors, hier...

Un sourire souleva les cils baissés de madame Aveline.

—Eh bien? questionna-t-elle.

—...Hier, il m'a dit qu'il vous avait vue... il m'a dit...

Jacquemin ne savait comment achever. La jeune femme l'aida, intriguée et amusée tout ensemble.

—...Il vous a dit que, m'inspirant des vieux romans où les princesses imposent à leurs chevaliers de cruelles épreuves, je lui avais promis ma main, à la condition qu'il m'apportât... quelque chose de presque introuvable... l'anneau... ou la lettre... ou la fleur de l'amour vrai... n'est-ce pas cela?

Le petit Jacquemin inclina la tête.

—Me l'apportez-vous? ajouta Renée coquette et riieuse.

Il y eut une seconde d'hésitation, puis, très doucement, le petit Jacquemin repartit:

—Oui, madame.

—Vous connaissez une femme qui ait aimé Claude... profondément... sincèrement?...

—Je connais une jeune fille qui l'aime de toute son âme... qui l'aime jusqu'au sacrifice, jusqu'au dévouement le plus absolu... oui, madame.

—Et... elle est jolie?

La voix de Jacquemin tremblait comme ses lèvres, mais elle s'était juré d'être brave et, sous le regard de Renée qui, très attentive soudain, l'examinait curieusement, elle continua:

—Elle est jolie... très jolie... elle le sait... Ailleurs, sans doute, elle pourrait être aimée... se marier... avoir un foyer à elle... pourtant, elle ne souhaite rien au delà de l'existence triste et souffrante qui lui permet de vivre et de travailler dans l'ombre, auprès d'un homme qui ne l'a jamais regardée... qui ne la regardera jamais... parce qu'il ne voit que vous.

Renée, souriante et vaguement agacée, observait toujours le petit Jacquemin.

—Et le gage de l'amour vrai? fit-elle avec un soupçon d'ironie.

—Le voici, répondit simplement le jeune secrétaire.

Et il posa sur la table, parmi les broderies et les soies, le joli cahier bleu, le cher livre d'amour auquel, si souvent, la jeune fille en robe d'argent avait confié ses larmes.

—Vous donner ce livre, madame, c'est ouvrir sous vos yeux le coeur de la pauvre créature qui, chaque soir, y a laissé parler sa passion, sa désespérance, ses plus intimes pensées... Hier encore, elle eût cru préférer n'importe quel supplice à la douleur et à la honte de livrer à des mains étrangères les pages que vous lirez... Mais, en voyant pleurer l'homme qui vous aime, elle a compris que le bonheur de cet homme lui était plus cher que sa propre fierté... Le secret d'amour que souhaitait votre fantaisie est là, madame... Je ne vous demande qu'une grâce: c'est de n'en rien révéler à celui... qui doit l'ignorer toujours...

—Oh! quant à cela, vous pouvez être tranquille! fit Renée avec un empressement sincère.

Mais elle souriait encore, du même sourire attentif qu'accompagnait le même regard appuyé.

—J'aimerais, reprit-elle lentement, connaître toute l'histoire de... cette jeune personne... une histoire, très romanesque, je suppose?

D'un geste las, le secrétaire de Claude Chamboche désigna le cahier bleu...

—Ces pages vous renseigneront sur ce que vous désirez savoir, dit-il... elles vous apprendront aussi, je crois, à mieux apprécier Claude Chamboche... car elles sont pleines de lui et portent le reflet de sa pensée, de sa noble et généreuse personnalité... Ah! madame, est-il possible que vous n'ayez pas senti qu'étant votre bonheur, il pourrait être encore votre orgueil!... Que lui manque-t-il pour être véritablement lui-même, pour occuper la place à laquelle il a droit?

Un peu d'énergie, un peu de joie... Le désir de s'élever... ah! si vous l'encouragez, s'il travaillait pour vous!...

Dans un dernier effort de sa tendresse immolée, la pauvre enfant s'était exaltée. Son visage resplendissait, sa voix se faisait plus chaude, plus persuasive. Renée fut gagnée... Une idée particulièrement séduisante lui avait sauté dans l'esprit.

—Pourquoi ne publie-t-il rien? dit-elle. Qu'il se fasse un nom... Ces ouvrages ennuyeux mènent très loin... S'il était de l'Institut! ah! cela changerait bien les choses... J'aurais un salon littéraire... ce serait très gentil!...

Jacquemine baissa la tête.

—Aimez-le, madame, dit-elle, il sera ce que vous voudrez...

Elle était à bout de forces. Elle se leva.

—Vous voyez qu'on peut l'aimer, murmura-t-elle, ah! l'aimer bien profondément... puisque je suis ici.

Renée s'était levée aussi, un peu impressionnée malgré elle par la ferveur de cet accent...

Toute raillerie s'arrêtait maintenant sur ses lèvres. Elle accompagna le petit secrétaire à la grille du jardin, puis elle remonta l'avenue et entra dans la maison.

Cette visite agitait en elle un monde d'idées, de désirs et de craintes.

Claude! le pauvre Claude avec son long corps maladroit et son visage de casse-noisette aux yeux doux, avait inspiré à une jeune fille cette passion romanesque et folle!...

Madame Aveline n'en revenait pas!

Quelle aventure! drôle, piquante... un peu inquiétante aussi!... Car, enfin, celle qui aimait ainsi était tout jeune et... délicieusement jolie... Il fallait bien que Renée se l'avouât, ne songeant guère, en pareille matière, à récuser le témoignage de ses propres yeux...

Voilà qui méritait réflexion! Et soudain madame Aveline se vit à la fois déshéritée par sa tante au profit des indigents et abandonnée par Claude, au bénéfice d'une petite fille déguisée en garçon!... Il n'y avait pas une mi-

nute à perdre... Épouser Claude... avec l'Institut en perspective, c'était après tout fort acceptable... le prendre à l'amour d'une autre femme, c'était, de plus, tout à fait amusant!

Et, vite, Renée saisit une plume.

"... Je vous ai attendu tout le jour et ce soir, je suis triste, triste... Venez, ami, j'ai beaucoup à vous dire... venez bientôt... Quant au témoignage d'amour que je vous ai demandé—oh! méchant!—ne vous en préoccupez pas outre mesure... Rapportez-moi tout simplement cette lettre-ci... En vérité, je n'en exige pas plus... A vous,

"Renée."

Elle cacheta la lettre en souriant et sonna pour qu'on la portât à l'Ermitage.

"... Et je liquiderai le petit secrétaire!" pensa-t-elle en manière de conclusion.

Alors, elle se souvint du cahier bleu qui était resté au fond du jardin, près des grands buis et qu'elle voulait lire au moins par curiosité. Mais elle eut beau chercher parmi les écheveaux, les canevas et les mousselines: le petit livre bleu avait disparu.

"La demoiselle s'est ravisée!" se dit-elle.

Et elle haussa les épaules.

IX

Thérèse était montée de bonne heure, après avoir fermé la maison, et Jacquemine avait passé la soirée dans la chambre aux images. Une grande tristesse impuissante et lourde était tombée sur son cœur. Il lui semblait ne plus rien espérer de la vie qui pût encore lui donner de la joie. La beauté triomphante de Renée en robe de dentelle, en chapeau rose, l'obsédait, raillant sa douleur.

D'abord, cherchant on ne sait quelle secrète et absurde revanche, elle avait revêtu la robe d'argent, elle avait voulu se voir belle, elle avait admiré l'ovale délicieux de son visage, la blancheur fine de son cou, la grâce soyeuse de ses cheveux, l'harmonie de

son corps mince, si souple sous les plis de l'étoffe somptueuse... Puis, un soupir las soulevant sa poitrine, elle avait quitté le miroir... Hélas! le livre bleu n'était plus ici pour recevoir sa plainte, le livre bleu était entre les mains de la femme de là-bas, qui, peut-être, à cette heure même, le parcourait, un sarcasme aux lèvres.

Minuit avait sonné. Jacquemine ne pouvait songer à dormir. Elle essaya de lire, mais son intelligence passait au-dessus des mots, fascinée par une seule pensée: Claude Chamboche épouserait madame Aveline et le "petit Jacquemin" quitterait à jamais l'Ermitage... oh oui, certes, à jamais!

Pour tromper l'énerverement de cette veillée de hantises suppliciantes, la jeune fille voulait s'occuper, se distraire. Elle se rappela le travail que Claude avait préparé pour elle.

Doucement, afin de ne pas troubler le sommeil de Thérèse qui dormait à l'étage inférieur, elle descendit l'escalier et se dirigea vers le cabinet de travail pour y réunir les documents nécessaires...

Un peu de clarté filtra sous la porte. Étonnée que les lampes n'eussent pas été éteintes, elle entra vivement... La lumière l'enveloppa d'une grande caresse qui ruissela, éblouissante, sur sa robe argentée.

Elle s'arrêta, saisie, émue, confuse à pleurer... Au bruit de la porte, Claude qui lisait à son bureau, s'était levé... Il était debout près d'elle.

N'osant pas le regarder, essayant de sourire, dans son désarroi, elle balbutia:

—Je ne savais pas... je croyais... je vous demande pardon...

Quelque chose d'indéfinissable — une force étrange et souveraine — la contraignit à lever les yeux, et tout son être tressaillit. Ses rêves lui avaient montré parfois l'homme qui surgissait devant elle: Cet homme que transfigurait le reflet d'on ne sait quelle merveilleuse lumière d'âme, cet homme redressé, rajeuni, c'était Claude heureux...

Très vite, elle pensa: "Il a vu madame Aveline... Il va m'annoncer..."

Une voix murmura:

—Mon Dieu! comme vous êtes belle, Jacquemine!... Je ne vous avais jamais vue ainsi... Je ne vous avais jamais vue...

Elle se souvint de ses vêtements de féerie. Une rougeur ardente lui monta jusqu'au front... Elle voulut expliquer, justifier son caprice féminin. De la même voix d'extase, Claude l'interrompit:

—Je sais... jè sais... ne dites rien, ne vous excusez pas...

Mais, à ce moment, elle eut un cri de blessée... Dans l'effroi d'une vision terrifiante, ses deux mains se pressèrent sur son visage bouleversé...

A la place où, tout à l'heure encore, Claude lisait, sous la lueur crue de la lampe, le livre bleu était ouvert.

—Ah! la misérable... la misérable, elle vous l'a donné... à vous... à vous!

Chamboche s'était élancé vers la jeune fille.

—Jacquemine, je vous jure que ce n'est pas madame Aveline qui m'a donné ce livre... Elle ne sait même pas qu'il est en ma possession... Elle ne l'a pas lu...

Eperdue de honte et de chagrin, effondrée, tremblante, le visage enfoui dans les coussins du canapé, Jacquemine secouait la tête, vaguement, d'un mouvement triste et machinal...

—Ecoutez-moi, je vous en prie... et pardonnez-moi, supplia le jeune homme. Faible comme si souvent, j'avais voulu voir, une dernière fois, Renée. Je suis entré dans le jardin... Vous étiez auprès d'elle et je... j'ai tout entendu... Ah! sa voix sèche, vide, sans âme... et votre voix à vous, votre pauvre voix qui vibrait, qui souffrait... sa voix de poupée... et votre voix de femme... ses petits calculs mesquins et votre générosité, votre pitié, votre dévouement!... Une sorte de rage humiliée m'a saisi... Quand vous vous êtes éloignée avec cette femme, j'ai pris le petit livre bleu... Elle n'était pas digne de le lire... Je ne voulais pas... Je l'ai emporté...

Jacquemine pleurait sans répondre, Claude reprit, très doucement, penché vers elle:

—D'abord, je m'étais promis de vous le rendre fidèlement, sans l'ouvrir, ce cher petit livre azuré dont vous avez dit qu'il était votre cœur même... puis, j'ai été tenté... si délicieusement tenté... J'ai lu... j'ai lu et relu chaque page... Jacquemine, vous aviez bien dit: c'est tout votre cœur qui est là, c'est votre âme exquisite, c'est ce qu'aveugle et sourd, je n'avais pas su comprendre et deviner en vous de rare et d'adorable... Et je suis comme un endormi qui s'éveille, comme un malade qui revient à la vie... Vous qui ressemblez à une fée, dans votre belle robe de lumière, vous devez croire aux prodiges... Tandis que je lisais, mes yeux se dessillaient, mon cœur s'ouvrait à une joie surhumaine... La femme que le petit livre bleu me révélait... c'était celle que j'avais toujours rêvée, désirée... celle que, dans ma grande folie, j'avais, hélas! cherchée sous d'autres traits... Puis, vous êtes entrée... vous! Ah! si bien "vous", Jacquemine!... vous, telle que je vous avais jamais vue... et pourtant telle que je vous attendais... Oh! chère enfant, regardez-moi... parlez-moi... c'est bien vrai, dites, c'est bien vrai? vous si belle, si douce, si bonne, vous pouvez m'aimer un peu... vous pouvez m'aimer, moi!

Il s'était assis à côté d'elle; tendrement, avec des précautions infinies, il s'était emparé de ses mains, il l'avait attirée près de lui, mais elle détournait les yeux, luttant contre l'enchantement du mirage qui, sans doute, allait s'évanouir.

—Oh! je vous en prie, laissez-moi, gémit-elle... Tout cela est atrocement cruel... Vous cherchez à vous abuser... Vous vous grisez de je ne sais quelle apparence et si, demain... si, dans une heure... une lettre, un mot de cette femme vous rendait l'espoir d'être aimé par elle...

Claude prit sur la table un billet ouvert. C'était la lettre que madame Aveline avait fait porter à l'Ermitage, et qu'en rentrant, il avait trouvée.

—Lisez, dit-il simplement.

Elle lut, elle devina.

— Qu'avez-vous répondu ? bégayait-elle.

— Rien encore ! Ma pensée, mon coeur était ailleurs... Jacquemine, vous avez été déjà ma consolation, voulez-vous être mon bonheur... voulez-vous être ma femme chérie ?

Elle murmura, vaincue et, cependant, n'osant pas croire :

— Vous êtes fou... Je n'ai pas de nom, pas de fortune... Je ne suis rien.

Mais il s'était agenouillé devant elle et dans le regard dont il l'enveloppait, la joie et la volonté d'une grande tendresse brillèrent :

— Vous aurez mon nom et ma fortune, dit-il... et vous êtes "celle que j'aime!"

FIN

— o —

LA MODE DES FETICHES

La superstition chez tous les peuples.

— La mode croissante des fétiches, mascottes, gris-gris et porte-bonheur. — Quelques mots instructifs sur le fétichisme et le totémisme.

Chez les femmes et chez les hommes, chez les peuples soi-disant civilisés comme chez les peuples qu'on nous donne pour barbares, les porte-bonheur, gris-gris, mascottes, fétiches, porte-chance sont à la mode. Tout se porte, porte-bonheur et fétiches, médailles et amulettes.

En ce moment, le porte-veine en vogue est le poil d'éléphant. Un simple poil arraché à la queue du plus laid des éléphants d'Afrique a plus de sens pour une personne superstitieuse que diamants et rubis !

Et ces poils d'éléphant sont ensuite sertis comme des pierres précieuses, dans des bagues et des bracelets d'or et de platine. D'ailleurs, disons tout de suite ici qu'un porte-bonheur est généralement un bracelet ou une breloque. Déjà, les bagues à poil d'éléphant sont portées par les femmes les plus chic des Champs-Élysées, de la Cinquième avenue et de Berkeley Square. La mode viendra à Montréal

et elle pénétrera sans doute jusqu'en Chine.

Mais pourquoi un poil d'éléphant, plutôt qu'un poil de casoar, qu'une crête de coq ou qu'une patte de mouche ?

Les sorciers ou ministres des cultes en Afrique portent encore un sac de charmes ou sortilèges susceptibles de guérir tous les maux et auxquels on attribue un pouvoir magique extraordinaire. Ce sac peut contenir le crâne d'un serpent, le sang figé d'un crapaud, la mâchoire d'un singe et la griffe d'un lion. Mais, quels que soient tous les autres objets que puisse contenir ce sac, il s'y trouve fatalement un poil ou une mèche de poils d'éléphant, tirés de la queue ou de l'oreille de l'animal. Et de tous les charmes des sorciers, le plus puissant est certainement le poil d'éléphant. Ce sac du sorcier africain correspond à la trousse du médecin indien.

Cette coutume nouvelle adoptée par les beautés officielles des plus grands pays du monde va donc chercher son origine cinq mille ans en arrière.

Voici pour le porte-bonheur, bracelet ou breloque. Que dire de la mascotte ? La mascotte est aussi un porte-chance. Elle est la plupart du temps un



La vogue des mascottes nous rapproche du totémisme.

animal: chien, chèvre, chat, bœuf. Toutes les associations sportives, tous les cercles de marins, ont une mascotte de ce genre, tous les navires mêmes ont leur mascotte. Les portraits mêmes sont considérés comme des porte-bonheur, les petits mouchoirs féminins, les mèches de cheveux, tout cela nous reporte à la source sauvage—le fétichisme ou le totémisme.

Nous dirons tout à l'heure quelques mots du fétichisme. Nous parlerons plus spécialement du totem, à cause des points de ressemblance qu'il a avec la moderne mascotte. Le totémisme est en effet la croyance aux totems et les totems sont des animaux considérés comme les ancêtres d'une tribu et honorés à ce titre. Les totems étalent les dieux des tribus primitives et sont encore ceux de nombreuses peuplades de l'Amérique du Nord et de l'Australie.

Nombre de sociologues s'accordent actuellement à voir dans le totémisme la forme primitive de plusieurs religions. Le totem donne son nom à la tribu; il est considéré comme l'ancêtre commun des animaux actuellement vivants de la même espèce et des hommes du clan. Chaque tribu ou clan a son totem particulier et respecte dans tous les descendants, animaux ou hommes, du dieu-ancêtre les congénères indissolublement unis par les "liens du sang".

Mais le totem, direz-vous, est un fétiche? Il s'en distingue cependant beaucoup. Le fétiche a des pouvoirs magiques dus à une incantation ou à une vertu occulte et qui, le plus souvent, est un objet inanimé; le totem se distingue aussi des divinités conçues ultérieurement comme constituées par des pouvoirs mystérieux ca-

chés dans les forces de la nature ou comme des héros survivants à titre d'ombres ou comme des puissances psychiques surnaturelles. L'idée du totem est intimement liée à celle de génération; de plus, l'ancêtre commun est le protecteur; il représente enfin la force sociale perpétuellement renouvelée. Dans beaucoup de clans, le sang de l'animal issu directement du totem est transfusé en grande pompe dans les veines des jeunes gens à la puberté, afin de rendre plus intime la communion de tous les êtres de la même société. La communauté d'origine fait souvent que les jeunes gens ne peuvent pas s'unir aux jeunes filles qui ont même totem: l'exogamie en résulte.

On a pu considérer comme d'origine totémique le culte des animaux en Egypte, où chaque tribu primitive semble bien avoir eu son totem spécial (crocodile, serpent, taureau, etc.) De même en Grèce, les dieux primitifs paraissent avoir été des totems: renard, loup, oiseaux divers. On a signalé des mutilations ayant pour fin la ressemblance avec le totem et en Egypte, la tête et la peau de l'animal totémique ont été prises parfois pour coiffure et vêtement par les prêtres officiants.

Quant aux fétiches proprement dits, ce sont des objets matériels que les nègres et les sauvages vénèrent comme une idole. On rapporte que les Syriens s'abstenaient de poisson, parce que les poissons avaient été leurs fétiches.

Les fétiches sont des objets vénérés, auxquels on attribue des influences protectrices. Ils consistent généralement en morceaux d'or ou d'autres métaux. Les Arabes, les Persans et tous les peuples orientaux ont le

culte des fétiches. On donne également le nom de fétiches à des dieux protecteurs, sorte de dieux lares.

Le fétichisme est dans son principe la croyance que la possession de certaine chose peut procurer à son possesseur l'assistance et la protection de l'esprit ou génie qui réside dans cette chose. Cette croyance s'est rencontrée chez presque tous les peuples primitifs, et elle se trouve, aujourd'hui encore, chez quelques peuplades sauvages.

Quels qu'ils soient, les objets choisis comme fétiches sont regardés comme doués de vie et conscients: que ce soit une pierre, une flèche, une hache ou un animal. Cet objet peut par la suite être honoré d'un véritable culte.

Ce qui distingue le fétichisme de l'idôlatrie, c'est que les idoles ne sont, au moins pour la partie éclairée de leurs adorateurs, qu'une représentation de la divinité ou d'une divinité, un symbole au-dessus duquel plane l'esprit divin. Mais tous ne peuvent s'élever à cette conception; ils adressent leur culte à l'idole elle-même; dans ce cas, ils sont fétichistes, puisqu'ils ne parviennent pas à abstraire l'idée de dieu de son effigie.

De nos jours, cette année particulièrement, une mode nous est arrivée de Paris. Ce sont de grandes poupées en laine qui portent bonheur. Elles remplaceront les petits Boudhas dorés qui eurent beaucoup de vogue.

Et qui ne se souvient des fétiches et gris-gris de la guerre. Les Malgaches, les Sénégalais et les Arabes, ainsi que les Hindous de l'armée anglaise portaient au cou ces petites amulettes qui protègent des balles. Les soldats alliés avaient ces petits

morceaux de bois, bons surtout pour les aviateurs, et les Nénettes et Rintintins. Nénette et Rintintin protégeaient surtout des obus. C'étaient les fétiches des gens de l'arrière, des

villes bombardées à longue distance...

Et l'on n'en finirait pas d'énumérer toutes les variétés de fétiches, gris-gris, mascottes, totems, porte-bonheur, et le reste.

LE LANGAGE DES ETOILES

Les jeunes filles aussi peu superstitieuses que la gentille Caroline Messe sont plutôt rares. En général, nous

verser les salières, à passer sous une échelle, à briser une glace, à croiser un chat noir quand elles se rendent à un rendez-vous important. Elles ont en plus dans les astres une confiance plus grande encore que dans les cartes ou les feuilles de thé. Quand une chose—au dire d'un astrologue, qu'il soit un grand savant ou un habile charlatan—est écrite dans les étoiles, c'est une chose qui doit arriver.



pouvons le dire sans offenser personne (d'ailleurs il n'y a vraiment pas de quoi), les femmes n'aiment pas à ren-

Le nombre de femmes qui consultent chaque jour à Montréal les cartomanciennes, par exemple, est considérable. Les étoiles, comme les cartes et les feuilles de thé, ont leur langage. C'est effrayant tout ce qu'une femme superstitieuse peut se mettre dans la tête! Et que dire du vendredi et du fatidique chiffre 13!

Or, il s'est trouvé une femme pour braver toutes les superstitions; c'est une petite jeune fille de vingt et un ans, héritière d'une fortune de \$200,000, qui, avant d'épouser son amoureux, alla consulter une astrologue de renom, et qui fit tout le contraire de ce que lui commanda cette astrologue, au nom des étoiles, naturellement, qu'elle dit représenter sur cette terre.

L'astrologie, entendue en un certain sens, est la science de prédire l'avenir d'une personne en prenant son horoscope par la détermination de la position des astres à l'heure de sa naissance. Ce que lui prédisent les astres doit arriver.

Or les astres dirent à cette enfant présomptueuse :

—Vos châteaux en Espagne tomberont comme des capucins de cartes.

—Gardez-vous de prendre une décision irréfléchie.

—Ne laissez pas votre coeur commander à votre raison.

—Le mariage entraînera la perte de votre fortune.

—Surtout, n'allez jamais en Europe.

Que répondit aux astres, par l'intermédiaire de l'astrologue—la jolie héritière?

—L'amour est plus fort que la mort, plus fort que les astres.

—Ma décision est prise et je la suivrai, qu'elle soit réfléchie ou non.

—Je fais taire ma raison pour n'écouter que mon coeur.

—Je me marie et je pars immédiatement pour l'Europe en voyage de noces.

Et, comme elle l'avait annoncé aux astres pour bien leur montrer qu'elle se moquait d'eux, elle se mariait une semaine plus tard et s'embarquait à bord d'un transatlantique de luxe en partance pour la France. Jusqu'ici, les deux amoureux sont très heureux; ils filent le parfait amour dans un ciel sans nuages. Mais la lune, pour se venger et venger tous les astres, dont Caroline s'est moqué, ne sera peut-être pas longtemps en miel pour ce couple peu respectueux des croyances populaires.

—o—

Qui français parle bien, en français doit penser.—(Zidler.)

—o—

Connaître bien sa langue, c'est se découvrir des ancêtres dans tous ceux qui s'en servirent le mieux.

(Maurice Donnay.)

—o—

Qu'on n'aborde l'anglais qu'après avoir appris le français.

(Benjamin Sulte.)

—o—

Un grand commerçant, un grand industriel, cela ne lui nuit pas s'il a de l'étymologie.—(Donnay.)

—o—

Un des plus précieux éléments de notre richesse nationale, c'est la langue française.—(Louis Fréchette.)

Un grand cheval pour les Cantons de l'Est

Les lecteurs de la presse agricole ont sans doute entendu parler des chevaux Shires qui sont arrivés à St-Jean N.-B., le 17 avril. L'un de ces chevaux, un superbe animal, a été donné par Madame Stanton, de Snelston Hall, Ashbourne, au duc de Devonshire pour être présenté au Canada. Il a été décidé de garder ce cheval sur l'une des fermes fédérales de l'Est, du moins pour cette saison, et l'on en a chargé pour cela la station expérimentale de Lennoxville.

L'étalon Snelston Topper 88528 est un animal de quatre ans, issu du grand étalon Harboro Nulli Secundus 33231 et de Stock's Beauty 86529, une fille de Coppingford. Harboro Nulli Secundus est un cheval remarquable, il a été premier de sa catégorie, sénior, et grand champion de l'exposition Shire de Londres en 1922. Il a répété ses exploits cette année à l'exposition de février, gagnant la coupe du championnat du roi présentée par Sa Majesté pour le meilleur étalon Shire à l'exposition; la coupe d'or de la société, d'une valeur de 100 guinées, pour le meilleur étalon de l'exposition; la coupe de la société, valeur 25 guinées, pour le meilleur étalon de l'exposition et la coupe de la société valeur de 20 guinées, pour le meilleur étalon de la catégorie âgée.

A l'âge de trois ans, à Londres, cet étalon est arrivé premier dans sa catégorie et a été champion junior de réserve; à l'âge de quatre ans, il a encore été champion junior; à l'âge de cinq ans il était cinquième en concurren-

ce avec des chevaux plus âgés. C'est là, tout considéré, une merveilleuse performance et nous ne tenons pas compte des prix qu'il a remportés aux expositions moins importantes.

Harboro' Nulli Secundus devrait offrir un intérêt particulier pour les Canadiens, il a une qualité superbe, sans avoir un excès de poil, d'os et de jarrets. Il est d'un type plus sec que le type Shire ordinaire, sans parties grossières. Si la race Shire doit remplir une place au Canada, certainement on ne saurait mieux choisir que ce fils de "Harboro" et ce petit-fils de Babingley Nulli Secundus.

Snelston Topper est un cheval bai, de grand développement, compact, à joints courts, ayant des pieds et des pattes de superbe qualité. C'est peut-être l'animal qui a la conformation la plus lisse de toute l'expédition, il a une action brillante, il se distingue certainement par son action, sa vigueur et son énergie. Les éleveurs des Cantons de l'Est qui désirent faire servir une ou deux juments feront bien de visiter la ferme. En fait, nous engageons tous ceux qui désirent voir un cheval de trait réel, représentant le meilleur type de cheval dont on se sert en Angleterre, à examiner soigneusement cet animal.

Pendant bien des générations le cheval Shire s'est fait une réputation par la faculté qu'il possède de transmettre ses caractères à sa progéniture. Tous les éleveurs savent que la race se distingue spécialement sous ce rapport. Accouplé au type de ju-

ments communes, dont la taille et le squelette laissent à désirer et dont la charpente est ouverte, trop déliée, le bon étalon Shire peut communiquer à sa progéniture, en une seule génération, un bon nombre de ses meilleures qualités, corrigeant ainsi les défauts plus ou moins importants que présentent les juments. Il y aurait des volumes à écrire sur cette race ; il nous suffira de dire que le cheval envoyé à Lennoxville, devrait intéresser les cultivateurs des Cantons de l'Est car il représente le meilleur type de cheval Shire que l'on élève aujourd'hui en Angleterre et il représente également quelques-unes des familles les plus anciennes et les plus réputées de la race Shire.

UN ANIMAL INCONNU

En creusant un terrain argileux, aux alentours d'une petite localité irlandaise, on a découvert récemment, enfoui à une quinzaine de mètres de profondeur, le squelette presque entier d'un grand saurien qui devait mesurer dix-huit pieds de longueur.

Le corps est à peu près semblable à celui d'un crocodile, mais l'animal était pourvu d'une queue de plus d'un mètre. Quant aux pieds, ils étaient suppléés par des organes composés d'une multitude de petits os.

On est sûr qu'il ne s'agit pas d'un crocodile préhistorique. Malheureusement, l'identification demeure difficile, parce que la tête fait défaut, ce qui constitue un gros empêchement.

Dans tous les cas, ce saurien ne ressemble en rien aux animaux fossiles découverts jusqu'à présent.

Belle occasion pour disserter.

LES AMERICAINS JUGES PAR UN FRANÇAIS

Dans le "Monde Nouveau", M. Maxime Ingres traite des "Américains" avec la plus entière sympathie. Il exprime une admiration particulière pour leurs journaux qu'il trouve d'excellents instruments de leur culture.

Des études spéciales et des articles qui ont nécessité de longues recherches et une documentation difficile, et qui, en France paraîtraient dans les grandes revues, passent, par douzaines à la fois, dans les quotidiens américains, sans préjudice du reportage le plus avisé, le plus infatigable, le plus divers et le plus audacieux qui soit au monde. Tout cela est présenté avec beaucoup d'ordre par des spécialistes compétents et ingénieux; merveilleusement illustré quand la matière s'y prête et toujours calculé pour intéresser et instruire. Le "Homo sum" de Térérence est la devise de la presse américaine et le public s'en trouve bien. Si un peuple a le gouvernement qu'il mérite, il a aussi la presse qu'il mérite et, sous ce rapport, l'Américain est si bien servi et en use si largement qu'il semble difficile d'y trouver la moindre chose à critiquer.

De la vulgarisation, dira-t-on? Parfaitement, vulgarisation, si vous voulez. Mais quel est donc le rôle de la presse si ce n'est, précisément, l'information, la vulgarisation et l'éveil de la curiosité?

La culture par le journal aux Etats-Unis est complétée par les bibliothèques installées à profusion et luxueusement, jusque dans les moindres villages.

Apprends avec fierté ta langue maternelle.—(V. de Laprade.)

Les sténographes et leurs patrons

Les patrons que préfèrent les petites sténos.—Le classement des patrons —Les sténographes ont des manies, mais pas de défauts...

Nous pouvons très bien nous tromper, mais il nous semble que les patrons que préfèrent les jolies sténos sont de jeunes gentlemen aux bonnes manières ou des vieux messieurs bien propres et bien indulgents, qui dictent



La femme patron est un tyran.

lentement, tolèrent des fleurs sur toutes les fenêtres et les bureaux, se mettent au travail vers dix heures, comprennent qu'une femme a besoin de se poudrer et se friser moultes fois par jour, comprennent aussi que les petits cadeaux (augmentations de salaires, etc.,) entretiennent l'ardeur au travail.

Les patrons les plus intraitables pour une sténographe sont les femmes. Les hommes mariés en savent d'ailleurs quelque chose!



Un patron qui n'est pas de son siècle n'est pas recherché.

Quelles sont les idées des femmes sur leurs patrons et des patrons sur les femmes, jeunes ou vieilles, qu'ils ont à leur service? Voilà un sujet assez difficile à traiter pour quelqu'un qui n'a jamais été dans la peau d'un patron—moins encore dans celle d'une sténographe.

Arrêtons-nous d'abord sur les sténos du modèle "flapper". Le patron, en général, s'il est sérieux et tient à ce que ses affaires marchent rondement, se méfie de celles-là.

Si les sténographes qui sont coquettes (ça se trouve!) ne sont pas toujours les bienvenues chez les patrons sérieux, elles ne consentent pas non plus à travailler pour n'importe qui. Elles font leur choix, comme ces messieurs font le leur. Le patron vieux

jeu ne leur convient pas et il a besoin d'y aller d'un gros salaire pour qu'elles consentent à travailler dans son bureau. A une sténographe dans le train, un patron à la mode. Il n'y a pas jusqu'à la petite fille qui sort de son académie de village, munie de quelques maigres certificats, et qui vit tranquillement chez sa tante, en ville, qui ne préfère un employeur dégourdi, à la mode, déférent et poli à un vieux grognon.



La sténo préfère les jolis garçons...

Si toutes ces petites filles avaient la franchise de leurs goûts, elles nous diraient: Ce que nous voulons, ce sont des journées courtes, de bons salaires, notre samedi, un tapis de velours, des meubles d'acajou et des fleurs dans le bureau et un patron qui a de l'allure. N'ont-elles pas mille fois raison? Ce n'est déjà pas chose si agréable pour la femme d'être forcée de gagner sa pitance!

Il faut aussi que le patron sache dire les choses; qu'il ait de jolies manières et toujours un mot aimable à la bouche. Il ne faut pas surtout qu'il s'emballe en dictant et soit trop sévère sur la ponctuation.

Un bonhomme qui remet à sa sténographe à cinq heures moins quart un paquet de lettres qu'il faut rédiger pour la demie est à jamais fini dans l'estime de sa sténo. Il a besoin de ne pas jurer aussi, de ne pas sacrer. Qui les en blâmera? Comme ils sont rares les patrons qui ne répriment pas leurs mouvements d'humeur en considération de cette femme qui est là et qui se trouve dans l'obligation de tout entendre.

Le bureau du patron est envahi par quelques amis qui se mettent à raconter leurs fredaines de la veille, à débiter des histoires dégoûtantes, à sacrer, sans songer un seul instant qu'une pauvre jeune fille est là qui ne peut faire marcher sa machine à écri-



...qui dictent très lentement.

re assez vite pour couvrir leurs voix, et qui est froissée, humiliée, indignée de ce qu'elle entend. Elle n'ose souvent pas implorer ces gens de la respecter, de peur d'être congédiée ou de se faire remettre de la belle manière.

Les petites sténographes tiennent à être considérées en dames. Si on tente de les conduire comme une machine, elles s'insurgent. C'est dans leur nature. De cela, comme du reste, pouvons-nous les blâmer? Pas davantage.

Soit dit entre parenthèses, nous n'avons pas encore une seule fois fait le moindre reproche aux sténographes. Aussi bien terminer tout de suite par une très, très simple recommandation aux patrons; celle d'être polis et très indulgents envers leurs sténographes, qui n'ont aucun défaut — que de petites manies.

UN NOUVEAU BOIS

L'attention des constructeurs américains a été attirée vers un nouveau bois; il serait le plus léger des bois connus et pourrait rendre d'inappréciables services. C'est le bois de balsa, espèce tropicale qui croit principalement dans les États de l'Amérique du Sud et de l'Amérique centrale.

Ce bois se caractérise par sa légèreté, par sa structure microscopique, son absence de fibres, son élasticité et ses qualités isolantes de la chaleur. Or, malgré sa légèreté remarquable, le balsa possède une considérable force structurale qui le rend apte à de nombreux usages.

Jusqu'à ce jour, c'est le bois de liège du Missouri qui passait pour le plus léger des bois; le balsa pèse sensiblement moins; malheureusement il est rarement très sec, il absorbe l'eau en grande quantité, se pourrit facilement et se travaille mal. Pour en faire des bouées, des appareils et bateaux de sauvetage, on traite le bois dans un bain où domine la paraffine. Ce procédé enrobe les cellules du végétal sans obstruer le système poreux. La paraf-

fine reste à l'état de vernis revêtant l'intérieur des parois des cellules ligneuses. On prévient ainsi les changements de volume et les détériorations; ce procédé enlève toute l'humidité au balsa et le rend "water proof", imperméable à l'eau.

LE BUVARD NOIR

La revue anglaise "War News" publie ces curieux détails sur un procédé suivi par le gouvernement britannique pour écarter certaines possibilités d'espionnage au "War Office" (Ministère de la Guerre) et au "Foreign Office" (Ministère des Affaires étrangères).

Dès l'invention du papier buvard, les chefs de bureaux des deux ministères désignés plus haut s'étaient rendu compte que cette façon de sécher le papier pouvait présenter de graves inconvénients.

Dans bien des cas, en effet, il suffit de placer devant un miroir le buvard qui a séché l'encre d'un document pour pouvoir déchiffrer assez commodément les lignes que contient ce document. Si la chose ne présente guère d'inconvénient chez les particuliers, il en va autrement dans une administration où sont rédigées tant de notes intéressantes la sûreté de l'Etat.

Un secrétaire infidèle, un garçon de bureau sans probité peuvent, s'ils sont achetés par l'ennemi, prendre connaissance, au moyen des buvards ordinaires, de certaines informations de haute importance.

Ce sont là les considérations qui amenèrent à la création de papier buvard noir sur lequel l'écriture et l'encre absorbée ne paraissent pas. Ce papier spécial fut vite reconnu d'un emploi si sûr que son usage fut rendu obligatoire par la suite.

L'ORIGNAL, ROI DU NORD

A l'approche de l'automne, cette année, les chasseurs ont retrouvé dans toute leur impétuosité leurs instincts de destruction. Ils ont répondu à l'appel du Nord, cette contrée merveilleuse où abondent tous les gibiers à poil et à plumes, pays des beaux lacs tranquilles dans lesquels se reflètent les pins orgueilleux.

Des tentes, des cabanes de bois rond se dressent sur les bords des eaux et à l'orée des forêts. C'est de là que partira le chasseur, sur terre avec ses chiens, ou sur l'eau avec son léger canot, pour abattre de la perdrix, ou du chevreuil, ou surtout de l'orignal.

L'orignal, ou l'orignac, comme on l'appelle en France, est le véritable roi du nord. C'est l'élan d'Amérique, l'animal que les anciens Germains connaissaient sous le nom d'elch d'où les Anglais ont tiré: Canada elk. Aux Etats-Unis, on ne compte pas plus de 7,000 orignaux, tandis qu'au Canada, leur pays d'origine, ils sont des centaines de milliers. Dans plusieurs contrées du nord, on peut dire que la forêt est aussi sauvage que lors de la découverte de l'Amérique. Et que leur nombre serait beaucoup plus grand encore! que ces forêts auraient encore de mystère et de secrets, sans les feux qui les ravagent chaque été.

On peut dire qu'on fait la chasse à l'orignal dans toutes les provinces du Canada et qu'il s'en tue environ 40.000 par année.

On l'entend mugir à des milles de distance. C'est pourquoi la meilleure façon de l'amener à portée de fusil est d'en faire l'appel. Le chasseur et son guide s'embarquent dans leur canot deux heures environ avant le lever du soleil. On avironne en sauvages jusqu'à un certain point d'ombre et là le canot s'arrête et le guide lance à pleins poumons un guttural: "Ooh-aah-uh" en imitant l'appel de la femelle. Ce cri se gonfle petit à petit. On entend alors venir de très loin la réponse de l'orignal. On continue ce manège pendant une heure avant d'amener le mâle jusqu'à la rive. La bête superbe apparaît enfin dans la pleine clarté et un coup de fusil l'abat.



LE PRIX DES FOURRURES

C'est la mode qui fait le prix des fourrures. — Elles ne répondent pas qu'à un besoin. — Quelles sont les plus belles peaux et combien elles se vendent? Renseignez-vous sur cet intéressant sujet.

La fourrure répond à un besoin et à de multiples fantaisies. C'est une utilité et un luxe. Les fourrures qui répondent à un besoin se vendent naturellement moins cher que celles que la mode impose. La fourrure n'a pas de valeur intrinsèque. Elle obéit au principe économique de l'offre et de la demande. En soi, on peut très bien dire que le poil d'éléphant et de singe n'a pas plus de valeur que du poil de chat, et pourtant, la mode ayant mis le poil d'éléphant et de singe sur le marché, ils se vendirent à des prix fous. Une fourrure est de mode, chaque saison, comme une couleur.

Parce qu'une actrice célèbre, mademoiselle Blank, apparut un jour avec un manteau frangé de poils de singe, on ne vit plus par la suite que du singe à Deauville, à Biarritz, à l'Opéra de Paris, sur les Boulevards, les Champs-Élysées, à New-York, à Londres, dans le monde entier.

Il en fut de même quand une danseuse porta pour la première fois la jaquette de renard blanc. Le renard blanc remplaça brusquement le singe, et le fourreur, le trappeur, tous les intermédiaires dans le commerce de la fourrure restèrent avec des milliers de dollars de poils de singe dans les poches de la main! De grosses maisons

furent banqueroute et les seuls qui bénéficièrent de ce changement de mode furent les singes qui survécurent à de grands massacres.

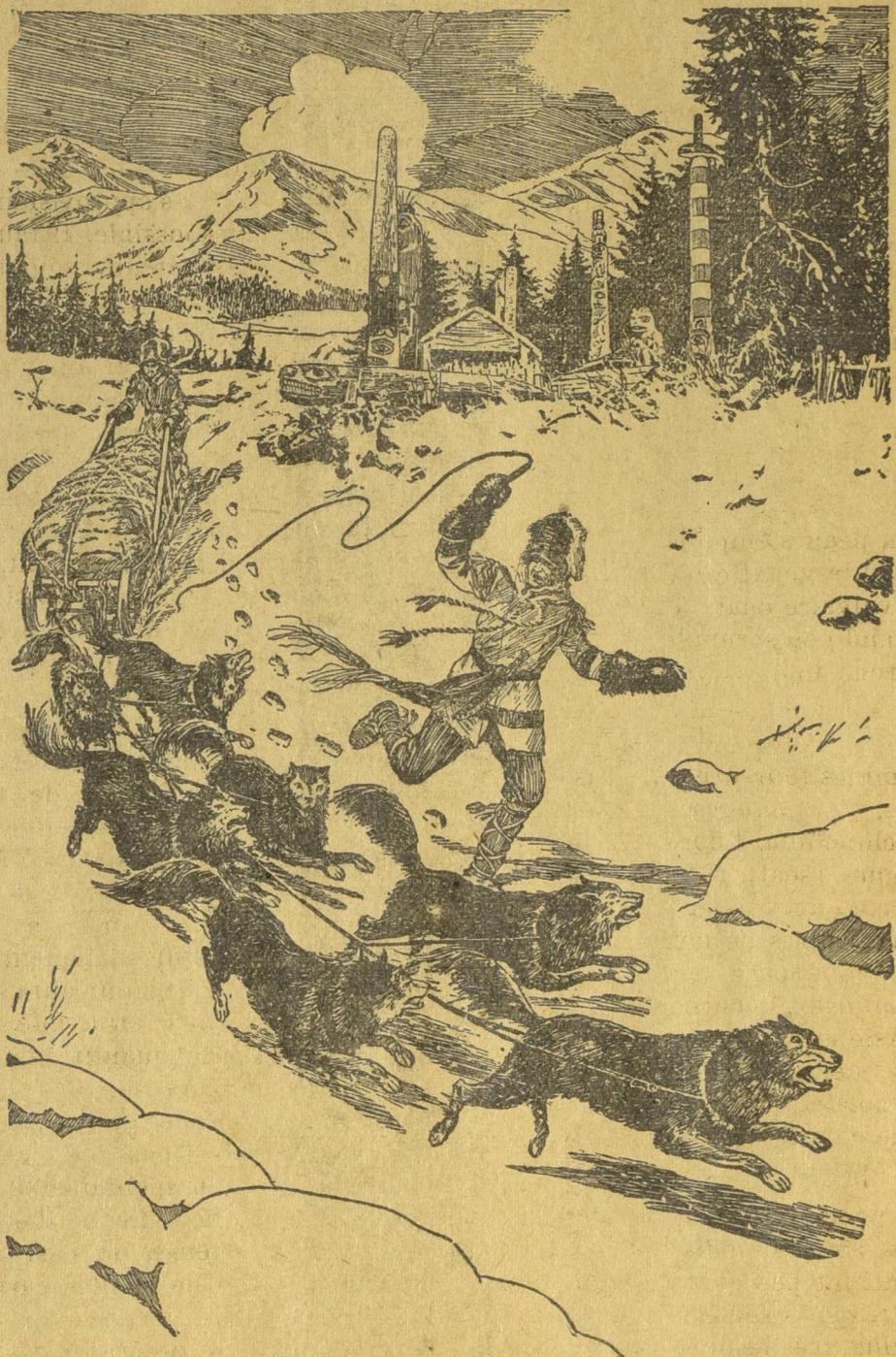
Comme on le voit, il y a dans le commerce des pelleteries des risques considérables.

On estime que 30,000,000 d'animaux sont tués chaque année pour alimenter les marchés de pelleteries. A Londres, 4,000,000 de peaux furent vendues en 15 mois, sans parler de 18.889 chats domestiques.

Et d'où viennent toutes ces fourrures? Du monde entier. En Amérique, il se trouve des trappeurs dans toutes les provinces du Dominion et dans tous les états de l'Union. Les peaux qui viennent du nord sont toujours considérées comme les meilleures. Cela s'explique. Plus le climat est froid, plus la fourrure est lourde et épaisse. C'est ainsi que les peaux les plus lourdes, les plus épaisses et de meilleure qualité viennent toutes du nord, que ce soit du Canada ou des États-Unis.

Par exemple, de grandes quantités de rats musqués ont été pris dans la Louisiane, mais leurs peaux ne valent pas grand'chose, parce que les rats musqués de ce pays chaud n'ont pas besoin de beaucoup de fourrure pour se protéger. Par contre, le rat musqué du Canada a une grande valeur.

La rareté d'un animal augmente naturellement le prix de sa peau. La peau d'un rat musqué en 1913 se vendait \$1.00. Nos grands-pères les payaient 25 cents chacune. En 1920,



Le transport des peaux au Nord-Ouest du Canada.

les mêmes peaux se vendaient \$6.80.

Il se trouve aussi sur le marché des fourrures qui ne répondent à aucun nom d'animal connu. On pourrait citer la nutria qui devrait s'appeler coypou, puisque c'est la peau de cet animal, castor de l'Amérique du Sud, dont la fourrure sert particulièrement à la fabrication des chapeaux. La zibeline rouge ou zibeline de la Sibérie est devenue le "kolinsky". De même le putois dont la fourrure porte le nom anglais de "fitch", peau de putois. Le curieux marsupial d'Australie qui ressemble à un ours, le kaola, devient le wombat. La mouffette rayée devient la civette. Et savez-vous ce qu'est la genette, animal allié, paraît-il, à la civette, ressemblant à la fouine, et dont la peau s'emploie en fourrures? Eh bien! la genette n'est très souvent qu'un vulgaire chat. Très souvent, un marchand peu scrupuleux (ça se trouve!) prend une peau de lapin, valant 25 cents, la teint et cela devient du "véritable" chinchilla à \$10 la peau!

Parmi les fourrures les plus dispendieuses, mentionnons le renard argenté, le chinchilla, l'hermine, le castor, le phoque (seal) d'Alaska, le mink (espèce de marte), la loutre de mer et quelques autres de notre hémisphère. Le tigre le léopard, le mouton de Perse, le kolinsky, l'écureuil gris, fourrures d'Asie et d'Afrique se vendent aussi très cher. Des peaux de tigre et d'ours polaire étaient anciennement à la mode comme tapis; elles n'ont plus aucune valeur sur le marché.

Une peau de renard argenté se vend jusqu'à \$500 au détail. Un manteau de chinchilla peu coûter jusqu'à \$32.000. La mode seule fait la valeur du chinchilla, très beau en soi, il est vrai, mais de très courte durée. De toutes les fourrures, c'est le chinchilla qui

dure le moins longtemps, à l'exception de la taupe. Au Canada, cette année, les peaux sont d'une qualité exceptionnelle et en abondante quantité.

—o—

POUR LOGER DU CHARBON

Cette année on s'approvisionne de charbon le plus possible. Il faut donc que les consommateurs soient prudents, s'ils veulent éviter la combustion spontanée. L'expérience a montré qu'il faut suivre certaines méthodes bien simples dans la manutention, afin d'éviter un malheur, surtout lorsque de grandes quantités de ce combustible sont logées. Il faut entasser le charbon de manière que l'air puisse y pénétrer et circuler librement, pour en sortir la chaleur, ou l'empiler de façon à empêcher l'air d'y entrer. Les tas de faible hauteur sont préférables, s'il y a assez d'espace. Il faut laisser des allées, pour faciliter le déplacement du charbon avec rapidité. On ne saurait conseiller l'usage de tuyaux d'aérage, bien qu'ils aient été avantageusement essayés au Canada. Ne pas mélanger différentes espèces de charbons.

On devra se servir seulement d'eau pour éteindre le feu qui aura éclaté dans une pile, s'il y en a une abondance; une petite quantité est sans effet et très dangereuse.

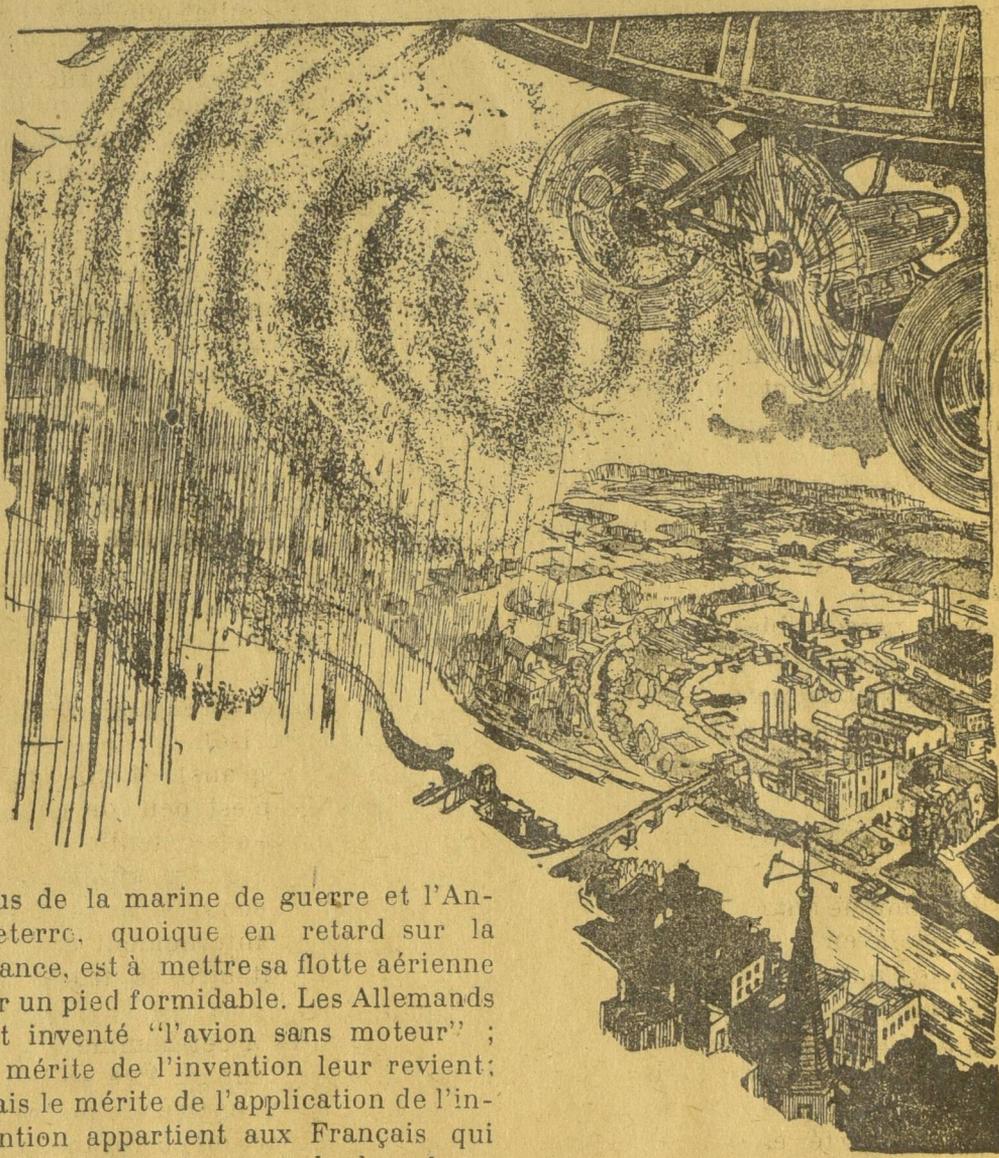
On recommande de l'immerger, quand la chose est possible, pour éviter la combustion spontanée. Mais la préparation d'une telle méthode est quelquefois coûteuse; on s'est parfois servi à cette fin de vieilles carrières, de puits d'argile et même de puisards. Le charbon ne se détériore pas notablement sous l'eau et n'absorbe que très peu d'humidité.

LES PROGRÈS DE L'AVIATION

Depuis la fin de la guerre, on n'a pas cessé de perfectionner l'avion. C'est à cette arme surtout, plus encore qu'à la marine, qu'on a consacré les plus fortes sommes d'argent. Les Etats-Unis seuls se sont préoccupés

avion sans moteur, un aviateur français réussissant à garder l'air pendant près de dix heures.

Après l'avion sans moteur, ce fut l'avionnette. Cet engin qui doit mettre l'aviation à la portée de tous,



plus de la marine de guerre et l'Angleterre, quoique en retard sur la France, est à mettre sa flotte aérienne sur un pied formidable. Les Allemands ont inventé "l'avion sans moteur" ; le mérite de l'invention leur revient ; mais le mérite de l'application de l'invention appartient aux Français qui ont battu tous les records de vol en

vient de démontrer sa valeur: le 6 mai dernier, un aviateur chevauchant une avionnette, traversa la Manche deux fois, aller et retour. Il n'avait dépensé que neuf pintes (litres) d'essence, ce qui est un record.

En France, des constructeurs vont bientôt fabriquer des petits avions sûrs et économiques, en grande série, tout comme on fabrique les autos Ford.

Mais l'aviation a un double rôle à remplir, très différent l'un de l'autre; un rôle militaire et un rôle civil. Parmi ses nombreuses utilités du temps de paix, sans parler du service public des postes et du service de transport des voyageurs, mentionnons celle de faire tomber la pluie.

Nous avons déjà parlé de ce grand service que pourrait rendre l'aviation aux cultivateurs et à tous les consommateurs en général. On a trouvé qu'un avion tirant de ses canons du sable chargé d'électricité, au lieu de poudre, crèverait tous les nuages d'alentour et ferait sûrement tomber la pluie.

Nous verrons bien, quand le besoin se présentera, si ces avions peuvent réellement nous rendre d'inappréciables services.

LA SEMAINE ANGLAISE

La semaine anglaise, dont l'application est devenue obligatoire en France pour les industries du vêtement, est née, dans son pays d'origine, d'une initiative privée. En 1842, une Société appelée "The Early Closing Association", se fonda afin d'assurer un après-midi de liberté, en plus du dimanche, à chaque employé de bureau. Elle essaya d'y parvenir, comme il arrive sou-

vent en Angleterre, par des moyens d'action volontaires.

Ces efforts ne réussirent qu'à moitié, mais, dès 1875, la plupart des grands magasins—en particulier les magasins de nouveautés—avaient, de leur propre initiative, accordé à leurs employés la fermeture du samedi à partir de deux heures. Sir John Lubbock tenta ensuite d'obtenir de la législation le résultat que les efforts volontaires n'avaient pu complètement réaliser; enfin, en 1913, fut promulgué l'acte établissant une heure obligatoire pour la fermeture de tous les magasins. Cette loi, que sir Winston Churchill fit accepter à la Chambre des Communes, a donné raison à l'opinion publique en régularisant la "Semaine anglaise" qui était adoptée, depuis de nombreuses années, non seulement à Londres, mais dans toutes les villes, grandes ou petites, du Royaume-Uni.

QUARANTE-QUATRE ANS DE CAPTIVITÉ

On a fait grand bruit autour du nom de Latude, qui, bien qu'ayant maintes fois tenté de s'évader, passa tout de même, dit la légende, trente-cinq ans en prison.

Trente-cinq ans! M. Sisillini doit trouver que c'est peu de chose, lui qui, condamné à la détention perpétuelle, en 1879, a été hier, gracié par le roi d'Italie et a recouvré, après quarante-quatre ans d'internement une liberté dont il va peut-être se trouver bien embarrassé.

Souhaitons à cet homme qui, quelque grave qu'ait pu être sa faute, l'a sans nul doute expiée, de ne pas mourir de stupéfaction en voyant ce qu'est devenu le monde, pendant qu'il en était séparé.



LES SORCIERS DE L'ILE D'ORLEANS

Dès les commencements du dix-huitième siècle, on donnait le surnom de sorciers aux habitants de l'île d'Orléans. Pour quelle raison? Voyons ce qu'en disent les historiens de l'ancienne île Bacchus:

"Le dimanche, vingt-deux septembre 1720, écrit le R. P. Charlevoix, nous étions mouillés par le travers de l'île d'Orléans, où nous allâmes nous promener en attendant le retour de la marée. Je trouvai ce pays beau, les terres bonnes et les habitants assez à leur aise. Ils ont la réputation d'être un peu sorciers, et on s'adresse, dit-on, à eux pour savoir l'avenir, ou ce qui se passe dans les lieux éloignés. Par exemple, si les navires de France tardent un peu trop, on les consulte pour en avoir des nouvelles, et on assure qu'ils ont quelquefois répondu assez juste. C'est-à-dire qu'ayant deviné une ou deux fois, et ayant fait accroire, pour se divertir, qu'ils parlaient de science certaine, on s'est imaginé qu'ils avaient consulté le diable."

M. Hubert LaRue donne trois raisons pour expliquer ce surnom d'île des Sorciers. Il ne reste que l'embaras du choix.

"Un nombre vraiment prodigieux de sources d'eau vive se rencontre dans l'île, et l'eau qu'elles fournissent est incomparable, sous le double rap-

port de la pureté et de la fraîcheur. Il s'ensuivrait donc que du mot source on aurait fait le mot sourciers d'où par corruption, sorciers."

Avouons, avec M. LaRue d'ailleurs, que cette explication est pas mal à l'eau claire. Voyons sa deuxième raison:

"Environnés d'eau de toutes parts, ne pouvant communiquer avec la ville ou avec les paroisses voisines que par le moyen de canots ou de chaloupes, les habitants de l'île ont toujours été marins comme ils le sont aujourd'hui; pour eux, c'est affaire de nécessité. Or, il fut un temps où le spacieux port de Québec ne s'enorgueillissait pas, comme aujourd'hui, de compter ses navires par centaines et par milliers; une voile dans le cours de l'année parfois deux et c'était tout. Il fut un temps encore où, de l'arrivée de ce seul navire, dépendait l'existence de la colonie entière, et on peut juger avec quelle impatience toute fébrile on en attendait le signalement. Dans cette cruelle perplexité, on s'adressait donc tout naturellement aux gens de l'île, les plus expérimentés en fait de navigation, pour apprendre d'eux le jour approximatif de l'arrivée du bâtiment tant désiré. Ces derniers, fiers de l'importance qu'on voulait bien attacher à leurs présages, ne se faisaient pas prier longtemps pour donner une réponse quelconque; et comme parfois l'événement vint fort à propos, con-

firmer leurs prédictions, il s'ensuivit tout naturellement qu'on leur décerna le glorieux surnom de sorciers."

La troisième maintenant:

"Autrefois la pêche à l'anguille était des plus abondantes sur nos côtes. Or, à cause du flux et du reflux de la marée, dont l'heure varie de jour en jour, il arrivait bien souvent que nos gens allaient faire la visite de leurs pêches au beau milieu de la nuit. Pour ce, on se rendait en grand nombre sur la grève, chacun portant à la main, pour s'éclairer dans sa marche et dans ses opérations, un falot de sapin enflammé. Assurément, c'était un spectacle tout à fait curieux et féérique que de voir surgir à peu près au même instant, et à une heure assez avancée de la nuit, tous ces feux, allant, venant, se croisant les uns les autres, parfois se réunissant pour s'éloigner et s'éparpiller encore. Les gens de la côte du Sud ne tardèrent pas à voir du merveilleux dans la présence de tous ces feux qui venaient ainsi sur la grève, et à une heure aussi indue, danser une ronde infernale sans doute. Bientôt ils s'en effrayèrent bientôt même ils n'osèrent plus sortir. Bref, il n'y eut plus moyen d'entretenir aucun doute à cet égard, et nos insulaires furent déclarés à l'unanimité possédés du mauvais esprit, coureurs de loup-garou, feux-follets, sorciers, etc. C'était un moyen de se réhausser dans l'esprit de ces braves gens; il va sans dire que les gens de l'île ne furent pas assez sots que d'aller les désabuser."

M. L. P. Turcotte croit que ce sont ces deux dernières raisons qui ont surtout contribué à procurer le titre d'île des Sorciers à l'île d'Orléans.

M. l'abbé L. E. Bois est, lui aussi, d'opinion que les feux que l'on voyait

courir sur les rivages de l'île d'Orléans, à certaines heures de la nuit, et qui n'étaient rien autre chose que les flambeaux dont les insulaires se servaient pour visiter leurs pêcheries, ont donné lieu à ces suppositions bizarres, que l'on aurait pu tout aussi bien appliquer aux cultivateurs de Saint-Valier, de l'Ange-Gardien, du nord et du sud, puisqu'eux aussi faisaient le tour de leurs pêches la nuit avec des lumières du même genre.

Peut-être aussi, ajoute le savant abbé, que l'ère de prospérité que l'on voyait régner dans les habitations des cultivateurs de l'île d'Orléans, portait-il à attribuer aux procédés magiques plutôt qu'à un travail intelligent et assidu les heureux résultats d'un mode de culture plus suivi et mieux soigné. Quoi qu'il en soit, il ne se rencontre plus personne qui croie aux pratiques de la magie chez les insulaires, malgré qu'il y en ait plus d'un qui jalouse leur bonheur, le calme de leur existence et la paix de leurs foyers."

LE JEU DE CROSSE NOUS VIENT-IL DES SAUVAGES ?

Le jeu de crosse si en vogue aujourd'hui dans tout le Canada et qui est devenu le jeu national par excellence, nous vient-il réellement des Sauvages? Cartier et Champlain, dans leurs récits de voyages, et les Pères Jésuites, dans leurs touchantes "Relations", parlent-ils de ce jeu et disent-ils comment les Sauvages le pratiquaient?

Cartier ne parle pas du jeu de crosse dans le récit de ses voyages au Canada. Champlain pareillement, ne mentionne pas ce jeu des Sauvages dans ses divers ouvrages. Mais les Pères Jésuites, à différentes pages des "Relation", parlent du jeu de crosse.

Dès 1636, le Père LeJeune écrivait :

“De trois sortes de jeux qui sont particulièrement en usage parmi ces peuples, savoir de crosse, de plat et de paille, les deux premiers sont tout à fait, disent-ils, souverains pour la santé.”

Le Père Jésuite Lafitau dans les pages qu'il consacre aux jeux des Sauvages, décrit ainsi le jeu de crosse :

“La seconde espèce de sphéristique des Sauvages est le jeu de crosse. Les règles en sont absolument les mêmes que celles de l'Episcyre, dont Pollux (livre XI, chap. 7, seq. 104) fait cette description. Les joueurs se partagent selon leur nombre, et se distribuent en deux bandes autant égales qu'il se peut. Ils tirent ensuite au milieu du terrain une ligne qu'on appelle O X U S Q S, sur laquelle on met la balle. Ils tirent de la même manière derrière chacune des deux bandes, deux autres lignes éloignées pour servir de terme. Ceux que le sort a choisis poussent les premiers la balle vers le parti opposé, qui fait de son côté tous ses efforts pour la renvoyer d'où elle vient. La partie dure ainsi jusqu'à ce que les uns ou les autres aient conduit leurs adversaires au terme, ou à la ligne qu'ils devaient défendre.”

La seule différence qu'il peut y avoir entre le jeu de crosse et l'Episcyre, ou l'“Harpastum”, c'est qu'au premier pour pousser la balle, on se sert de bâtons recourbés, au bout desquels plusieurs Sauvages ont des manières de raquettes, au lieu qu'il ne paraît pas qu'on se servit des uns et des autres dans le second; car, à l'exception des brassards, dont on usait pour jouer au ballon, nous ne trouvons nulle trace d'aucun instrument que les anciens aient employé dans leur Sphéristique.

Il semble néanmoins qu'on peut l'inférer, non seulement de l'antiquité du jeu de crosse, qu'il n'est pas possible que les anciens n'aient connu, puisqu'il est aujourd'hui aussi répandu dans l'Europe jusqu'aux extrémités de la Lapponie, qu'il l'est encore dans toute l'Amérique depuis le Nord jusqu'au Chili; mais on peut encore le conclure de la description qu'en fait Pollux.”

Dans sa vingt-deuxième lettre à la duchesse de Lesdiguières, datée de la rivière Saint-Joseph, le 16 août 1721, le Jésuite Charlevoix parle ainsi du jeu de crosse chez les Sauvages :

“Les Miamis ont encore deux jeux, dont le premier se nomme le “jeu de crosse”. On y joue avec une balle et des bâtons, recourbés et terminés par une espèce de raquette. On dresse deux poteaux, qui servent de bornes, et qui sont éloignés l'un de l'autre, à proportion du nombre de joueurs. Par exemple s'ils sont quatre-vingts, il y a entre les poteaux une demi-lieue de distance. Les joueurs sont partagés en deux bandes, qui ont chacun leur poteau, et il s'agit de faire aller la balle, jusqu'à celui de la partie adverse, sans qu'elle tombe à terre, et sans qu'elle soit touchée avec la main; car, si l'un ou l'autre arrive, on perd la partie, à moins que celui qui a fait la faute, ne la répare, en faisant aller la balle d'un seul trait, au but, ce qui est souvent impossible. Ces Sauvages sont si adroits à prendre la balle avec leurs crosses, que quelquefois ces parties durent plusieurs jours de suite.”

LES MARIAGES A LA GAUMINE

Qu'est-ce qu'un mariage à la gaumine?

En 1579, l'ordonnance de Blois faisait passer dans la législation civile

les prescriptions du concile de Trente relatives à la clandestinité.

En vertu du décret "Tametsi" les mariages devaient être célébrés en présence du curé et de deux témoins à peine de nullité.

En France on était peu fait à cette législation et on chercha à l'é luder par la ruse. La plus usitée de ces ruses fut le mariage à "la gaumine", du nom d'un certain Gaumin, le premier qui se maria de cette façon. Les prétendus conjoints se rendaient à l'église pendant la messe du curé de la paroisse, accompagnés de deux témoins et là se prenaient pour mari et femme sans autre cérémonie.

La législation civile employa tous les moyens en son pouvoir pour prévenir ces mariages illicites. Elle édicta même des peines sévères contre les contractants et leurs complices.

Cette coutume détestable gagna la Nouvelle-France dès les premières années du dix-huitième siècle. Elle devint même en vogue, puisque, le 24 mai 1717, Mgr de Saint-Vallier était obligé de lancer un mandement pour la condamner et frapper d'excommunication ceux qui oseraient contracter de tels mariages. La menace d'excommunication de Mgr de Saint-Vallier arrêta presque net les mariages à la gaumine. Après 1717 on n'en voit que de très rares cas.

Le mariage à la gaumine qui fit sans contredit le plus de bruit dans le pays fut celui de Louis de Montéléon, officier dans les troupes du détachement de la marine, avec Mlle de l'Estingant de Saint-Marin. Les jeunes étourdis se marièrent ainsi dans l'église de Beauport, le 7 janvier 1711. Ce mariage fut réhabilité le 16 février suivant. A cause de la haute situation des deux familles concernées, cette

équipée occupa la chronique scandaleuse pendant plusieurs semaines.

(Ces chroniques sont tirées d'un livre de M. Pierre Georges Roy: "Les Petites Choses de notre Histoire", (première série), édité à Lévis en 1919.)

—o—

LES GRANDS TREMBLEMENTS DE TERRE

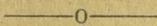
Le tremblement de terre du 2 septembre qui ravagea Yokohama, Tokio et d'autres centres japonais comptera parmi les plus terribles du monde. Il y a longtemps que l'on professe que "toute région qui a tremblé tremblera", ce qui revient à dire qu'il existe partout sur terre des zones à secousses, et qu'il faut, malheureusement, s'attendre de loin en loin à des catastrophes de ce genre. Le Chili est, semble-t-il, la région la plus souvent bouleversée. Vient ensuite le Japon.

Rien d'irrégulier et de foudroyant comme les manifestations du phénomène: le plus souvent, sans aucun signe précurseur, d'effroyables détonations retentissent. Quelques minutes après le sol s'entr'ouvre, les maisons s'effondrent. D'autres secousses achèvent le désastre. Si l'événement a lieu près de la mer, les eaux se retirent. Un raz de marée se produit, engloutissant les survivants. Ainsi, en 1896, furent détruites la ville de Kamaishi et plusieurs cités sur la côte nord-est du Japon.

L'histoire a enregistré plusieurs tremblements de terre particulièrement violents: le 21 octobre 1868, en Californie, de nombreux édifices s'éroulent; en avril 1881, dix mille personnes périssent dans l'île de Chio; le 28 juillet 1883, c'est l'île d'Ischia qui est touchée; le 31 août 1886, Charles-

ton est saccagée; le 19 avril 1892, c'est la vallée Sacramento qui souffre du cataclysme, puis la Guatémala, en avril 1902; San-Francisco, le 18 avril 1906; la Calabre, la Sicile et Messine, en 1905 et 1908.

Le plus tragique fut celui de Lisbonne, le 1er novembre 1755. Il ne dura que huit minutes, mais cinquante mille personnes trouvèrent la mort. Le même jour, Malaga fut atteint par le sinistre et une secoussa tua plus de douze mille Marocains à Fez.



LE TRONE DU SHAH

Nul souverain au monde ne pourrait se vanter de posséder un trône qui égale en magnificence celui du shah de Perse, dont Paris a récemment reçu la visite.

Ses énormes dimensions n'ont d'égale que la somptuosité des précieux matériaux dont il est fait.

C'est presque un monument, taillé dans le plus pur marbre blanc, haut de 6 mètres et large de 3 m. 50. Le siège proprement dit est soutenu par dix-huit colonnettes d'ivoire sculpté et qui représente chacun un personnage.

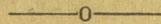
Çà et là, le marbre du trône est orné de merveilleux bas-reliefs dorés.

Un escalier d'or massif s'élève devant le siège, pour permettre au souverain d'y prendre place. En face du trône, on voit une admirable fontaine dont le bassin est en argent, et d'où jaillit, sans interruption, une eau saturée d'un parfum exquis.

A l'heure actuelle, les souverains persans n'utilisent ce trône qu'en des circonstances tout à fait exceptionnelles. Un trône plus modeste, plus moderne aussi, fut commandé il y a quelques années par le shah qui régnait alors.

Mais, dans les cérémonies nationales où sont observés les anciens rites persans, le shah s'assied sur le vieux trône historique. A cette occasion, il ne manque jamais de placer sur sa tête la fameuse couronne de Perse.

C'est, en réalité, une tiare dont l'or disparaît presque entièrement sous les diamant, les perles, les rubis et les émeraudes qui font partie de son ornementation. Elle est doublée intérieurement d'une étoffe faite d'or tissé. On remarque sur la tiare deux rangées de perles qui passent pour les plus coûteuses qui soient.



LE DIVORCE EN CHINE

La Chine vient d'être gratifiée d'une nouvelle loi sur le divorce. L'ancienne, connue sous le nom de Yi-Li, est devenue démodée, même pour les Chinois les plus réfractaires au progrès. Songez donc, elle donnait comme raisons suffisantes pour la dissolution d'un mariage: le bavardage de la femme, sa jalousie, sa stérilité, le manque de respect à la belle-mère. Elle ordonnait d'administrer quatre-vingts coups de bambou à l'homme qui répudie sans raison sa femme, ou aux deux époux qui, malgré le divorce prononcé, continuaient à vivre ensemble.

Toutes ces dispositions ne figurent plus dans le nouveau code; mais celui-ci contient deux articles qui, par leur originalité, méritent une mention spéciale. L'un dit que, pour éviter la dissolution à la légère d'une union, il faut pour divorcer le consentement des père et mère des époux. L'autre considère comme un cas de divorce les mauvais traitements infligés au beau-père et à la belle-mère.



LE CHENIL

Par ALBERT PLEAU



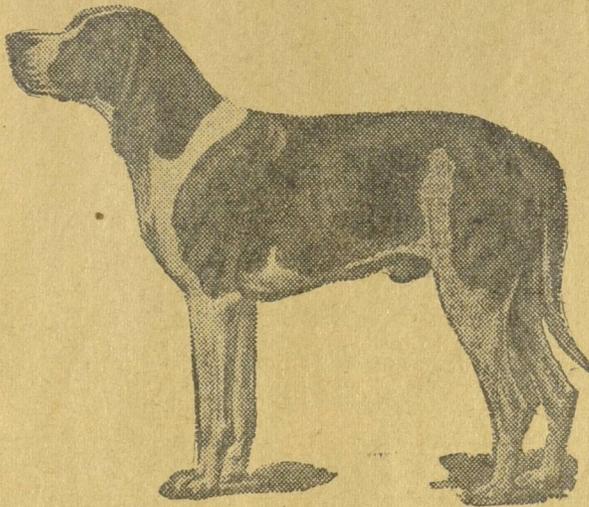
LE CHIEN NORMAND

Ce beau chien appartient à une des plus anciennes races françaises, une des plus belles et des plus précieuses.

On s'accorde à penser qu'elle provient du chien de saint Hubert, (Bloodhound) qui fut, certainement, la souche de nombreuses races. Le chien Normand était fort apprécié dès le

remarquables qualités; on leur reprochait seulement d'être un peu lents pour la chasse du loup.

Le chien Normand est un animal de haute taille, tricolore ou à taches orangées. La tête, longue et sèche, le front a deux proéminences très prononcées entre les oreilles et les yeux, et une bosse saillante en arrière du crâne; le nez, pas trop long, mais très



Le chien Normand

XVI^e siècle. C'était un des plus répandus, car à cette époque, il y avait, en France, des équipages fort nombreux, où les différentes familles françaises de chiens étaient conservées jalousement, pures de tout mélange. Jusqu'à la Révolution, ces chiens jouirent, avec raison, d'une grande faveur.

Tous les auteurs cynégétiques en font mention, et tous lui attribuent de

large aux narines, comme toutes les anciennes races à l'odorat puissant, la face couverte de rides très prononcées, les lèvres un peu pendantes. l'oeil gros et la paupière inférieure tombante, l'oreille attachée très bas, mince, très longue et papillotée en dedans, assez serrée du haut et plus large du bas, les épaules un peu chargées, le corps un peu long, mais sec et

robuste, le rein assez large, haut et harpé, les membres forts, la queue très longue, très bien portée et toute droite, les jarrets un peu fléchis et coudés, la cuisse troussée, bien gigotée et large; une gorge splendide.

Albert PLEAU.

NOUVELLES DE L'ELEVAGE

Au chenil de M. E. Rouly, la chienne "Rida" (Bouvier des Flandres,) a mis bas une nichée de six petits.

Au chenil de madame J. A. Provost, une de ces petites Poméraniennes a mis bas quatre petits.

—0—

Le Belgium Kennels Reg., a vendu les petits Groenendael suivants "Chum of Belgium", à madame Alfred Morris de Westmount; "José of Belgium", à M. Ritchie du "Photo Kraft Studio", Montréal; "Cousi of Belgium", au Dr Bégin, de Montréal.

ECHO DE LA DERNIERE EXPOSITION

Quelques-uns des gagnants



*Le fameux Collie de M. Paul Lachapelle
St-Paul l'Ermitte, P.Q.*



*RADIO, bouledogue français,
à M. J. A. Pitre.*



*IMPERIAL VAGABOND
Propriété de Mme J. A. Provost*



SONORA "BILLY"

*propriété du Chenil Sonora,
Longueuil, P.Q.*



*M. John Huet aux prises avec
GALOPIN.*



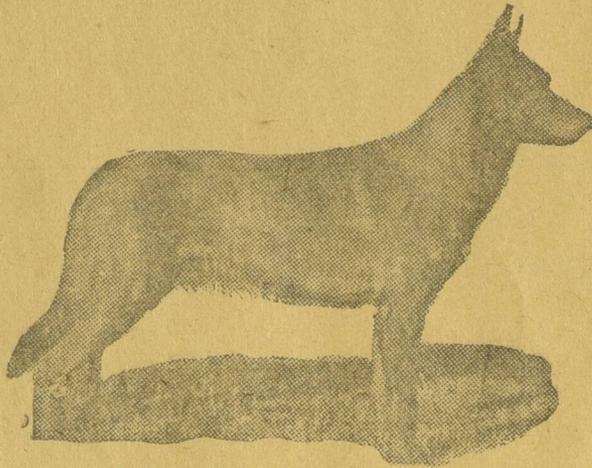
*ZENIA DES HALLATES, winners
dans la classe des malinois,
propriété de M. G. Domus.*



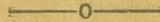
GALOPIN, prop. de M. G. Domus.



DAX, le winners des Bouviers des Flandres, à M. E. Rouly.



CANADA, le célèbre chien policier malinois à M. J. E. Pilon.



Vient de paraître, "LE CHIEN". Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de Police, entraînement pour Exposition et traitement de ses maladies. Beau volume de 200 pages. Nombreuses illustrations. Prix: \$1.25. En vente dans toutes les librairies, ou, chez l'auteur, Albert Pleau, 1066 rue Saint-Hubert, Montréal.

LA SAINTE-CATHERINE A PARIS

Comment est célébrée, à Paris, la fête de Sainte-Catherine, patronne des vieilles filles.— L'origine de cette fête.— L'institution de la dot et l'éducation très sévère des jeunes filles françaises rendent les mariages plus difficiles.— A la Sainte-Catherine, tout le monde s'embrasse !

La fête de Sainte-Catherine donne lieu, chaque année, à Paris, à de grandes réjouissances. Chez nous, on célèbre cette fête en famille en étirant et croquant de la tire, sans trop savoir quelle peut être l'analogie de cette gourmandise nationale et la sainte du jour. On ne danse pas dans la rue. En France, dans toutes les grandes occasions, le peuple descend dans la rue. Ces jours-là, la rue lui appartient; il y joue, mange, danse, dort, fait à tous ses caprices, comme dans sa propre maison. Mais les héroïnes de ces fêtes, ce sont véritablement les jeunes filles qui ont dépassé l'âge de vingt-cinq ans. Au-delà de cet âge, on est catherinette, et la plupart des catherinettes qui prennent part aux réjouissances sont des midinettes. Les midinettes, vous l'avez lu dans tous les romans, sont les petites ouvrières parisiennes. Le 25 novembre est en quelque sorte leur fête nationale à elles, parce qu'elles en font presque tous les frais. Dans les rues de leurs quartiers, sur les grands boulevards, elles se promènent en bandes joyeuses, forment des monônes, tout comme les étudiants, le bonnet sur la tête, et se pro-

posent en mariage à tous les jolis garçons qu'elles rencontrent. Mais, si elles ont le droit de demander la main des hommes, ceux-ci peuvent, sans être giflés, mendier un baiser aux catherinettes qui leur plaisent. Ces baisers sont causes très souvent de mariages dans l'année. Les petites midinettes se laissent embrasser de bonne grâce. Les vieux messieurs seuls sont très souvent les malvenus, parce qu'on sait à quoi s'en tenir sur leurs intentions. On se moque cruellement à Paris des vieux messieurs galants. Voyez plutôt la caricature qui accompagne notre article.

Le gouvernement encourage ces sortes de réjouissances parce qu'elles sont chaque année suivies d'une forte augmentation dans le nombre des mariages. La France a besoin d'enfants, de beaucoup d'enfants, pour combler les vides effrayants faits par la guerre. Dans la bourgeoisie et la noblesse, on ne se marie pas plus ni plus vite qu'avant la guerre. C'est pourquoi le gouvernement prend toutes les mesures possibles pour se faire rencontrer les garçons et filles du peuple.

Il y a pour nous deux causes à la difficulté des mariages dans la bourgeoisie: la dot et l'espèce de claustration dans laquelle vit la jeune fille française. Les étrangers méconnaissent la femme de France. Ils la croient légère, parce qu'ils n'en ont jamais connu de véritables. Les salons français sont tellement fermés que peu d'étranger en ont l'accès. Tous leurs jugements sont superficiels. Il en est de la jeune fille française comme de

la musulmane; tout le monde en parle à tort.

Les Françaises d'un certain monde ne peuvent se promener le soir sur les boulevards, par exemple, comme se promènent tout à leur aise dans nos grandes rues, les jeunes femmes et jeunes filles canadiennes. Il n'y a pas au monde un pays où l'on soit plus strict là-dessus. Une duchesse anglaise est une sorte de bohème, si on la compare à la duchesse française. La Française doit rester à la maison et voir à sa maison, jusqu'à midi. Elle peut se promener dans les rues bien fréquentées et faire seule ses emplettes, dans l'après-midi. Le soir, il ne lui est permis de sortir seule, que si elle est en voiture.

Quoi dire des jeunes filles, maintenant? Un jeune homme ne peut voir une jeune fille sans que celle-ci soit accompagnée par ses parents. La loi exige, dans tous les cas, que les amoureux, pour se marier, aient le consentement de leurs parents. La coutume veut aussi que la mariée ait un revenu au moins proportionné à celui de son mari. Aussi bien, le nombre des célibataires dans la bonne société est-il considérable. Les économistes modernes en sont tellement effrayés qu'ils voudraient que, comme en Amérique, jeunes filles et garçons pussent se fréquenter plus librement et qu'on ne s'occupât plus de cette question de dot.

Les mères n'ont qu'un but, marier leur fille. Mais la jeune fille, en attendant le mariage, et même si aucun prétendant ne s'annonce à l'horizon, ne peut pas, comme chez nous, travailler au dehors pour se distraire, s'occuper ou se faire une espèce d'indépendance. Ce serait mal vu, dans la bonne bourgeoisie.

Quelle est l'origine de cette fête, disions-nous? Avant de vous la faire connaître, permettez-nous de vous raconter brièvement la vie édifiante de sainte Catherine. Née à Alexandrie, vers la fin du III^e siècle, elle mourut, vierge et martyre, vers 307. La tradition raconte qu'elle embrassa le catholicisme d'après les conseils d'un saint ermite, qui lui promit le plus beau des époux. Après son baptême, l'enfant Jésus lui apparut, porté dans les bras de la sainte Vierge, la choisit pour sa fiancée et lui remit un anneau, qu'elle trouva à son doigt quand elle se réveilla. Versée dans toutes les sciences profanes et sacrées, elle alla, à dix-huit ans, trouver le César Maximin, qui gouvernait l'Égypte, et en sa présence, confondit cinquante philosophes, les convertit et soutint leur courage par ses exhortations, quand Maximin les fit périr sur un bûcher. L'empereur ordonna qu'on attachât d'abord Catherine à une roue armée de pointes de fer, qui se brisa en morceaux. Catherine fut alors déchirée à coups de lanières de cuir et jetée dans un caveau souterrain où elle resta pendant quarante jours, privée de nourriture. Mais des anges lui portaient des aliments mystérieux et guérissaient ses plaies. L'impératrice Faustine, s'étant fait descendre dans la fosse qui lui servait de prison, fut persuadée par son éloquence et se déclara chrétienne, ainsi que deux cents soldats, témoins de tant de miracles. L'empereur irrité, après avoir livré Faustine, son épouse, à la mort, et les soldats convertis, donna enfin l'ordre de décapiter Faustine: des flots de lait, au lieu de sang, s'échappèrent de la blessure, et le corps de la martyre fut porté par les anges sur le mont Sinaï.

Sainte Catherine devint par la suite



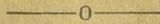
LES CATHERINETTES COIFFEES, SUR LES BOULEVARDS DE PARIS.

la patronne des philosophes, des étudiants et exauça toujours les prières des jeunes filles. C'est pourquoi, celles-ci, depuis plusieurs siècles, prirent l'habitude de lui demander de les aider à trouver un mari.

Coiffer sainte Catherine, c'est supplier inutilement la sainte, c'est devenir vieille fille. Cette locution proverbiale paraît dater du XVII^e siècle. Elle viendrait de ce que, dans certaines églises, se trouvait une statue de sainte

Catherine, dont on renouvelait la coiffure au jour de sa fête, et de ce que l'on chargeait de ce soin les demoiselles de vingt-cinq à trente-cinq ans qui n'avaient pas pu, ou pas voulu se marier.

Les vieux célibataires eurent aussi leur patron, qu'en ne connaît ou ne vénère plus, saint Nicholas. Du treizième au quinzième siècle, on disait : porter la crosse de saint Nicholas, pour désigner le célibat des hommes.



L'EXPLORATION DU GROENLAND

Péripéties du voyage du Danois Lauge Koch

Ce fut en juillet 1920 que M. Lauge Koch quitta Copenhague sur le navire à moteur "Louise". A Thule, la colonie danoise, située au 78^e degré de latitude nord, c'est-à-dire à 95 milles plus au nord que les dernières habitations, il construisit une maison comme base de l'expédition. De là, il partit le 18 mars 1921, avec dix-neuf traîneaux, dont dix seulement arrivèrent jusqu'au cap Breworth, au 82^e degré de latitude. Le 13 mai, il atteignait le point le plus au nord du Groënland, le cap Morris Jesup. Il continua sur la glace de la mer polaire et s'avança plus au nord que ne l'a fait aucun autre explorateur danois. Ce fut le matin de la Pentecôte, le 15 mai 1921. Le 21 mai, il arriva au cap Bridgeman et la cartographie du Groënland se trouvait terminée. Un des buts de l'expédition était réalisé.

Mais qu'a accompli ensuite l'expédition? M. Lauge Koch a rencontré la pyramide de pierre élevée en 1907 par son compatriote Mylius Erischen qui, avec ses deux compagnons Broclund et Hagen, trouva la mort dans les glaces éternelles. Il s'était auparavant

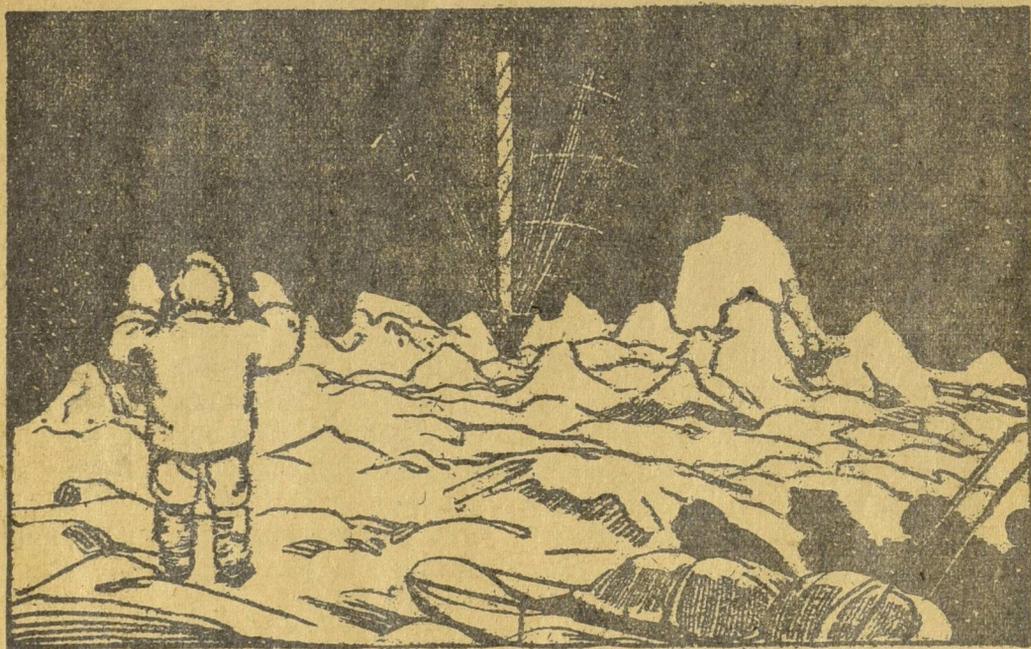
rendu compte que ce que l'explorateur américain Peary avait surnommé le canal de Peary n'existe pas. Peary s'est trompé quand il s'y trouvait en 1892; son canal n'est qu'un grand lac profond. Le jeune explorateur a traversé plusieurs des mêmes régions que Peary et il exprime sa joie d'avoir pu constater la grande loyauté de l'Américain. Il n'y a aucun doute, dit Lauge Koch, Peary est le premier qui soit allé au pôle Nord. Son rapport, trouvé en 1910, par le Danois Mikkelsen, est de plus confirmé par Kund Rasmussen et par Peter Freuchen, explorateur danois, ainsi qu'administrateur de la colonie de Thule.

Lauge Koch devait maintenant rentrer. Au départ, il avait emmené deux tracteurs, les premiers dont on se soit servi dans ces contrées de l'extrême nord. L'un d'eux traînait tout l'équipement jusqu'à une hauteur de 900 pieds, mais la boîte à engrenage éclata et il fallut à nouveau se contenter de traîneaux. Les tracteurs, dit l'explorateur de retour, auront certainement un avenir dans l'exploration arctique. Ils sont excellents quand il gèle,

mais quand il dégèle, la neige s'en-tasse sur les roues et empêche de progresser. C'est au mécanicien Hans Nielsen que revient l'honneur d'avoir adapté les tracteurs à ce nouvel usage.

Lauge Koch et les Esquimaux qui l'accompagnaient ont souffert atrocement pendant le retour. La chasse faisant défaut, il fallut manger les chiens. Pendant 10 jours, ils se nourrirent d'un chien cru par jour. Puis les hommes se sentirent gravement

malades, parce que les chiens étaient malades. Ils durent tromper leur faim en rongeant le cuir des attelages. Lauge Koch avait déjà traversé ces régions au cours d'un précédent voyage pendant lequel il avait perdu son compagnon, l'excellent explorateur suédois Wulff, qui mourut dans les glaces. Lors de cette première tentative, il avait dû abandonner sans avoir atteint son but. Il avait failli mourir, quand il fut sauvé par miracle. De même, cette fois-ci, alors qu'il pensait ne plus revoir son pays, il s'éleva heureusement une tempête, venant du nord, et il en profita pour mettre des voiles à ses traîneaux. Grâce à cela, en août 1921, il arrive au fiord de Humboldt, pour atteindre enfin, le 2 octobre, la maison qui se trouve au fiord d'Inglefield. L'expédition avait alors parcouru 4,500 milles en 200 jours, le plus long voyage en traîneau qui ait jamais été entrepris. Il y eut beaucoup de maladies. Dans la région du cap York, tous les habi-



indisposés, parce que les chiens étaient malades. Ils durent tromper leur faim en rongeant le cuir des attelages. Lauge Koch avait déjà traversé ces régions au cours d'un précédent voyage pendant lequel il avait perdu son compagnon, l'excellent explorateur suédois Wulff, qui mourut dans les glaces. Lors de cette première tentative, il avait dû abandonner sans avoir atteint son but. Il avait failli mourir, quand il fut sauvé par miracle. De même, cette fois-ci, alors qu'il

tants ainsi que les membres de l'expédition furent atteints d'un genre d'érysipèle. La grippe sévit et il y eut une mortalité de 17 p. c. Dans tout le district, il ne reste que 250 âmes, dont seulement 40 pères de familles. Les hommes les plus forts succombèrent.

Pendant toute l'année 1922, Lauge Koch demeura dans ces contrées lointaines et ce n'est que maintenant, vers la fin de 1923, qu'il a débarqué sur les côtes douces et vertes du Danemark.



Les petites filles écrivent des lettres au Père Noël, mais les petites femmes qui veulent des colliers de perles doivent s'adresser à leur mari qui n'ont généralement pas le coeur aussi tendre que le Père Noël.

* * *

Lorsqu'une femme tient le coeur d'un homme dans sa main, elle hésite toujours entre le désir de le broyer et celui d'en prendre bien soin.

* * *

La jeune fille qui s' imagine que la lune brillera toutes les nuits et que les roses seront toujours en fleur peut être certaine qu'elle est sérieusement en amour.

* * *

Lorsqu'une jeune fille épouse un homme plus âgé qu'elle, elle place le capital de son coeur dans une entreprise risquée dont aucun capitaliste ne voudrait.

* * *

Une femme est vieille le jour où elle commence à s'apercevoir qu'elle vieillit.

CARNET DE

FEMMES

Il est facile pour une jeune fille de tuer l'amour, mais il est excessivement difficile de se débarrasser du cadavre.

* * *

Le plus beau compliment qu'une femme puisse faire à un célibataire c'est de lui dire: "comme vous connaissez la femme".

* * *

Il y a plus de jeunes filles qui regrettent de ne pas s'être mariées qu'il y a de femmes mariées qui regrettent de s'être mis la corde au cou.

* * *

En finance, chaque fois qu'on prête de l'argent on se fait un ennemi; en amour chaque fois qu'on prête son cavalier on se fait une ennemie.

* * *

Même une jeune fille qui se noie tiedra bien le jeune homme qu'elle aura attrapé.

* * *

Il y aurait beaucoup de vieilles filles si toutes les jeunes filles qui ont décidé de ne pas se marier à vingt ans avaient tenu parole.

* * *

Autrefois les jeunes filles faisaient du luxe en repoussant leur première demande en mariage, aujourd'hui elles disent oui avant même d'avoir été demandées.

* * *

La jalousie est le serpent qui, par ses actions, sépare bien souvent deux coeurs et les éloigne du paradis.

CELIBATAIRES

HOMMES

Pour un homme marié les résolutions du premier de l'an sont ce qu'il y a de plus facile à faire, il en a tellement l'habitude.

* * *

Une jeune fille à nos côtés dans un taxi est toujours jolie jusqu'au moment où il nous faut payer l'addition.

* * *

Certains maris ont des mots de leur femme et d'autres ont des mots avec leur femme.

* * *

Lorsqu'un homme dit à sa femme qu'il ne peut l'accompagner en voyage parce qu'il est "attaché" à son bureau, la femme sait parfaitement bien qu'une jeune et jolie sténographe tient le bout de la corde.

* * *

Le célibataire aime tout ce qui est tendre à commencer par un beefsteak et à finir par une jeune fille.

* * *

Un mari ne comprendra jamais pourquoi sa femme qui lui a pardonné soixante-dix fois sept fois refusera de lui pardonner la quatre cent quatre-vingt-onzième fois.

* * *

Tout homme a un grand rêve dans son coeur et dans ce grand rêve passe une jeune femme qui lui sourit.

* * *

Une plante ne peut pas vivre avec l'eau qu'on lui a donné le veille; il en est de même de l'amour, il faut en prendre bien soin tous les jours.



La victoire appartient à celui qui peut résister un quart d'heure de plus que l'adversaire. En amour, la victoire appartient à celui qui peut quitter un quart d'heure avant qu'il ne soit trop tard.

* * *

Lorsque l'homme reste en ville pendant que sa compagne va à la campagne il est préférable que la "moitié" ne sache pas ce que fait l'autre moitié.

* * *

Pour un célibataire, une jeune fille sur une plage en été en vaut deux dans un bal en hiver.

* * *

Le seul créancier qu'un homme ne paie jamais au complet c'est la femme à qui il doit tout.

* * *

Dans ces temps ultra-modernes si un jeune homme dans une soirée paie un compliment flatteur à une jeune fille, la jeune fille se demandera toujours si le jeune homme est malade ou d'où il sort.



Ils se connurent à un brillant réveillon de Noël.—Ils se revirent au lendemain d'un drame qui aurait pu faire leur malheur, à tous les deux.—Un conte de Noël, qui ne ressemble à aucun de ceux que vous pouvez connaître.

—Ton histoire de Noël nous a beaucoup intéressés; dit le peintre André Lenormand, à un jeune homme, assis à sa droite, qui, son récit terminé, enfilait un verre de cognac. "Ecoute maintenant la mienne."

Le réveillon se terminait sur le café, les liqueurs et les histoires. Le vaste atelier du peintre était éclairé de rubans d'ampoules multicolores, de lanternes vénitienes et des feux de beaux candélabres de bronze. Autour de sa table, étaient réunis une vingtaine d'invités, choisis parmi ses meilleurs amis. La femme du peintre venait de se retirer pour déposer les jouets au pied de l'arbre de leurs deux enfants.

—J'occupe cet atelier, comme vous le savez, depuis dix ans environ. J'étais, quand j'y entrai, un tout jeune homme sans expérience. Après avoir fréquenté deux ou trois écoles de peinture, où j'avais acquis la réputation d'un élève travailleur, ne m'étant ja-

mais mêlé à la vie tapageuse de mes confrères d'école, je louai, pour un prix alors dérisoire, cet atelier que je n'ai quitté depuis que pour faire de courts voyages en Europe. Mes économies, amassées à grand'peine depuis longtemps, me permirent de le meubler magnifiquement. Aussi, fier de mon atelier comme de jeunes mariés le sont de leur maison où tout est flamboyant neuf, je décidai, la Noël venue, de pendre la crémaillère. Pour cela, il me fallait du monde et du monde gai, avant tout. Tous mes vieux camarades de travail, quelques modèles et quelques amies de mes amis, furent invités sur beau bristol. Je n'ai jamais pu en trouver la raison, mais la veille de Noël, vers dix heures, tous mes invités étaient là. En jetant un coup d'oeil sur ma table que j'avais apprêtée avec le plus grand art, sur ma desserte où s'alignaient sur trois rangs des bouteilles de toutes grandeurs et de toutes couleurs; en reniflant les bonnes odeurs qui sortaient déjà de ma petite cuisine qu'un simple rideau séparait de l'atelier, ils ne regrettèrent pas une minute d'être venus. La joie se lisait dans leurs yeux. Et quand je leur fis faire le tour du locataire, que je leur détaillai toutes les merveilles achetées deci delà et dont j'avais décoré mon atelier,

Le Samedi DE NOËL

UN SUPERBE NUMERO DE LUXE, PLUS INTE-
RESSANT ENCORE QUE LES PLUS
BEAUX DES ANNEES PASSEES.

Couverture en quatre couleurs — 64 pages de matière
à lire — Un morceau de musique de circonstance: le
“Noël” d’Adam, pour choeur mixte — Un feuilleton
des plus sensationnels: “LE ROMAN DE ROGER”,
par Pierre Dax.

UNE MAGNIFIQUE GRAVURE EN CINQ
COULEURS DONNEE EN PRIME:
“JOYEUX REVEIL”.

EN VENTE PARTOUT LE 11 DECEMBRE
AU PRIX ORDINAIRE : 10 sous

Le Samedi de Noël s’enlève rapidement chaque année;
RETENEZ tout de suite **VOTRE EXEMPLAIRE.**

CORS

Ne coupez pas les cors ni les callosités et ne vous servez pas d'acides corrosifs. Ces moyens sont dangereux et n'enlèvent pas le mal.

Les ZINO-PADS du Dr Scholl, une découverte récente, arrêtent instantanément la douleur et la guérison commence immédiatement. Ils protègent contre la pression et l'irritation; ils sont minces, antiseptiques, imperméables, absolument inoffensifs.



La douleur disparaît aussitôt qu'on les applique.

GRANDEURS SPECIALES pour les Cors, les Callosités ou les Oignons

ce ne furent pendant une heure que des exclamations de surprise et des cris d'admiration. J'étais au comble du bonheur. "Mais, ce n'est pas tout, leur dis-je, je vous réserve une plus grande surprise encore, que vous aurez après minuit."

Jusqu'au moment de se mettre à table, on dansa et chanta, on se raconta des tas d'histoires comme en savent les jeunes artistes. Les apéritifs se succédaient. Mes convives se placèrent tout autour de ma grande table, à leur fantaisie. On m'imposa cependant à ma droite la plus jolie jeune fille de la veillée, un modèle superbe que se disputaient les artistes d'alors. On me l'imposa et je m'en trouvai tout aise. De moi-même, bien que l'envie que j'en avais fût grande, je n'aurais jamais osé lui demander cette faveur. Permettez-moi de vous taire son nom.

Le réveillon fut très gai; nous restâmes bien deux heures à table. Une vieille voisine, excellente cuisinière et très brave femme, que j'avais engagé pour la circonstance, faisait le service.

—Et maintenant, voyons voir la fameuse surprise! firent plusieurs voix.

Grisé par mon bonheur, je l'avais presque oubliée. C'est juste! fis-je, et je conduisis mes invités à ma chambre à coucher à laquelle on accédait par un escalier de côté, et qui se trouvait à l'entresol. J'ouvris la porte avec beaucoup de mystère. Un arbre de Noël énorme, illuminé de bougies et de lumignons, brillant de toutes les chaînes de diamant à quinze sous dont j'avais chargé ses branches de sapin qui ployaient sous les gros flocons de neige artificielle, se dressait fantastique, près de mon lit. Il y eut là une minute de silence. Tous, hommes et femmes, semblaient se recueillir, entrer en eux-mêmes, et se remémorer leur beaux souvenirs d'enfance. A tous, cet arbre de Noël, rappelait les joies enfantines et si douces du jeune âge. Le jeune peintre, tous le sentaient bien à cette minute précieuse dont ils éprouvaient le charme et la vraie valeur, avait tenu à leur donner, ce soir-là, toutes les joies, les plus bruyantes comme les plus intimes.

—Restez là un instant encore à contempler mon arbre, leur dis-je, je reviens tout de suite.

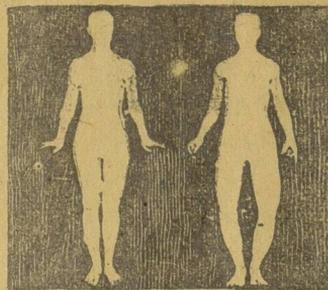
Je passai en vitesse derrière un écran pour en sortir aussitôt, vêtu d'un accoutrement de Père Noël, comme on n'en voit plus de nos jours que dans les grands magasins, à l'époque des fêtes. Et ce fut la distribution des cadeaux qui commença. Il y avait quelque chose pour tout le monde ; pas grand'chose, sans doute, un "petit rien tout neuf", cravates, étuis à cigarettes, pipes de plâtre, bijoux faux, bouts de ruban, bracelets et colliers chinois, colifichets et brimborions innombrables, le tout valant peut-être vingt-cinq dollars.

Et à la plus belle, à la jeune fille adorable que j'avais eue à mes côtés, au réveillon, je fis présent d'une fine montre-bracelet et d'un petit revolver chargé de cartouches à blanc, absolument inoffensives, pour se défendre, lui dis-je, contre tous les malotrus qui oseraient lui ravir le cœur qu'en riant, ce soir-là, elle m'avait donné.

En redescendant à l'atelier, je lui glissai à l'oreille que je tenais en cachette des trésors inestimables, qui, peut-être, pourraient un jour lui revenir. Elle ne sembla pas du tout comprendre ce que je voulais dire et me regarda à cet instant d'un air étrange.

À deux heures, mes invités se dispersèrent: j'éteignis toutes les lumières et montai me coucher. Je laissai quelques lampions brûler sur mon arbre, songeai quelques courts instants à la belle enfant qui venait de s'emparer de mon cœur, puis m'endormis.

Mais, un bruit de pas dans l'escalier me mit bientôt sur mon séant. Je rêve, pensai-je, et me recouchai. Mais une main venait de m'effleurer le bras. D'un bond, je fus hors de mon lit, dans la mi-obscurité. Je pus distinguer assez bien à la lueur des lumignons une forme blanche tout près de moi, et



L'Apparence Personnelle

est aujourd'hui plus que jamais la clef du succès. Les hommes et les femmes, jeunes comme vieux, aux jambes arquées et aux genoux cagneux, seront heureux d'apprendre que je suis prêt à mettre sur le marché mon nouvel appareil pour redresser avec succès et en peu de temps les jambes arquées ou cagneuses, sûrement, rapidement et permanentement, sans douleur, ni opération, ni désagrément. Ne nuit pas à la besogne quotidienne vu qu'il se porte la nuit. Mon nouveau "Lim-Straitner", modèle 18, brevet américain, est facile à ajuster; ses résultats vous éviteront de nouvelles humiliations et augmenteront votre apparence personnelle de 100 pour cent.

Ecrivez aujourd'hui pour demander mon livre breveté, traitant de la physiologie et de l'anatomie, qui vous dira comment corriger les jambes arquées ou cagneuses; vous n'encourez aucune obligation. Envoyez dix sous pour frais de poste.

M. TRILETY, SPECIALISTE,

823-L Ackerman Bldg. Binghamton, N.Y.

"JULES FAUBERT", par M. UBALD PAQUIN

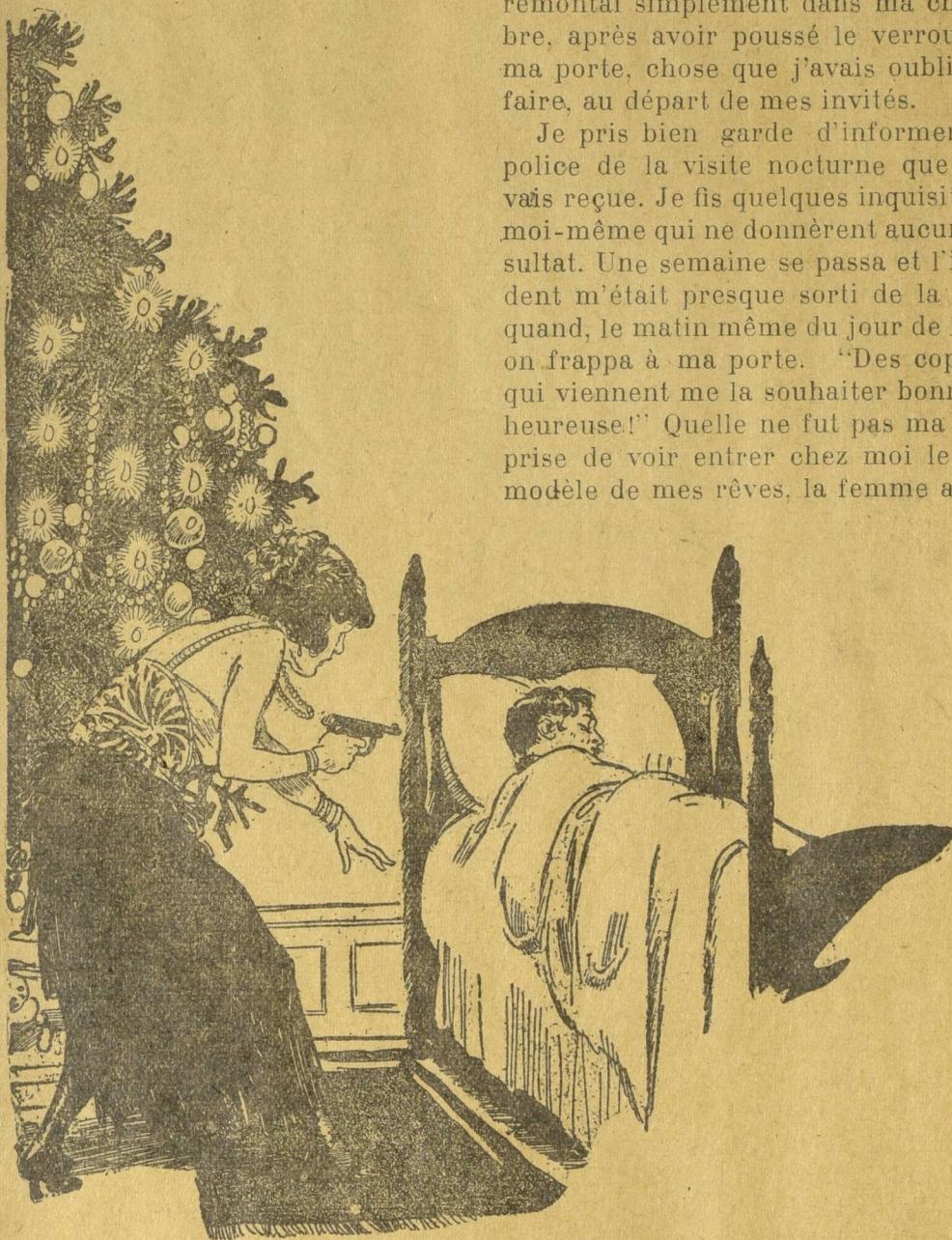
Nous accusons réception du livre, nouvellement paru, de notre confrère, M. Ubald Paquin, intitulé: "Jules Faubert ou le roi du papier". C'est un roman canadien de lecture agréable qui participe à la fois du roman d'amour et du roman d'aventures. Jules Faubert, à la sortie du collège, rêve de devenir le roi du papier. Il s'enfonce dans l'Abitibi, terre nouvelle, que l'auteur connaît pour y avoir vécu longtemps. Une exquise histoire d'amour se noue à l'intrigue principale qui est des plus captivantes.

Le livre de M. Paquin est en vente dans toutes les librairies.

plus près encore un petit revolver dont l'acier brillait contre ma poitrine. D'un revers de la main, l'arme alla bondir dans l'arbre. Avant que j'eus pu empoigner la personne qui m'avait ainsi menacé, une femme certainement, elle était hors de ma chambre. Avec l'agi-

lité d'une gazelle, elle dégringola l'escalier (quelle figure une gazelle doit faire dans un escalier!) et sortit de l'atelier en fermant la porte. Je n'allais pas poursuivre ce brigand en pyjama, par une nuit aussi froide, quand j'avais de la peine à rester éveillé. Je remontai simplement dans ma chambre, après avoir poussé le verrou de ma porte, chose que j'avais oublié de faire, au départ de mes invités.

Je pris bien garde d'informer la police de la visite nocturne que j'avais reçue. Je fis quelques inquisitions moi-même qui ne donnèrent aucun résultat. Une semaine se passa et l'incident m'était presque sorti de la tête, quand, le matin même du jour de l'An, on frappa à ma porte. "Des copains qui viennent me la souhaiter bonne et heureuse!" Quelle ne fut pas ma surprise de voir entrer chez moi le joli modèle de mes rêves, la femme aper-



— UN BRUIT DE PAS ME TIRA DE MON SOMMEIL...

Les Lotions Marceau

D'UN PARFUM TRES CONCENTRE ET TENACE

sont le complément indispensable pour les soins d'hygiène et de beauté de la femme et de l'homme.

AUX PARFUMS

*Diables Roses — Baiser de Colombine — Kysmy — Lilas Marceau
Rose Ambrée — Coeur de Jeanne*

OFFRE SPECIALE

Pour vous convaincre de leur qualité, nous vous enverrons, franco, sur réception de 25 cents :

UN FLACON D'UNE ONCE DE LOTION, et
UN FLACON DE PARFUM D'UN SEIZIEME D'ONCE

Au parfum ci-dessus de votre choix.

PARFUMERIE MARCEAU, 2, rue Rodney, MONTREAL

AVIS OPPORTUN

NOTRE METHODE est la plus sûre et la plus **ECONOMIQUE**

Des experts dans tous les départements.

**ESSAYEZ-EN UN ET VOUS VOUDREZ ESSAYER TOUS
LES AUTRES**

Tapis et Carpettes nettoyés, battus et teints. Linge et garnitures de maison, draperies nettoyées. Vêtements et Costumes nettoyés et teints. Rideaux nettoyés, sans les rétrécir.

Notre système de clarification garantit pour tout article un nettoyage complet et à fond.

TOILET LAUNDRIES LIMITED

PRIX RAISONNABLES

POUR LIVRAISON AUTO :
UPTOWN 7640

que un soir et qui semblait m'avoir complètement oublié le lendemain.

Et je reçus d'elle une drôle de confession, une confession tout à fait inattendue.

Des sanglots dans la voix, cette femme que j'aimais déjà de tout mon être m'avoua que le malfaiteur qui avait songé une minute, une minute affreuse, à attenter à mes jours, dans la nuit de Noël, c'était elle ! Pauvre, travaillant péniblement pour vivre, posant des journées entières pour des sommes ridicules, alors que sa mère avait besoin de beaucoup d'argent et de beaucoup de soins, elle avait voulu me dépouiller par la force des "trésors inestimables" dont je lui avais parlé. Elle faisait peine à voir; son repentir était si grand, ses larmes si sincères, que plus elle me parlait ainsi, plus elle me disait ses remords et plus je l'aimais.

—Commencez-vous à deviner la fin de mon histoire? fit le peintre à ses vingt convives.

—Ma foi, répondit l'un, le plus perspicace sans doute; elle est si compliquée, ton histoire, que sa fin doit être aussi baroque que son commencement et que, pour ma part, je n'ose deviner ce qui va suivre...

—Et tu as bien raison. Quelques jours après cette tragique entrevue, je fis comprendre à cette jeune fille que les trésors qui avaient failli faire son malheur et le mien, n'étaient que l'amour et la dévotion, tous les sentiments enfin, que j'éprouvais pour elle. A la fin du mois, nous étions fiancés et en juin, mariés.

—Et qu'est devenue cette femme?

—Vous l'avez vue sortir, tout à l'heure. Elle est en ce moment à garnir l'arbre de Noël de nos deux enfants.

UNE CURIEUSE DENTITION

Si les escargots étaient aussi civilisés que nous, s'ils avaient à leur service des médecins, des chirurgiens et des dentistes, ces dentistes seraient les gens les plus surmenés du monde. Voyez donc plutôt:

L'homme adulte a 32 dents, tandis que le vulgaire escargot de nos jardins n'en a pas moins de 1,500!... 1,500 dents à arracher ou à "plomber", en cas de maladie ! Et quelle note à payer!!!

Mais où sont donc placées les dents de l'escargot, et comment sont-elles faites?

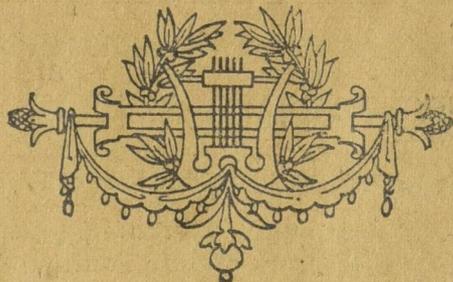
Disons tout de suite qu'elles n'offrent que très peu de ressemblance avec les nôtres. Telles qu'elles sont, elles n'en aident pas moins M. l'Escargot à mâcher sa nourriture—et il a un gros appétit.

Ces innombrables dents, toutes distinctes, sont disposées en rangs serrés sur la langue de l'escargot. Ce sont des manières de râpes, "elles ne mordent pas, elles liment". Elles sont faites d'une substance extrêmement dure et pour ainsi dire inusable.

Vous connaissez les exploits dont sont capables les escargots, quand ils s'attaquent à un pied de salade. Comment s'étonner de ce que leurs dents aillent si vite en besogne, si vous savez qu'un escargot de mer (dont la dentition est analogue) parvient à entamer, en la limant, la coquille d'une huître, pour déjeuner ensuite du délicat mollusque?...

—o—

La jeune fille qui veut se marier constate invariablement que les meilleurs hommes sont déjà mariés, mais, malheureusement il lui faut choisir parmi les autres.



Les CHANSONS DE PARIS

Le Samedi

PUBLIE CHAQUE SEMAINE DEUX
PLEINES PAGES DE CHANSONS ET DE
MUSIQUE POPULAIRES PARISIENNES

Grâce à une entente spéciale conclue avec une maison de Paris, *Le Samedi* a obtenu le privilège exclusif de publier, pour la première fois au Canada, les dernières nouveautés de Paris, en fait de musique et chansons.

C'est à grands frais que la direction du magazine
Le Samedi procure cette aubaine extra-
ordinaire à ses lecteurs. Qu'on se le dise !

Surveillez nos prochains Numéros

**EN VENTE PARTOUT
AU PRIX ORDINAIRE: 10 SOUS**

DE CLEOPATRE A NOS JOURS

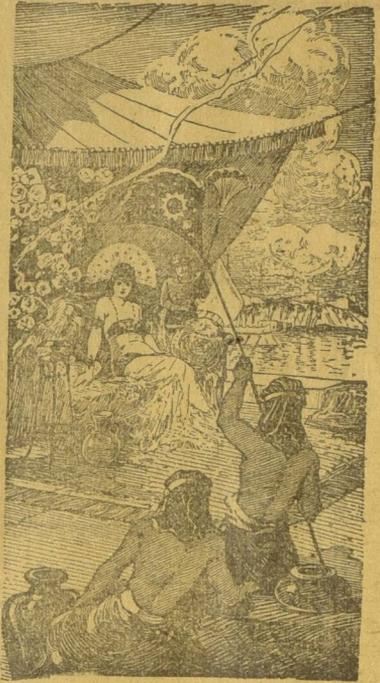
Comment les empires de l'antiquité construits sur le bronze furent supplantés par les empires de fer.— Les progrès à travers les âges.— Les momies et idoles jettent-elles un mauvais sort.— Ce qu'il advint à un explorateur anglais qui profana un Bouddha colossal, aux Indes.— Les bruits qui ne manquent pas de courir sur les égyptologues qui firent les fouilles de la Vallée des Rois.

Des découvertes faites par de bons savants qui travaillent actuellement à récupérer les vestiges de Babylone, l'une des villes les plus orgueilleuses de l'antiquité, ont attiré l'attention d'autres savants sur ce fait qu'un empire—qui, dans son temps commandait au monde entier—il y a de cela 4.000 ans, n'avait pas assez de fer pour construire seulement un petit bateau pour la marine de guerre canadienne...

L'an dernier, quand on fit des fouilles, dont nous avons parlé souvent, dans la Vallée des Rois et qu'on exhuma des trésors qui n'avaient pas été violés depuis près de trois mille ans, quelques morceaux de bronze furent trouvés dans le tombeau du célèbre Pharaon. Tout, mais de fer, point. Des savants, des historiens en conclurent que les ennemis de l'Égypte, les guerriers romains, par exemple, ennemis de la belle et célèbre reine Cléopâtre avaient réussi à renverser ce redoutable empire en employant des armes de fer. Le fer assura la décadence de la civilisation égyptienne, la plus inté-

ressante à plusieurs points de vue, de toute l'antiquité.

Et cependant, 1,000 ans avant que le Pharaon Tout-Ankh-Ammon vint au monde, le fer était connu à d'autres civilisations moins connues. La Chine et les Indes s'en servaient couramment pour fabriquer des outils et des armes. C'est à la guerre surtout



A L'AGE DE BRONZE — LA REINE CLEOPATRE.

qu'on en usait. L'expansion de l'empire Assyrien, par exemple, coïncida avec l'âge de fer.

C'est par les Hittites ou Hétéens que les Assyriens connurent le fer. Les Hittites (peuple dont on entend parler très peu souvent, même dans l'étude de l'histoire ancienne), étaient appa-

NE SOUFFREZ PLUS!



Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec —

LE TRAITEMENT MEDICAL GUY

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le *beau mal*, les *déplacements*, *inflammations*, *tumeurs*, *ulcères*, *périodes douloureuses*, *douleurs dans la tête*, *les reins* ou *les aines*.

Avec ce merveilleux traitement, plus de *constipation*, *palpitation*, *alourdissements*, *bouffées de chalur*, *faiblesse nerveuse*, *besoin irraisonné de pleurer*, *brûlements d'estomac*, *maux de coeur*, *retards*, *pertes* etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons

GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

Consultation: Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p. m.

MME MYRIAM DUBREUIL, 320 PARC LAFONTAINE, MONTREAL, QUE.

Boîte Postale 2353 — Dépt. 25

BEAUTE ET FERMETE DE LA POITRINE

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

TRAITEMENT DENISE ROY EN 30 JOURS

Le *Traitement Denise Roy*, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, *développe* et *raffermit* très rapidement la *poitrine*.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante, certaine et durable sur le *buste*, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes *maigres* et *nerveuses*.

Bienfaisant pour la *santé* comme tonique pour renforcer; facile à prendre, il convient aussi bien à la *jeune fille* qu'à la *femme faite*.

PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY (de 30 jours) AU COMPLET: \$1.00

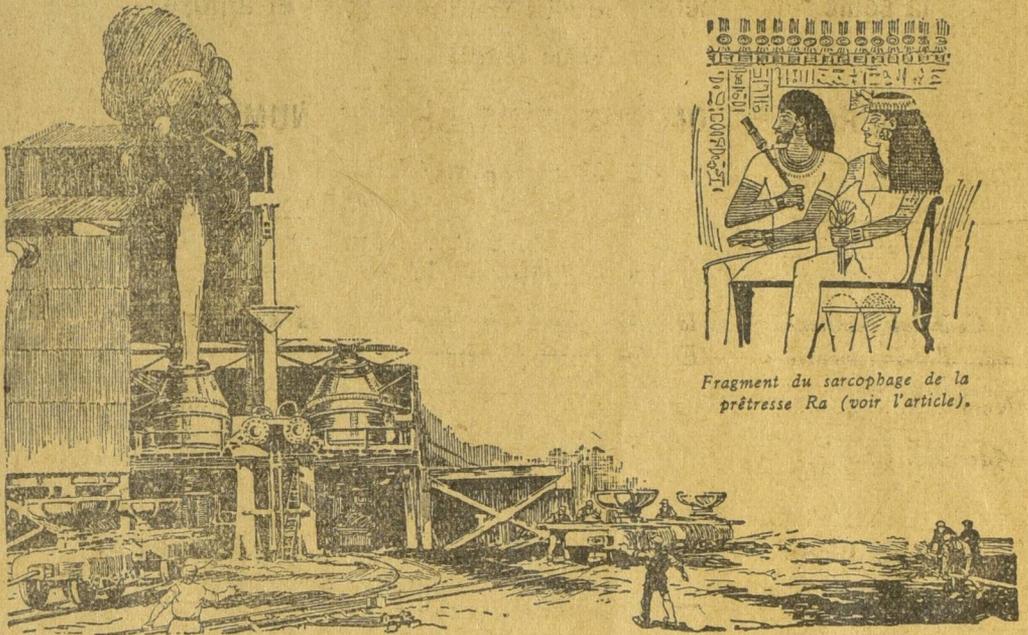
(Renseignements gratuits donnés sur réception de trois sous en timbres.)

MME DENISE ROY, DEPT. 5, BOITE POSTALE 2740, MONTREAL



rentes aux populations de race et de langue ambiguës qui occupèrent dès une haute antiquité les bassins supérieurs de l'Euphrate. Les conquérants du premier empire chaldéen les soumièrent momentanément, et près de deux mille ans plus tard, les pharaons de la XVIII^e dynastie leur imposèrent un tribut. Ils avaient une infanterie solide et lourde, sans bouclier ni cuirasse, armée de la demi-pique en fer et de l'épée, qui combattait en phalanges épaisses. Après de longues luttes

Le Moyen Age, dans la construction, n'utilisa pour ainsi dire que la pierre et le marbre. La métallurgie a fait des progrès depuis. Nous en sommes à l'âge de l'acier. Puisque nous en sommes à parler de l'antiquité, il ne serait peut-être pas mauvais de parler de nouveau des sinistres influences attribuées aux reliques de toutes sortes, momies, idoles, bijoux, objets familiers, qui rappellent des temps depuis longtemps écoulés, reliques qui por-



Fragment du sarcophage de la prêtresse Ra (voir l'article).

LES TEMPS MODERNES — L'ÂGE DE L'ACIER.

avec les Assyriens, ils se soumièrent. Les Hittites (ce qui explique notre ignorance à leur sujet) n'existaient plus, même à l'état de souvenir, au moment de la conquête d'Alexandre, tellement ils s'étaient fondus avec leurs vainqueurs.

Les Egyptiens, eux aussi, apprirent des Hittites à se servir du fer, mais trop tard. Et en plus, ils ne tirèrent pas parti, comme ils auraient dû le faire, des enseignements de ce peuple.

tent malheur à ceux qui les possèdent, à ceux même qui les touchent.

Inutile de revenir sur le chapitre de la mort mystérieuse (plus soudaine que mystérieuse cependant) de Lord Carnarvon, le savant égyptologue anglais qui, le premier, surprit le secret de la cachette d'un pharaon—cachette qu'il viola pour en exhumer tous les trésors qu'elle contenait.

On parle encore à Londres du malheur qu'il advint à un gentilhomme anglais qui acheta d'un Arabe à Thèbes,



CE JEUNE HOMME OBTIENDRA TOUT
DE SUITE LA POSITION QU'IL
DEMANDE PARCE QU'IL LIT

La Revue Populaire

la seule revue mensuelle illustrée qui instruit et amuse
en même temps.

UN ROMAN COMPLET DANS CHAQUE NUMERO

15 cents l'exemplaire

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour un an ou 75 cents pour six
mois d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, rue Cadieux, MONTREAL

PRIX DU GROS en LUNETTERIE



EXAMEN
GRATIS

BEAUMIER, l'Opticien

266-EST, RUE SAINTE-CATHERINE,

Résidence, 2e étage, 492 rue Sainte-Catherine Est

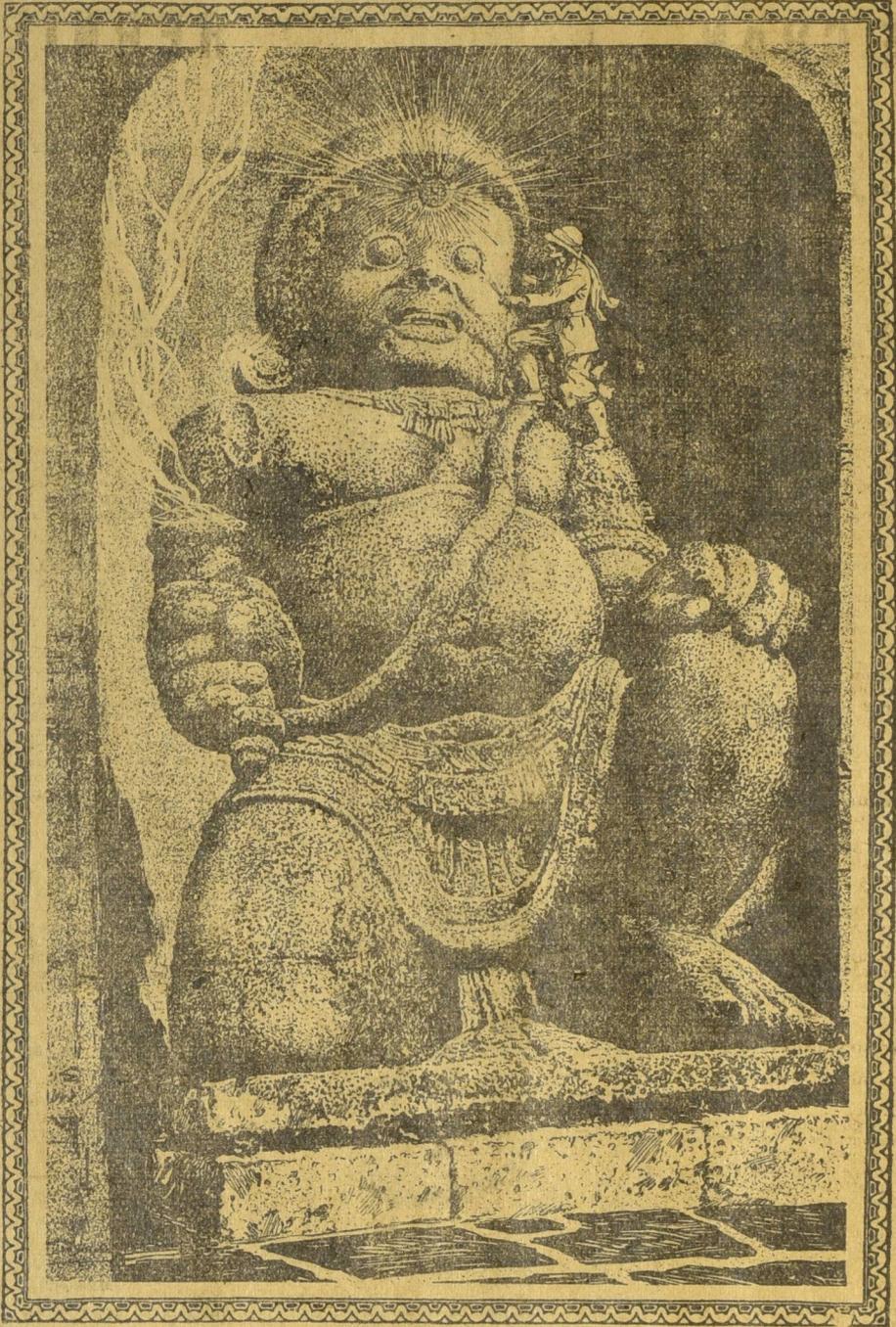


OUVERT LE SOIR

IMPORTATEUR, FABRICATION, REPARATIONS A ORDRE

SPECIALITE YEUX ARTIFICIELS.

20 ans de pratique.



LE PLUS COLOSSAL BOUDDHA DES INDES; QUI Y TOUCHE EN MEURT.

le couvercle d'un sarcophage sur lequel sont gravés les noms et figures d'une grande prêtresse de Ra, et de son mari. Suivant des égyptologues

qui ont étudié ce motif, cette prêtresse devait vivre 1.600 av. J. C. Le gentilhomme anglais, heureux de sa trouvaille, s'en revenait vers Le Caire,

UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

**10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT
PLAPAO A L'ESSAI ET LE LIVRE DE M. STUART, SUR LA
HERNIE, ABSOLUMENT GRATIS.**

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant "nuit et jour" qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 10,000 malades qui écrivent — M. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao sans frais pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter ? Voici un meilleur procédé, dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse, est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles.

Deuxièmement: Adhérent de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie—certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continue—nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute—pendant votre travail quotidien—même pendant votre sommeil—ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao-Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD que couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En même temps, ce tampon forme résé-

voir. Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant-astringent Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'écoule à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour

fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"E" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.

FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera banie sans retour, alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie—et vous me remercerez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter

MAINTENANT le merveilleux remède gratuit. Et "GRATUIT" signifie GRATUIT—ce n'est pas un envoi "C.O.D." ou un essai douteux.

Ecrivez AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la maille, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand Prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.

COUPON

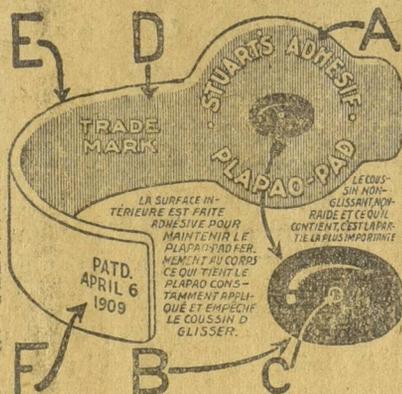
PLAPAO LABORATORIES, Inc.,
2607 Stuart Bldg., St-Louis,
Missouri, U. S. A.

Monsieur—Veuillez m'envoyer Plapao à l'essai et le livre de M. Stuart absolument gratis.

Nom

Adresse

Le retour de la maille apportera l'essai gratuit de Plapao.

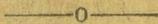


quand son fusil lui explosa dans les mains et qu'il fut tué instantanément. Ses bagages étaient à dos d'âne. Ils furent épargnés, ainsi que le couvercle du sarcophage.

Avant d'échouer au British Museum ce couvercle fameux aurait fait le malheur de tous ceux qui l'eurent en leur possession.

Dans une ville des Indes qu'occupaient les troupes anglaises, il y a quelques années, se trouve un Bouddha colossal, peut-être le plus gros qui se puisse voir là-bas. Un des officiers de la garnison, grand amateur d'antiquités, ne se contentant pas comme ses camarades de le contempler du bas de son piédestal, voulut le voir de plus près. Le Bouddha se trouvait dans un temple. Le toucher constituait une profanation. Un jour que le temple était vide, il escalada l'idole. Personne ne le déranga dans son travail.

Une semaine plus tard, il était mourant. Les fièvres l'emportaient, sans doute. Mais il avait fait part de son exploit à des gens qui le répétèrent aux Hindous. On vit donc là une vengeance du dieu.



MAMMOUTHS ET MASTODONTES

Une grande partie de l'histoire du monde est enfouie dans le sol. Ce sont les savants qui la déchiffrent en remenant au jour les restes des animaux qui vécurent des milliers d'années avant nous.

Ces restes, débris ou empreintes des animaux ensevelis dans les couches terrestres avant le commencement de la période géologique actuelle, sont nommés "fossiles"

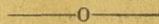
La région de Paris abonde en fossiles. Il y a quelques années, au cours des travaux du Métropolitain, on exhuma du sous-sol de la capitale le squelette presque complet d'un mammouth, qui fut reconstitué pour être placé au Muséum. Le mammouth était un animal beaucoup plus grand que l'éléphant d'Afrique et que l'éléphant d'Asie. Il était remarquable par le développement extraordinaire de ses défenses qui, au lieu d'être presque droites, comme celles des éléphants, se recourbaient pour revenir en arrière et former ainsi presque un cercle complet.

La fourrure du mammouth était épaisse, ce qui prouve qu'il devait vivre dans un climat froid.

On a, du reste, trouvé dans le nord de l'Asie, en certaines contrées extrêmement rigoureuses, des mammouths entièrement conservés dans la glace, absolument comme on conserve aujourd'hui de la viande dans des glacières.

L'Amérique renferme, elle aussi, de nombreuses pétrifications et ossements. Elle fut, à une période très reculée, habitée par des mastodontes. Comme les mammouths, les mastodontes appartenaient à la famille des éléphants, dont ils différaient par des détails nettement établis par les naturalistes, comme la forme des défenses, la dentition, etc.

Voici trois ans, on a découvert, dans le Connecticut, le squelette d'un de ces énormes animaux. Son crâne mesure 4 pieds et demi de long et près de trois pieds de large.



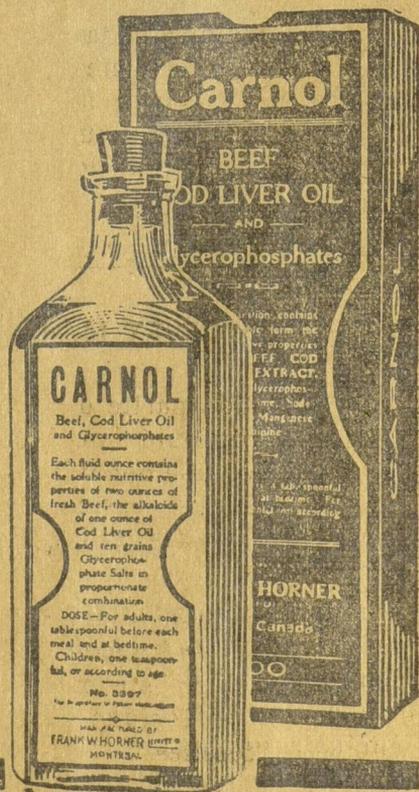
Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves se perdent dans la mer.

La Rochefoucauld.

CE QU'IL FAUT A VOTRE MARI

“Un soir mon mari arriva à la maison dans un tel état de fatigue que je crus qu'il allait s'évanouir. Je savais qu'il n'avait pas été très bien il y a quelque temps mais il ne voulut jamais me dire ce qu'il avait. Enfin il me dit qu'il était fatigué et avait mal partout. Je le fis mettre au lit. Le lendemain il insista pour aller travailler bien qu'il ne fut pas en bonne santé. Je savais que les ennuis étaient la cause de son malaise, car il était resté quelques mois sans travail et que le boucher et l'épicier nous voyant à bout de nos ressources refusaient de nous faire davantage crédit. C'est d'être sans travail qui rendit mon mari malade. Il ne mangeait pas de peur de priver les enfants et nous étions forcés de les garder à la maison. Je savais que si je pouvais restaurer les forces et la santé de mon mari tout irait pour le mieux. Il est charpentier de son métier et lorsqu'il est bien il gagne un bon salaire; de plus il est très sobre et travailleur. Mais je savais qu'aucun homme, lorsqu'il est malade et ennuyé ne peut accomplir un bon travail. Je me décidai à en parler à notre vieux médecin de famille qui ne pratiquait plus. Quand je lui eus expliqué notre situation il me promit de faire tout ce qu'il pourrait pour nous aider, bien qu'il n'aimât pas faire concurrence au nouveau médecin. Finalement il me dit : “Ce qu'il faut à votre mari, c'est un bon tonique et je ne connais rien de meilleur que le Carnol”—Je pensai que si notre vieux médecin de famille recommandait le Carnol c'est parce qu'il devait être bon. Avant de revenir à la maison j'en achetai une bouteille et avant qu'elle ne fut finie mon mari avait bien changé. Après en avoir pris quatre bouteilles, son appétit revint, il avait plus d'énergie; cette fatigue que l'on voyait dans ses yeux avait disparu et, ce qui est très important pour nous, son salaire a été doublé, car il est devenu contremaître de l'atelier où il travaillait auparavant comme charpentier. Grâce au Carnol nos ennuis sont finis et nous sommes, une fois de plus, une famille heureuse et satisfaite.”

Le Carnol est en vente chez votre pharmacien. Si après en avoir fait l'essai vous pouvez affirmer en toute conscience qu'il ne vous a fait aucun bien, renvoyez la bouteille vide à votre pharmacien et il vous remettra votre argent. 10-622



Les miracles de Notre-Dame de la Salette

Notre-Dame de La Salette est, après Lourdes, le lieu de pèlerinage le plus célèbre de l'Europe catholique. — Histoire de deux petits bergers auxquels apparut la Vierge, quelques années avant qu'elle rendit visite, dans des circonstances analogues, à Bernadette Soubirous. — Les premiers pèlerinages aux lieux saints.

La grande guerre mondiale, terminée depuis cinq ans, a provoqué, en France, comme dans toute l'Europe

guerre, ainsi que le nombre des pèlerins. A Lourdes, le lieu de pèlerinage le plus connu et le plus fréquenté du monde entier, des pèlerins par milliers, venus de tous les pays du monde, se pressent chaque jour autour de la grotte, suppliant la Vierge, en d'ardentes prières, de les guérir des maux incurables dont ils souffrent ou de leur rendre une foi perdue.

Mais si Lourdes est plus connu, Notre-Dame de La Salette n'en est pas moins un sanctuaire très vénéré où les guérisons miraculeuses abondent.



Notre-Dame de La Salette apparut, en 1846, à deux jeunes bergers.

catholique, un redoublement de foi, une recrudescence du sentiment religieux endormi dans les coeurs. Le nombre des pèlerinages aux différents sanctuaires de France, par exemple, a considérablement augmenté depuis la

C'est dans la petite commune de Salette-Fallavaux, département de l'Isère, à quelques milles de Grenoble, que se trouve ce pèlerinage célèbre. L'édification de ce sanctuaire a précédé de quelques années l'apparition de la



“PURIFIEZ VOTRE SANG”

CECI est un conseil que le docteur donne à la plupart des personnes dont il a examiné le sang cette saison.

Surchauffé par des nourritures artificielles, combiné avec peu d'exercice en dehors, cela laisse l'organisme chargé d'impuretés.

Le foie est inactif, les intestins constipés, et les reins par un travail excessif deviennent inefficaces comme filtres du sang.

Le traitement le plus rationnel est celui des Pilules du Dr Chase pour le Foie et les Reins, à cause de leur action combinée pour exciter les organes

filtrants et excréteurs et leur donner une activité normale.

Mme Albert Brunet. R. R.,
No 1, Ottawa, Ont., écrit;

“J'ai employé pendant les deux mois passés les Pilules du Dr Chase pour les Reins et le Foie, étant affligée de maladie de reins. Je me suis servi avant, de deux docteurs, sans aucun résultat. Une amie me conseilla d'user des Pilules, du Dr Chase pour le Foie et les Reins et à la seconde boîte je me suis sentie mieux. J'en ai pris six ou huit boîtes et je suis complètement guérie. Je ne puis faire autrement que de vanter les Pilules du Dr Chase pour le Foie et les Reins et de raconter à mes amis tout le bien que j'en ai retiré.”

Les Pilules du Dr Chase pour le Foie et les Reins, 25 cts la boîte, chez tous les marchands ou chez Edmanson, Bates & Co., Ltd., Toronto.

Vierge à Bernadette Soubirous, à Lourdes.

Le 19 septembre 1846, deux enfants, Mélanie Calver-Mathieu, âgée de près de quinze ans, et Maxime Giraud, jeune garçon de onze ans, gardaient des vaches sur le Plateau, plateau escarpé dépendant de la commune de La Salette. Rentrés le soir dans la paroisse de Ablandens, où ils devaient ramener leurs troupeaux, les deux petits bergers affirmèrent avoir vu, vers deux heures et demie, une "Belle dame" qu'ils avaient reconnue pour la sainte Vierge, et qui leur avait parlé dans le patois du pays. Elle leur avait, disaient-ils, révélé un secret, qui fut écrit sur un papier soigneusement scellé, envoyé à Rome, et qui n'a jamais été publié. Des pèlerinages commencèrent à se succéder sur le lieu de l'apparition. L'évêque de Grenoble, Philibert de Bruillard, après une enquête, fit paraître un mandement, dans lequel il déclarait juger que l'apparition de la sainte Vierge aux deux bergers porte en elle-même tous les caractères de la vérité et que les fidèles sont fondés à la croire indubitable et certaine. Il autorisait en même temps le culte de Notre-Dame de La Salette. L'année suivante, le pape Pie IX, sans se prononcer sur le fait lui-même, accordait la faveur de l'autel privilégié au maître-autel de l'église élevée depuis peu sur le lieu de l'apparition, ainsi que différentes indulgences aux membres de la confrérie de Notre-Dame de La Salette.

Depuis 1846, chaque année, à Notre-Dame de La Salette, s'accomplissent des miracles en très grand nombre.

Chez les chrétiens, les premiers pèlerinages se firent aux lieux saints de la Palestine. Visités dès les premiers

temps apostoliques, ils ont attiré, à partir du IV^e siècle, une foule de pèlerins. Au XI^e siècle, les musulmans, maîtres de ces lieux, voulurent s'opposer à ces pèlerinages en créant toutes sortes d'ennuis à ceux qui s'y rendaient; de là, les croisades. On visitait aussi à la même époque, les tombeaux des apôtres saint Pierre et saint Paul, ainsi que les catacombes de Rome. Les premiers lieux sacrés fréquentés par les pèlerins catholiques furent en Italie, la Maison de Lorette; en Espagne, Saint-Jacques de Compostelle; en France, Notre-Dame de Chartres, le Mont Saint-Michel. Au XIII^e siècle, les pèlerinages étaient des pénitences que s'imposaient les pécheurs ou qui leur étaient imposées. L'inquisition obligeait ainsi les hérétiques repentants à se rendre à pied au lieu sacré qu'elle leur désignait. Cette coutume subsiste encore de nos jours.

Dans les religions non chrétiennes, on compte beaucoup de pèlerinages. En Egypte et en Chaldée, se trouvaient ainsi plusieurs lieux sacrés qui attiraient de nombreux étrangers. Les Juifs devaient se rendre à Jérusalem au temps de la Pâques. Les Grecs visitaient de même à certaines époques les temples d'Ephèse, de Pallas Athénée, de Zeus à Olympie. Tout bon musulman, de nos jours, est tenu de visiter la Mecque, au moins une fois dans sa vie. L'Hindou vénère Bénarès et Gaya, les bouddhistes ont aussi leurs pèlerinages vers les sanctuaires du Thibet et de l'île de Ceylan.

—o—

L'amour est aveugle, c'est ce qui cause dix millions de tragédies par année.

TENEZ-VOUS A LIRE UN VRAI MAGAZINE ?

SI OUI, PROCUREZ-VOUS TOUT DE SUITE LE PLUS INTERESSANT
DE TOUS LES MAGAZINES DU CANADA,

Le Samedi

UNE OCCASION UNIQUE

Un dollar de lecture
PAR SEMAINE pour
quatre dollars par année.

qui chaque semaine, apportera la joie dans
votre maison. — Cinquante pages de lecture
gaie, sentimentale et instructive. — Un ma-
gnifique roman. Maintenant que nous avons
réduit d'un dollar le prix de l'abonnement,
personne n'est excusable de ne pas recevoir
"LE SAMEDI". Abonnez-vous tout de suite,

si vous voulez bénéficier de notre OFFRE SPECIALE —

CANADA—Abonnement d'un an, \$4.00; 6 mois, \$2.00; 3 mois, \$1.25

ETATS-UNIS—Abonnement: 1 an \$5.00; 6 mois \$2.50; 3 mois \$1.50

EMPLOYEZ LE COUPON CI-DESSOUS

DECOUPEZ CE COUPON ET EXPEDIEZ-LE PAR LA POSTE DES
AUJOURD'HUI

"LE SAMEDI", 131, rue Cadieux, Montréal, Qué., Canada

Ci-inclus \$4.00 pour un abonnement d'un an au magazine "LE SAMEDI";
\$2.00 pour six mois; \$1.25 pour trois mois. — ETATS-UNIS: Un an \$5.00;
six mois, \$2.50; trois mois, \$1.50.

Nom

Adresse

ÊTES-VOUS UN FERVENT DES VUES ?

DEUX MAGNIFIQUES PHOTOGRAPHIES
D'ART DE

RAMON NOVARRO ET DE BETTY COMPSON
GRATIS

DEUX PHOTOGRAPHIES
D'ART DE

RAMON NOVARRO
ET
BETTY COMPSON

sur papier de luxe seront
données GRATUITEMENT
contre tout abonnement
d'un an au magazine

LE FILM

"LE FILM" est le seul magazine COMPLET de vues animées publié en langue française tant au Canada qu'aux Etats-Unis. Il vous entretient de tout ce qui intéresse vos artistes favoris — étoiles populaires ou étoiles de moindre grandeur. Des articles attrayants, des histoires passionnantes, de la première à la dernière page. — Abondamment illustré. Pour quelque temps seulement, moyennant la somme ridicule de \$1.00 nous vous enverrons "LE FILM" pendant toute une année — 12 numéros complets et deux magnifiques photographies d'art de RAMON NOVARRO et BETTY COMPSON, faites pour être encadrées. Employez ce coupon.

DECOUPEZ CE COUPON ET EXPEDIEZ-LE PAR LA POSTE DES
AUJOURD'HUI

"LE FILM", 131, rue Cadieux, Montréal, Qué., Canada

Envoyez-moi GRATUITEMENT vos deux magnifiques photographies d'art de Ramon Novarro et de Betty Compson, imprimées sur papier de luxe. Ci-inclus \$1.00 pour un abonnement d'une année au magazine "LE FILM".

Nom

Adresse



Comme Dessert Incomparable

et Facile à Préparer

Rien n'égalera les excellentes Tartes au Citron, Orange et Ananas, apprêtées avec la fameuse

PREPARATION

"Meadow-Sweet"



"Meadow-Sweet"

GARNITURE DE TARTES

(PIE FILLING)

au CITRON, ORANGE et ANANAS

Tout ce que vous avez à faire c'est de suivre seulement les directions bien simples et vos tartes seront plus succulentes, plus crémeuses, plus moelleuses que jamais auparavant, bien plus, elles auront le goût savoureux, et chaque bouchée vous donnera la sensation des fruits mêmes.

Une boîte de 15 cents donne assez de garniture pour 4 tartes.

EN VENTE CHEZ TOUS LES EPICIERS

Meadow-Sweet Cheese Mfg. Co. Limited, Montréal, Qué.



Le produit original et authentique

Voyez-le grandir!

De jour en jour, il croît pour ainsi dire à **vue d'oeil**, et, quand vous le pesez, vous constatez que vos yeux ne vous ont pas trompée.

Robustes, pleins de santé, sont les bébés nourris au **LAIT EAGLE**.

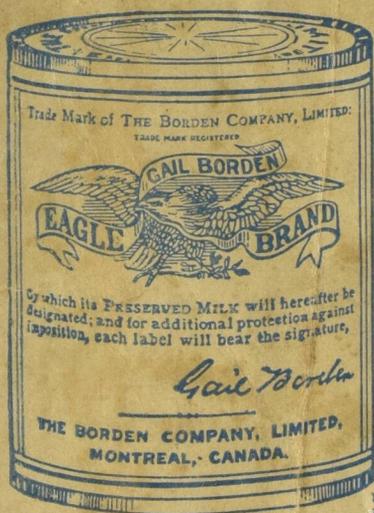
Depuis 66 ans, ce lait est l'aliment par excellence des enfants. Les médecins le recommandent.

Facile à digérer — facile à préparer — facile à conserver.

La mère doit allaiter son bébé, mais si l'aliment maternel fait défaut, donnez du **LAIT EAGLE**: celui-ci ne failira pas!

GRATUIT

Deux livrets concernant Bébé sont expédiés gratuitement à ceux qui écrivent à The Borden Company Limited, Montréal.



Borden's
EAGLE BRAND